LA RÉVOLUTION,

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE,

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

Mgr GAUME,

Protonotaire apostolique, vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila,
docteur en théologie, chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre,
membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie des sciences,
arts et belles-lettres de Besançon, etc.

Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.
(*Galat.* vi, 8.)

Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

ONZIÈME LIVRAISON.

LA RENAISSANCE.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1859

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

8, rue Garancière.

AVANT-PROPOS.

Après avoir lu les deux derniers volumes de la *Révolution*, un père de famille nous écrit : « Vous avez montré jusqu'à l'évidence l'envahissement général de l'antiquité païenne dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. C'est à tel point que, pour formuler en axiome l'effrayante histoire que vous avez mise sous les yeux de l'Europe, on peut dire : Pendant deux cent cinquante ans, il n'a pas été permis au chrétien *comme il faut* de naître, de grandir, de se marier, de se loger, de manger, de se divertir, de vivre et de mourir sans être environné du paganisme gréco-romain. Voilà ce qu'on ne peut nier sans nier la lumière du jour.

» Mais j'entends dire autour de moi que nous n'en sommes plus là; qu'on est revenu de ces exagérations; que la république des lettres est *dégrisée* ; qu'ainsi l'étude des auteurs profanes est loin d'être aussi dangereuse aujourd'hui qu'autrefois. Là-dessus, les paresseux et les optimistes, qui ne demandent pas mieux, se rendorment sur l'oreiller de la

routine, et les uns comme les autres se croient dûment autorisés à patronner ou à continuer le système d'enseignement qui nous a perdus. »

Une pareille objection est tellement étrange, qu'on peut affirmer que ceux mêmes qui la font n'y croient pas. Mais c'est un bandeau que le parti pris se met sur les yeux pour être en droit de dire qu'il ne voit pas l'évidence. En effet, il ne veut pas voir que dans le Paganisme il y a deux choses : le fond et la forme, l'esprit et la lettre. Pendant les trois derniers siècles, l'Europe s'est passionnée plus encore pour la forme que pour le fond. Nous avons cité mille preuves irrécusables de cet enthousiasme fanatique. Qu'aujourd'hui la forme païenne, le cachet mythologique soient passés de mode dans certaines œuvres d'art; qu'il ne soit plus de bon goût de faire intervenir Apollon, Minerve et les Muses dans la poésie, ou, comme on le faisait autrefois, de citer à tout propos les exemples et les maximes des capitaines de Rome ou des sages de la Grèce, dans les harangues et même dans les sermons; en un mot, que la *république des lettres soit un peu dégrisée*, nous l'admettons jusqu'à un certain point.

A ces exceptions près, est-il vrai que la forme païenne soit aussi surannée qu'on le dit? Vous n'avez donc vu ni l'Exposition universelle de Londres, ni celle de Paris? Quel cachet, je vous prie,

était imprimé sur la majorité des objets d'art? Est-ce que les immodesties olympiques ne ruisselaient pas sur les bronzes, sur les pièces d'orfévrerie et sur les meubles de prix? Quels sujets représentaient le plus souvent les mosaïques, les camées, les statues, les peintures, les tapisseries? Parcourez encore nos expositions annuelles, visitez les magasins de bronze ou de bois de Boule; contentez-vous même de jeter en passant un coup d'œil sur les *montres* des joailliers, des marchands d'estampes, de statuettes ou de photographies, et dites combien vous verrez de sujets chrétiens et nationaux? Parmi ces derniers, comptez ceux que l'art païen ne déshonore pas de sa touche matérialiste, ou ne souille pas de son nu révoltant.

La forme païenne, en peinture, en sculpture, en gravure, est si peu passée de mode, que les artistes disposés à être *chrétiens* se plaignent d'être obligés, malgré leur légitime répugnance, à faire, *pour vivre*, du grec et du romain. Dans le fait, quelles sont les œuvres d'art qui attirent la foule, qui sont chantées par les journaux, qui vont décorer les opulentes demeures en France et à l'étranger? et si vous pénétrez plus avant, quelle forme trouvez-vous dans les modes, dans les danses, dans l'ornementation des boudoirs, des salons, des appartements au goût du jour?

Mais si la *forme* artistique et littéraire du Paganisme tend à s'effacer, en est-il de même de l'*esprit* du Paganisme? Si le Paganisme est rationalisme en philosophie, naturalisme en religion, césarisme en politique, sensualisme en littérature, en arts, en mœurs publiques, ne sommes-nous pas, quant à l'esprit, autant et plus que jamais Grecs et Romains, fils légitimes de la Renaissance et de l'éducation de collége? Écoutez ce qui se dit, voyez ce qui se passe, considérez de sang-froid les tendances générales de l'Europe, et dites si, au lieu de s'affaiblir, l'esprit païen, cet esprit d'orgueil et de sensualisme, ne prend pas chaque jour de nouvelles forces?

Pour l'étudier seulement sur un point, n'est-ce pas lui qui est l'âme de ce qu'on appelle la littérature? N'est-ce pas lui qui assure le succès des tragédies, des comédies, des vaudevilles, des mélodrames, des livres, des chansons, des romances et des feuilletons à la mode? Et comment s'y prend-il? Comme il s'y prenait chez les peuples païens, à l'époque de leur décadence. « L'attrait de la littérature et surtout du théâtre actuel, écrit un auteur de nos jours, attrait irrésistible dans son abominable simplicité, consiste expressément en ceci qu'on y fait tomber tous les voiles du vice, et qu'on l'y expose avec ses nus les plus impudiques. Le vice, m'entendez-vous! et surtout le vice sensuel, pour servir de

pendant aux statuettes païennes nues des marchands de plâtres, aux baigneuses nues des marchands d'estampes, aux danseuses pires que nues des ballets de l'Opéra.

» Archimède disait : Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. Satan disait, dans l'antiquité païenne et il redit aujourd'hui : Je suis plus fort qu'Archimède ; donnez-moi seulement le nu, et je damnerai le monde. Et le nu en tout genre, la Renaissance le lui a donné. Le Christianisme ne rendit pas à l'homme sa primitive innocence ; il y suppléa par un vêtement d'une grâce ineffable : la pudeur, la chasteté, la modestie, la retenue : il habilla l'homme physique et moral. La littérature actuelle le déshabille. Avec cela on peut se passer de talent, on est sûr d'attirer la foule et d'être tenu pour un grand écrivain. Aussi je soutiens que si Virgile, Homère, Ovide, tous les poëtes de l'antiquité classique, s'étaient contentés de chanter chastement la chasteté ; si Cicéron et Démosthène, au lieu de harangues démocratiques et passionnées, avaient fait des homélies pieuses, ils auraient cinquante fois moins de génie qu'on ne leur en prête. »

Il est donc vrai, si la forme païenne s'efface, l'esprit païen nous reste, et il nous tue. Car cet esprit, dépouillé de sa forme classique, est d'autant plus dangereux qu'il est moins aperçu et plus général

Il forme l'atmosphère dans laquelle on naît, on grandit et on meurt. Combien connaissez-vous, je ne dis pas de cités ou de familles, mais d'individus qui ne se ressentent pas de son influence? combien, même parmi les Chrétiens, qui jugent chrétiennement de toutes choses? Pourtant il est écrit : Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Jugez, d'après ce principe, à qui l'Europe actuelle appartient.

Or, cet esprit païen qui, en philosophie, en politique, en religion, en littérature, continue de produire avec un redoublement d'énergie des générations de naturalistes, de blasphémateurs, de régicides, de matérialistes, d'indifférents, de jeunes gens ingouvernables, où en est le foyer? où est le premier laboratoire de toutes ces doctrines sauvages, qui menacent les sociétés modernes d'un cataclysme sans exemple? à quelle école la jeunesse lettrée apprend-elle qu'on peut être un grand homme, avoir de grandes vertus, réaliser la plus brillante civilisation, élever les peuples au plus haut degré de prospérité et de gloire, sans le christianisme? N'est-ce pas, avant tout, dans les maisons d'éducation, au milieu des hommes et des peuples païens, sans cesse offerts à son admiration? Et en présence de ce qui se passe, malgré les aveux chaque jour répétés des

victimes de l'enseignement classique, vous osez dire que l'étude des auteurs païens est moins dangereuse aujourd'hui qu'autrefois, et qu'on peut sans crainte continuer un système qui a conduit l'Europe au bord de l'abîme, mais qui, selon vous, ne saurait l'y faire tomber !

Nous le répétons : il est impossible que vous croyiez à ce que vous dites.

Passant à une autre question qui nous a été faite, nous avons à examiner « comment, après quinze siècles de christianisme, l'Europe s'est laissé fasciner par la Renaissance au point de se soustraire, autant qu'elle a pu, à l'empire de la rédemption pour se replacer sous l'empire de Satan. » De tous les phénomènes du monde moral, celui-là est à coup sûr le plus redoutable et le plus digne d'étude [1].

Il est le plus redoutable. — Si on connaît l'arbre à ses fruits, que faut-il penser de la Renaissance ? Appuyée sur des monuments incontestables, l'histoire lui attribue la *révolution française*, mère et modèle de toutes les autres ; le *Voltairianisme* avec son impiété et sa luxure ; le *Protestantisme* avec son fanatisme sanglant ; le *Césarisme* avec sa centralisation monstrueuse ; le *Rationalisme* avec sa triple

[1] Nous en parlerons brièvement, attendu que nous l'avons déjà examiné dans nos précédentes livraisons, notamment dans le *Rationalisme*.

apothéose de l'homme dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral et dans l'ordre politique [1].

De là, deux faits éternellement douloureux : le premier, que le progrès du monde occidental par le christianisme a été suspendu. Les grandes lignes de la civilisation évangélique et nationale ont été brisées; et, grâce à la Renaissance, l'Europe de Charlemagne et de saint Louis, l'Europe des croisades et des merveilleuses transformations sociales, ressemble à une grande cathédrale inachevée. Le second, qu'aux pierres d'attente on a voulu relier des constructions d'un style différent qui, s'ajustant mal au plan primitif, manquent d'harmonie et de solidité.

La conséquence de ce labeur anormal a été ce que nous voyons depuis quatre siècles, une civilisation boiteuse, moitié chrétienne et moitié païenne, et par cela même corrompue et corruptrice, qui étiole les nations, les égare, les rend indignes de leur baptême, et qui, les faisant constamment osciller entre Jésus-Christ et Bélial, les condamne, dans le présent, à marcher de révolution en révolution, et, pour l'avenir, accumule sur leurs têtes des calamités, dont la somme effrayante échappe à tous les calculs.

Tels sont les fruits de la Renaissance. Qu'est-elle donc en elle-même et comment la définir? *La Re-*

[1] On voit qu'il s'agit ici, comme dans tout notre ouvrage, de la cause première et non des causalités secondaires.

naissance n'est pas autre chose, dit M. Cousin, *qu'une éclatante revanche du paganisme gréco-romain sur le christianisme*; suivant l'expression de Balzac, *c'est le mariage adultère de deux civilisations et de deux religions contraires; c'est*, comme parle George Sand, *la résurrection de la chair; c'est*, selon M. Michiels, *une nouvelle édition du paganisme, raffiné et illustré; c'est*, dit M. Alloury, *la mère de tout ce que nous voyons*.

La Renaissance n'est donc pas, comme l'ont prétendu certains catholiques, *un magnifique mouvement*, mais un déplorable retour de l'Europe chrétienne vers le paganisme. Les protestants, les révolutionnaires et les voltairiens connaissent leur généalogie : or, tous se proclament fils de la Renaissance et déclarent avec orgueil que leur mère est la contradiction absolue du catholicisme. Ils écrivent aujourd'hui même : « Accepter le droit public, l'art, l'industrie, la science, tels qu'ils sont sortis des flancs de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution, ce serait pour l'Église abdiquer, ce serait abjurer sa croyance [1]. »

Sauf erreur, tout cela signifie, dans le langage catholique, que la Renaissance pourrait bien être le commencement du retour divinement prédit du *Prince de ce monde* au sein des nations chrétiennes,

[1] *La Presse*, septembre 1858.

traînant à sa suite le nombreux cortége d'impiétés, de blasphèmes, d'arts, de théâtres, de modes, de danses, de livres, de mœurs et d'usages corrupteurs, d'oracles même et de prestiges, dont il était accompagné dans l'antiquité païenne et qui caractérisent encore son empire au sein des nations idolâtres. S'il n'est pas de phénomène plus redoutable que celui-là, il n'en est pas qui soit plus digne d'étude.

Comment Satan a-t-il obtenu cet insolent triomphe? En séduisant l'Europe. Comment l'a-t-il séduite? De la même manière qu'il séduisit les pères du genre humain. On sait qu'il les attaqua tout à la fois dans leur raison et dans leurs sens. Vous serez comme des Dieux, leur dit-il, *eritis sicut Dii;* voilà la tentation de la raison, l'orgueil. Il les éblouit par la beauté et la bonté apparente du fruit défendu, *bonum ad vescendum aspectuque delectabile*, voilà la tentation des sens, la volupté. Au même piége il a pris l'Europe moderne [1].

A ses yeux, la Renaissance fait miroiter l'indépendance de la raison dont jouissait le monde avant d'être soumis au joug de la foi chrétienne et la beauté de la forme littéraire, artistique, sociale et politique, que l'homme émancipé avait su imprimer

[1] Sur les causes de l'étonnante facilité avec laquelle l'Europe a embrassé la Renaissance, voir notre livraison [illegible] *Renaissance*.

à toutes ses œuvres. En preuve, elle n'a cessé de donner les républiques de Rome et de la Grèce, produit exclusif du génie de l'homme, comme les plus brillantes créations connues dans l'histoire; comme la patrie exclusive des grands peuples, des grandes choses, des grandes vertus, des grands capitaines, des grands poëtes, des grands orateurs, des grands historiens, des grands artistes, des grands philosophes et des grands politiques [1]. Grâce à son éducation, l'Europe l'a cru; elle a fait ce que nous savons, elle est devenue ce que nous voyons.

C'est ici le lieu d'examiner les pompeuses affirmations de la Renaissance, d'étudier une bonne fois ces grands peuples et ces grands hommes, de voir ce que nous avons gagné, ce que nous gagnons encore à leur école; si du moins nous avons appris ce beau grec et ce beau latin, pour l'acquisition desquels il semble que nous ayons été créés et mis au monde; en un mot, le moment est venu pour nous de dissiper le charme fascinateur qui a séduit l'Europe et de montrer *à nu* cette antiquité païenne, pour laquelle, malheureux que nous sommes! nous avons abondonné les eaux vives et les richesses incomparables du christianisme [2].

Or, personne n'est plus immédiatement intéressé

[1] Voir toutes nos livraisons précédentes, et surtout la dernière.

[2] Jer. XI, 13.

à savoir à quoi s'en tenir sur ce point capital que les pères et les mères de famille. Rien n'étant plus cher à des parents chrétiens que leurs enfants, rien ne leur importe plus que de connaître les hommes qu'on leur donne pour maîtres dans les maisons d'éducation, les doctrines qu'on leur enseigne, le milieu dans lequel on les fait vivre pendant les années décisives de la vie; par conséquent l'avenir qu'on leur prépare à eux, à la famille, à la société.

Ah! le jour où les pères et surtout les mères chrétiennes seront édifiés sur tout cela; le jour où elles connaîtront autrement que par ouï-dire la question de la réforme des études, où elles comprendront que c'est pour elles, avant tout, que nous nous sommes dévoué à la lutte : ce jour-là le triomphe de notre grande et sainte cause, qui est aussi la leur, sera assuré. Voilà pourquoi, épouses et mères chrétiennes, vous qui fûtes les premières aux catacombes et qui restez les dernières aux pieds des autels, modifiant la forme de notre ouvrage, nous nous adressons aujourd'hui directement à vous. En présence du berceau et de la tombe de vos fils, lisez, nous vous en conjurons, ces lettres écrites naguère à une seule mère et qu'aujourd'hui nous envoyons à toutes.

LA
RENAISSANCE.

PREMIÈRE LETTRE.

Motif et objet de ces lettres. — Inquiétudes maternelles. — Ce que sont les maîtres de la jeunesse. — Deux espèces de maîtres. — Les maîtres anciens. — On demande à les connaître.

Rome, 28 janvier 1853.

MADAME,

C'est en arrivant ici que j'ai trouvé, poste restante, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Pour y répondre convenablement, il ne faut pas moins d'un *honnête* volume : et vous en êtes menacée. Si la longueur de ma réponse vous effraye, à vous la faute. Pourquoi me consulter sur un sujet de cette étendue? Mais s'il est immense, il est aussi pour vous d'un intérêt capital. C'est là, j'espère, ce qui fera passer ma prose. Du reste, vous la recevrez promptement et sans interruption. Malgré les affaires assez pressantes qui m'ont amené dans la capitale du monde chrétien, je prévois que le temps ne me manquera pas; car on dit que Rome est la ville *éter-*

nelle. Toutefois, dans la crainte d'être pris au dépourvu, je ne veux pas perdre un instant, et je commence.

Dès le début, permettez-moi, Madame, de rappeler un souvenir qui vous honore. Avant de donner une nourrice à vos enfants, vous avez eu soin de vous informer, avec la plus scrupuleuse exactitude, de la santé, du tempérament, des habitudes et surtout des mœurs de la femme qui vous était indiquée. Votre sollicitude ne pouvait être poussée trop loin. D'une part, on peut être cruellement trompé sur le compte des personnes qu'on met auprès des enfants. Ainsi, de récents procès ont révélé qu'une dame respectable avait eu pour nourrice de sa fille une ancienne pensionnaire de Saint-Lazare, qu'un enfant avait été changé en nourrice, et que le précepteur d'une honnête famille était un repris de justice. D'autre part, on sait toute l'influence de la première alimentation sur la santé physique et même sur la santé morale des enfants.

Or, ces êtres chéris, dont vous avez environné les premiers ans d'une sollicitude si légitime, ont besoin de nouvelles nourrices, et vous êtes à la veille de leur en donner. J'entends par là les maîtres et les livres dont les exemples et les doctrines sont à la vie de l'âme ce que le lait des mères ou des nourrices est à la vie du corps. Vous le comprenez comme

moi, Madame; et c'est ce qui augmente vos inquiétudes. L'éducation fait l'homme, et surtout l'éducation publique, qui embrasse toute la période de l'adolescence : la raison et l'expérience de chaque jour vous en ont profondément convaincue. De là vient que vous tremblez sur le choix que vous avez à faire. « Je ne veux, dites-vous avec raison, ni qu'on détruise ce que j'ai édifié, ni qu'on me change mes enfants en nourrice, ni qu'on les abreuve d'un lait vicié, ni qu'on leur donne pour précepteurs des hommes mal famés. »

En conséquence, vous réclamez les renseignements les plus complets sur le caractère, les idées et les mœurs, en un mot sur la santé morale, ou, comme on dit aujourd'hui. sur l'honorabilité des futurs nourriciers de vos enfants.

Ces nourriciers ou ces maîtres sont de deux sortes : les *professeurs en soutane* ou *en toge*, et *les auteurs* dont les ouvrages doivent être pendant huit ans la nourriture habituelle de vos fils. Des premiers, je n'ai rien à dire : d'une part, vous les connaissez aussi bien que je les connais moi-même; d'autre part, ils sont plutôt les répétiteurs de vos enfants que leurs véritables maîtres. Il est juste d'ajouter que, en général, ils ont les qualités propres à leur délicate, mais difficile fonction.

Quant aux seconds, vous offrent-ils les mêmes

garanties? C'est ici le point capital. Si vous prêtez l'oreille, vous entendrez les cent voix du monde lettré vous dire que les auteurs donnés pour précepteurs à vos enfants sont les plus grands hommes qui aient paru dans le monde, les plus beaux génies de l'antiquité, les plus célèbres philosophes, les orateurs les plus éloquents, les moralistes les plus purs, les poëtes les plus aimables et les plus divins, les historiens les plus élégants, toute la fleur des siècles d'or de la littérature, et surtout des hommes tellement admirables de vertus, que, dans l'impuissance où nous sommes de jamais les égaler, c'est un devoir pour nous d'*adorer leurs reliques* [1].

En effet, on vous nomme parmi les Latins : Cornélius Népos, Quinte-Curce, César, Ovide, Cicéron, Salluste, Tite-Live, Horace, Virgile, Sénèque, Juvénal, Térence, Pline l'Ancien et Pline le Jeune, Tacite et d'autres encore; parmi les Grecs : Démosthène, Euripide, Sophocle, Eschyle, Homère, Pindare, Aristophane, Hésiode, Platon, Socrate et leurs nombreux émules. L'éloge de ces maîtres, ou, pour continuer votre comparaison, de ces futurs nourriciers de vos enfants, a été prononcé, depuis quatre siècles, plus souvent que celui des prophètes et des apôtres, c'est-à-dire des milliers de fois, par des

[1] Voir la neuvième liv. de la *Revue*.

hommes respectables. Permettez que je vous le dise, Madame, vous êtes bien difficile ou vous devez être pleinement rassurée. N'est-ce pas cet éloge soutenu qui rassure tous les parents, qui les fait dormir tranquilles, qui même les rend fiers, dès qu'ils sentent leurs enfants à l'école de ces admirables maîtres?

« Difficile tant qu'il vous plaira, m'écrivez-vous; mais ma sollicitude de mère et ma curiosité de femme ne me laisseront de repos ni jour ni nuit, que je n'aie entre mes mains les certificats authentiques de bonne doctrine, de bonne vie et de bonne mœurs des instituteurs de mes enfants. » — Puisque tel est votre dernier mot, j'obéis; car ce que femme veut..., etc. Dans les lettres suivantes, je vous donnerai l'éloge abrégé de chacun de ces grands hommes, éloge qui sert de fondement à l'opinion publique; je le compléterai par quelques détails biographiques, tirés exclusivement des auteurs païens : sauf erreur, ils sont de nature à piquer votre curiosité de femme et à éclairer votre sollicitude de mère.

Agréez l'assurance du respectueux dévouement avec lequel je suis,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

J. GAUME.

DEUXIÈME LETTRE.

En franchissant le seuil du collége, les enfants entrent dans un monde nouveau. — Pourquoi cela? Pour les faire vivre au sein de la belle antiquité. — Éloges. — Paroles de M. Thiers. — On demande l'autopsie de la belle antiquité.

Rome, 29 janvier.

MADAME,

Jusqu'ici, vos enfants, placés sous vos ailes au sein du foyer domestique, ont vécu dans un monde chrétien et français. Les enseignements qu'ils ont reçus sur vos genoux, l'Histoire sainte dans laquelle vous leur avez appris à lire, le Catéchisme qu'ils ont étudié, la Vie des saints et des martyrs à laquelle vous n'avez pas voulu qu'ils fussent étrangers, les conversations mêmes dans lesquelles ils ont souvent entendu nommer le pape et les évêques qui gouvernent l'Église, les princes qui sont à la tête de leur pays : tout a contribué à développer en eux leur double qualité de Chrétien et de Français. De l'antiquité païenne, de la mythologie, des Grecs et des Romains, peu ou point de nouvelles. Eh bien, ce développement normal va être suspendu ou notablement modifié.

En franchissant le seuil de leur collége ou de leur petit séminaire, vos fils entreront dans un monde nouveau. Ce monde nouveau est ce qu'on appelle, depuis la Renaissance, *la belle antiquité*. Il se compose essentiellement de trois Républiques : Rome, Athènes et Sparte. Ces Républiques seront pendant huit années consécutives le séjour de vos enfants. Là, il ne sera question que par accident du Christianisme, de l'Église et de la France. Le Paganisme, avec ses dieux, ses capitaines, sa langue, sa religion, son histoire, absorbera dix heures par jour. Rome, Athènes, Sparte; Sparte, Athènes, Rome : tel sera le refrain des thèmes, des versions, des compositions en vers et en prose. Rome, Athènes, Sparte : voilà les pays qui borneront l'horizon intellectuel de vos fils; voilà les noms qui retentiront sans cesse à leurs oreilles comme synonymes d'héroïsme, de patriotisme, de sagesse, de lumières, de vertus, de liberté, de civilisation et de gloire.

Si vous demandez pourquoi on dépayse ainsi la jeunesse, on vous répondra que « c'est pour la tirer de la barbarie ou l'empêcher d'y tomber, pour lui apprendre les belles-lettres et l'éloquence, pour *l'humaniser*, pour la polir et la rendre digne de sa religion, de son pays et de son temps. » Si vous ne comprenez pas le rapport qu'il y a entre la fin et les moyens, on vous dira qu'il n'est pas nécessaire que

vous le compreniez; que cela même est au-dessus de l'intelligence des femmes et des mères; qu'il suffit que vos enfants le comprennent. Or, ils le comprendront facilement, car leurs professeurs, en soutane ou en toge, ne leur parleront que chapeau bas des Grecs et des Romains, et voici les axiomes qu'ils auront soin de leur répéter chaque jour, sur tous les tons, directement ou indirectement, jusqu'à ce qu'ils les aient rivés dans leurs têtes :

« Au milieu des ténèbres universelles qui enveloppent l'humanité, on ne voit que trois points lumineux : Rome, Athènes et Sparte. Là tout est admirable; la religion qu'on professe est la plus riante et la mieux appropriée à la nature de l'homme, c'est la religion des grands génies, des grands peuples et des grandes civilisations. La politique est la mieux entendue et la mieux suivie qu'on connaisse; nulle part plus de liberté : chaque citoyen est membre actif de l'État et prend part aux affaires publiques, qui sont ses propres affaires; rien n'approche de la perfection des institutions sociales et domestiques; les sciences, les lettres et les arts n'ont pas eu d'autre patrie que ces immortelles contrées, et ils y brillent d'un éclat incomparable. Les Grecs et les Romains furent plus que des hommes, ce sont des demi-dieux qui nous désespèrent par leurs vertus, plus qu'ils ne nous encouragent par leurs exemples. Nous leur

devons tout; nous cessons d'être barbares à mesure que nous devenons Grecs et Romains. Si nous ne pouvons les imiter, admirons du moins ces grands morts : adorons leurs reliques; la lie même de ces peuples est précieuse. »

Telles sont les paroles textuelles des maîtres les plus célèbres de la jeunesse, prêtres, religieux et laïques, ainsi que de leurs plus illustres disciples, depuis quatre siècles[1].

Dans la république des lettres, elles sont encore monnaie courante. Il vous souvient, Madame, qu'en 1844, M. Thiers, dans son fameux rapport sur l'*instruction publique*, résumait, et, au besoin, rajeunissait tous ces éloges en disant, aux applaudissements d'une Chambre française : « L'antiquité, osons le dire à un siècle orgueilleux de lui-même, l'*antiquité est ce qu'il y a de plus beau au monde*. Laissons, Messieurs, laissons l'enfance dans l'antiquité, comme dans un asile calme, paisible et sain, destiné à la conserver *fraîche et pure*[2]. » Encore un coup, ces éloges, et des milliers d'autres dont je vous fais grâce, n'ont-ils pas de quoi rassurer votre sollicitude? L'antiquité est la plus belle chose du monde, et c'est au sein de l'antiquité que vos enfants vi-

[1] On les trouve dans tous les vol. de la *Révol.*

[2] *Monit.*, 14 juillet.

vront pendant les années décisives de leur vie : que voulez-vous de plus?

« Je veux, me dites-vous, avoir la justification *historique* de ces pompeux éloges. Je veux savoir en quoi l'antiquité est belle, incomparablement belle. Pour cela je désire qu'on m'en fasse l'autopsie. »

L'opération est délicate; mais afin de ne compromettre personne, nous donnerons, comme vous le demandez, le scalpel à l'histoire. Demain et les jours suivants, elle nous montrera en quoi l'antiquité classique est belle, incomparablement belle.

Agréez, etc.

TROISIÈME LETTRE.

En quoi l'antiquité classique est-elle la plus belle chose qu'il y ait eu au monde. — Dans son ensemble, examen. — En religion, examen. — En politique, examen. — En institutions sociales, examen. — En institutions domestiques, examen. — En mœurs publiques, examen. — Citation du comte de Maistre.

Rome, 30 janvier.

MADAME,

Le beau est le rayonnement du vrai, *pulchrum splendor veri*. Une époque sera belle, incomparablement belle, lorsque la vérité la pénétrera de toutes parts, et que, la pénétrant plus qu'aucune autre, elle l'éclairera de ses splendeurs, comme le soleil brillant, sous un ciel sans nuages, éclaire de ses feux tous les points de l'horizon. Or, la vérité, c'est Dieu. Si Dieu est connu d'une époque, s'il est toujours et partout présent dans la pensée de cette époque, comme il est toujours et partout dans la réalité des choses, nous dirons que cette époque est belle, incomparablement belle. « De cette connaissance féconde découlent pour l'homme toutes les lumières, toutes les vertus, tous les biens; pour

la société toutes les libertés, toutes les garanties, toutes les gloires [1].»

Cela posé, qu'est-ce que l'antiquité païenne? C'est l'ignorance de Dieu, *Dei ignoratio;* c'est la suppression du vrai Dieu en tout, en religion, en politique, en institutions sociales et domestiques, en mœurs publiques, en philosophie, en histoire, en arts, en littérature; c'est le règne des ténèbres substitué au règne de la lumière, parce que c'est le règne de Satan substitué au règne de Dieu [2]. Ainsi, suppression générale du vrai Dieu, tel est le grand cachet de l'antiquité païenne. Les chrétiens sont les fils de la lumière, *filii lucis;* les renfermer pendant la jeunesse dans l'antiquité païenne, c'est les envoyer à l'école dans le royaume des ténèbres, *in tenebris et in umbra mortis.* Rien n'est plus évident : venons aux preuves.

Ce que la tête est au corps, la religion l'est à la société. Il est donc juste de commencer par la religion l'autopsie de l'antiquité classique. En religion,

[1] Discours prononcé le 8 août 1858, par M. l'abbé Vervorst, fondateur du collége catholique d'Auteuil, p. 49. — En relisant nos lettres romaines, nous avons plusieurs fois profité de ce remarquable travail, ainsi que d'autres documents.

[2] Tempora ignorantiæ. — Notus in judæa Deus. — Princeps hujus mundi. — Deus hujus seculi. — Potestas tenebrarum, etc. L'Écriture est pleine de semblables expressions pour caractériser l'antiquité païenne.

l'antiquité classique est-elle belle, incomparablement belle; ou, comme parle M. Thiers, est-elle *ce qu'il y a de plus beau au monde?* Tel est le premier objet de notre étude.

En religion, nous dit l'histoire, la belle antiquité est tout ce qu'il y a jamais eu au monde de plus laid et de plus monstrueux. C'est le culte du démon s'offrant à l'adoration de l'homme sous les titres les plus impies, sous les noms les plus ridicules, et rendu présent sous les figures les plus lascives ou les plus révoltantes; c'est l'obscénité, la cruauté, le mensonge en permanence. Les dieux de la belle antiquité sont tels dans leurs actes, que s'ils existaient aujourd'hui ils seraient tous au bagne; dans leurs formes, la plupart sont tellement hideux, qu'au dire de Varron, ils feraient fuir l'homme le plus intrépide qui viendrait à les rencontrer à la corne d'un bois.

Ses temples sont des boucheries et des lupanars, boucheries toujours inondées de sang humain: de l'orient à l'occident, la terre de la belle antiquité en a été trempée à des profondeurs inconnues; lupanars plus impurs que le bouge de la courtisane [1]. La plus populaire de toutes les déesses, la grande

[1] Frequentius in adituorum cellis quam in lupanaribus libido defungitur .... Inter aras et delubra conducuntur stupra, etc. — *Minut. Fel. Octav.*, 25.

Isis, est surnommée la Proxénète par excellence [1]. Les prostitutions religieuses sont une partie essentielle du culte public. On les retrouve partout, à Rome, en Grèce, en Afrique, en Syrie, en Égypte, à Babylone et jusqu'aux Indes [2]. Cent lieux célèbres sont *sanctifiés* par la débauche : l'île de Chypre, le mont Eryx en Sicile, Gnide et surtout Corinthe, où plus de mille courtisanes, consacrées à Vénus par la piété de ses dévots, veillent sur le temple de la déesse et mettent leurs charmes à l'encan des pèlerins. On croit la protection de la déesse au prix de ce honteux trafic. En preuve, on lit publiquement au milieu du temple les vers de Simonide, dans lesquels la Grèce, sauvée des mains de Xerxès, rend grâces de son salut aux prostituées [3].

Ses mystères, je n'ose en parler. Tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est que la jeune fille et la matrone, qui devaient être chastes et voilées sous le toit domestique, faisaient dans les mystères ce qu'au théâtre elles osaient à peine regarder jouer par les courtisanes [4].

En politique? La belle antiquité, c'est le Césa-

[1] *Isis, lena conciliatrix. Schol.*, Juv., VI, 488.

[2] Lucian., *De Dea Syra*; Herod., I, 182, 199, etc.; Euseb., *Vit. Const.*, III, 55; S. Aug., *De Civ. Dei*, etc., etc.

[3] Justin., XVIII, p. 5; Strab., VI, 2; Athen., XIII, 4.

[4] Cleomed., *De Meteoris*, II; Herodote, Théodoret, Plutarque, Diodore de Sicile, *Emblèmes trouvés à Pompéi*, etc., etc.

risme ou l'absorption de tous les pouvoirs humains et divins entre les mains d'un homme qui est lui-même la loi et la justice incarnées : *quidquid placuit principi vim habet legis*. C'est le droit de la force mis à la place de la force du droit ; c'est le despotisme le plus dur, le plus arbitraire et par suite l'esclavage le plus lamentable qu'on ait jamais vus ; c'est le patriotisme sauvage qui ne respecte pas même les liens du sang ; c'est la guerre sans pitié ; c'est le mépris de l'homme pour l'homme dans toute sa brutalité ; c'est la haine pure, poussée jusqu'à la destruction, *ubi solitudinem faciunt pacem appellant*.

En institutions sociales? La belle antiquité, c'est le régime du privilége et du bon plaisir en faveur de quelques-uns et au détriment de tous les autres ; c'est l'antipode de la fraternité, la négation de l'égalité, la dérision de la liberté. A Sparte, c'est dix mille bourgeois voluptueux, insolents et brutaux, servis par un peuple d'esclaves qu'ils s'arrogent le droit de chasser et de tuer comme des bêtes fauves ; à Corinthe, trente mille bourgeois, fainéants et corrompus, possesseurs de quatre cent soixante mille esclaves, régis comme ceux de Sparte ; à Athènes, vingt et un mille bourgeois, vains et bavards, régnant sur quatre cent mille esclaves, vendables et taillables, comme ceux de Corinthe et de Sparte. A Rome, c'est pis encore. Un seul de ces bourgeois

orgueilleux et voleurs possède jusqu'à vingt mille de ces bêtes de somme, qu'il déchire à coups de fouet, qu'il marque au front d'un fer chaud, qu'il nourrit de pain et de sel, et sur lesquels il exerce son droit de vie et de mort avec plus de brutalité que sur ses animaux domestiques [1].

Basées sur l'esclavage et sur l'exploitation de l'homme par l'homme, les institutions sociales de la belle antiquité sont, à ce titre seul, radicalement incompatibles avec le principe de liberté, d'égalité et de fraternité universelle qui est l'âme des nations chrétiennes. Je vous laisse à penser, Madame, quel est le bon sens d'une éducation qui prend à tâche de les faire admirer à la jeunesse!

En institutions domestiques? La belle antiquité, c'est l'autocratie du mari et la servitude de la femme; c'est le divorce, la polygamie, le concubinage et même la promiscuité; c'est l'avortement, l'exposition, la vente, le meurtre légal de l'enfant; c'est partout le droit de vie et de mort accordé à l'être fort sur l'être faible. A Athènes, les magistrats font dis-

[1] Corinthiorum oppidi fuisse tantam felicitatem ut servorum myriadas quadraginta sex possiderent..... Atheniensium incolas duas myriadas fuisse ac insuper mille, servorum autem quadraginta myriadas... Romanos quam plurimos servos possedisse, ex illisque permultos habuisse mancipiorum et decem millia et viginti atque etiam plura... Servi punctis inusti.—Athen., *Conv.*, lib. VI, p. 272; et lib. XV, p. 658.

paraître les enfants mal conformés; à Sparte, les éphores les ensevelissent dans le gouffre du Taygète. Numa recommande aux Romains d'élever les enfants mâles et l'aînée des filles; si ces enfants sont difformes, il permet de les exposer après les avoir montrés à cinq des plus proches voisins. Voilà ce qu'un des oracles de la république des lettres, Montesquieu, appelle une *assez bonne police* [1].

En mœurs publiques? La belle antiquité, c'est le règne de la chair, le règne de Vénus, des courtisanes, et pis encore. L'adoration de la chair est le terme final vers lequel gravite inévitablement, toujours et partout, l'humanité déchue : c'est son dernier mot. Dans la belle antiquité classique, ce mot se répète sur tous les tons, dans les festins, dans les jeux, aux théâtres et dans la conduite générale.

Dans les festins : voyez la vie du beau monde au *beau* siècle d'Auguste et de Périclès. Continuellement en banquets, faisant du jour la nuit, mangeant pour vomir et vomissant pour manger, les uns donnent des soupers de cent millions de sesterces (29,405,000 fr.); les autres mettent leur imagination à la torture pour trouver le moyen de dépenser dans un seul festin les impôts de trois provinces [2].

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. XXIII, chap. XXII.

[2] Catul. 26, v. 15. — Vomunt ut edant, edunt ut vomant; et epulas quas toto orbe conquirunt, nec concoquere dignantur. Caius

Le tragédien *Æsopus* sert un plat qui coûtait 19,405 fr.; Clodius fait dissoudre une perle dans du vinaigre et avale d'un seul coup 194,500 fr.

On connaît les soupers de Lucullus et d'Antoine; on sait le nom de cet Apicius qui, après avoir mangé des millions, se tua en disant qu'un Romain ne pouvait vivre avec deux cent mille livres de rente. Toute cette société, qu'on nous donne dans les colléges comme le type de la plus brillante civilisation, avait pour règle de conduite cette maxime de la philosophie d'Épicure : « Vivre demain, c'est vivre trop tard; vis aujourd'hui; c'est être sage que d'avoir vécu [1]. » Un dernier trait achève le tableau : Mollement couchés sur des lits de roses, dans leurs *triclinia* étincelants d'or et de marbre, les convives se faisaient servir par de jeunes filles toutes nues [2].

Dans les jeux : par toute la Grèce les jeunes garçons et les jeunes filles, dans un état de nudité complète, se livrent ensemble aux exercices gym-

Cæsar quem mihi videtur rerum natura edidisse, ut ostenderet quid summa vitia in summa fortuna possunt, centies sestertia (4,758,749 liv.) cœnavit uno die; et in hoc omnium adjutus ingenio, vix tamen invenit quomodo trium provinciarum tributum una cœna fieret. — *Senec. Consol. ad Helviam.*, c. IX, et ep. 122.

[1] Martial, I, 16, v. 59.

[2] ..... Etiam ancillas quousque adultæ sint, nudas ministrare. — Timæus, *Histor.*, lib. I.

nastiques. « Ce spectacle, disent froidement les historiens, était de tous le plus agréable à voir [1]. »

Au théâtre : c'est la pantomime la plus obscène; c'est la danse des courtisanes nues; c'est le crime honteux non-seulement chanté, mais matériellement commis en présence des spectateurs; c'est tout ce qui, après dix-huit siècles, souille encore, par le simple souvenir, l'imagination chrétienne la moins délicate.

Dans la conduite générale : que racontent les historiens des républiques de la Grèce? « De même, disent-ils, que nous préférons les plus belles génisses et les plus belles cavales, de même nous applaudissons à la coutume des Spartiates de montrer à leurs hôtes et aux étrangers leurs filles toutes nues [2]. » A Athènes, les jeunes gens ne quittent pas les lupanars; les vieillards passent le temps à jouer aux dés et à courir les courtisanes : tout ce peuple si vanté dépense plus d'argent en débauches qu'en administration de la chose publique. Un jour, les braves Grecs, transformés en mandrins, se réunissent pour

[1] ..... Jucundissimum est stadia gymnasiaque adire et juvenes aspicere colluctantes cum virginibus. — Athen., lib. XIII, p. 566.

[2] Nos quadrupedum pulcherrimas ceteris anteponimus, et Spartiarum laudamus consuetudinem, qui hospitibus et advenis nudas virgines ostendunt. *Id. id.* — Apud Lacedemonios decimo quoque die nudos se juvenes ephoris contemplandos sistunt. — Agatharchid., *De Reb. Europ.*, lib. XVII.

piller le temple de Delphes; la part des Athéniens est de soixante talents (300,000 fr.). Savez-vous à quoi cette somme fut employée? A faire un banquet sur la place publique. L'immonde Phryné amasse, en trafiquant d'elle-même, des sommes si considérables qu'elle offre de rebâtir les murs de Thèbes à ses frais. Accusée d'un crime, elle paraît devant les magistrats. Pour gagner sa cause, elle se *dénude* à leurs yeux, et ils l'absolvent [1].

Ce n'est pas tout : chez cette nation, la plus belle fleur de la belle antiquité, jeunes gens, hommes faits, vieillards, législateurs, poëtes, orateurs, philosophes, se livrent publiquement à un crime qu'on n'ose même pas nommer [2]. « Dans les villes grecques, dit Montesquieu, un vice aveugle régnait d'une manière effrénée : l'amour n'avait qu'une forme qu'on n'ose dire [3]. » Montesquieu est l'écho de l'histoire [4]. Le *divin* Platon contri-

[1] Ea fuit Atheniensium in victu lascivia, ut juvenes apud mulierculas tibicinas et meretrices assidui forent..... Populus autem universus in epula et visceratione plus pecuniæ dissiparet quam in civitatis gubernatione.. — Athen., *id.*, lib. XII, p. 530.

[2] Athen., lib. XIII, p. 564.

[3] *Grandeur et décadence des Romains*, liv. VII, chap. XV.

[4] Puerorum amorem anteponunt multi feminarum amoribus. In multis civitatibus Græciæ, quæ recte legibus administrantur, consuetudine hoc receptum et probatum est. Cretenses et in Eubœa Chalcidenses prodigiose amore puerorum flagrant. — Athen., lib. XIII, p. 601. — Apud Spartiatas, ut inquit Agnon academicus,

bua plus que personne à fortifier et à étendre ce crime abominable. « Ce philosophe, dit Plutarque, avait prétendu que la nudité des gymnases n'avait aucun danger. Mais ce n'est que depuis qu'on a dépouillé les jeunes gens pour les exercices du corps que l'amour des garçons s'est glissé furtivement dans nos gymnases; il est ensuite devenu plus hardi, s'est montré librement dans les lieux publics [1], et il n'a plus été possible de le contenir. Comme il lui faut un prétexte honnête pour s'approcher des jeunes gens dont la beauté l'attire, il se couvre du voile de l'*amitié* et de la *vertu;* il fait au dehors parade de philosophie et de continence; mais, quand la nuit est venue et que tout est dans le silence,

Que la nuit le défend des regards importuns,
Sa brutale fureur s'empare de sa proie... [2]. »

Tous ces grands hommes de la Grèce, que notre éducation de collége nous donne comme des modèles accomplis de vertu, se souillaient publiquement par les mille abominations de l'amour infâme; loin

ante nuptias versari cum virginibus ac cum pueris licet.—De même à Athènes, et jusque chez les barbares. Ex barbaris Celtæ quamvis pulcherrimas uxores habeant, amore puerili magis delectantur. — Athen., lib. XIII p. 602.

[1] Belle société! belle antiquité!

[2] *Traité de l'amour*, p. 31.

d'en rougir, ils s'en faisaient gloire [1] : les exemples abondent. Pour le moment, je ne vous citerai que quelques noms : Socrate, Platon, Achille, Méléagre, Cimon, Épaminondas. Ce dernier est, au jugement de Cicéron, le plus grand homme que la Grèce ait produit. Il ne se maria jamais, et Plutarque en donne la raison : « il avait deux jeunes amants qu'il ne cessa pas d'aimer, Asopichus et Caphisodore : celui-ci périt avec Épaminondas et il est enseveli auprès de ce général [2]. »

Mêmes mœurs chez les Romains. « Dans la glorieuse république, le commerce amoureux était permis avec les esclaves et les affranchis. La loi *Scatinia* le défendit entre hommes libres, et frappait le coupable d'une amende de mille sesterces. Bientôt ce léger obstacle disparaît ; l'opinion même cesse de protéger l'homme libre ; il est admis qu'on peut sans scrupule se livrer à ce penchant. Il en fut de même jusqu'au règne d'Antonin et de Trajan, qui donnèrent sur le trône l'exemple du même crime [3]. Vous pouvez, Madame, juger où en étaient sous ce rapport les mœurs des Romains au beau siècle d'Auguste, par les lettres de Cicéron. Elles nous apprennent qu'alors, dans un procès politique, de beaux adolescents, fils de sénateurs et des pre-

[1] Cor. Nep., *Præf.* — [2] Plut., p. 82. — [3] Johan. Christius. *Hist. leg. Scatin.*, 1727. — In-4°.

mières familles de Rome, furent offerts aux juges et servirent à assurer les suffrages de ceux que l'argent n'avait pu corrompre [1].

Dans leur biographie, nous verrons qu'il n'est pas un de ces illustres Romains *dont il faut adorer les reliques;* pas un de ces génies inimitables, de ces demi-dieux, comme on les appelle dans les colléges, à partir du vertueux Cicéron jusqu'à Pline, en passant par le chaste Virgile, par Auguste, par Horace, et tous les autres, qui n'ait appartenu à la plus honteuse catégorie du troupeau d'Épicure, et qui ne s'en soit fait gloire. *Nos autem*, dit Cicéron, *qui, concedentibus philosophis antiquis, adolescentulis delectamur.*

Pour assouvir leur brutale passion, ils ne reculent devant aucune cruauté : un trait entre mille. Le sénateur Lucius Quintius, frère de Titus Flamininus, le vainqueur de Philippe, roi de Macédoine, avait chez lui un jeune homme d'une grande beauté, qui ne le quittait jamais. Lorsqu'il commandait les armées, il lui donnait plus de crédit et de pouvoir qu'à ses amis les plus intimes. Un jour, pendant qu'il était dans sa province consulaire, ce jeune homme, placé à table auprès de lui selon sa coutume, dit à Lucius : Je t'aime tellement qu'à mon départ de Rome, j'ai laissé pour toi un combat de

[1] Walckenaer, *Vie d'Horace*, t. I, p. 165.

gladiateurs, quoique je n'aie jamais vu ce spectacle; et quelque désir que j'aie de voir égorger un homme, j'ai tout quitté pour te suivre.

— N'aie pas de regret, lui répond Lucius; je te dédommagerai. Sur-le-champ il fait amener dans la salle du festin un déserteur gaulois, et appeler un licteur avec sa hache. Quand ils sont arrivés, il demande au jeune homme s'il veut voir donner le coup. Le jeune homme en ayant témoigné le plus vif désir, Lucius ordonne au licteur de trancher la tête du prisonnier. Quelques-uns ajoutent que ce ne fut pas le licteur, mais Lucius lui-même qui trancha la tête [1].

Je ne parle pas des Césars, dont les abominations font pâlir. J'ajoute seulement que cette monstrueuse brutalité était sans préjudice de la plus affreuse luxure à l'égard des femmes. Entre mille preuves qu'on pourrait citer, que disent les comédies de Plaute, regardées dans la république des lettres comme la peinture fidèle des mœurs romaines? « Plaute, écrit un de ses panégyristes, nous retrace les formes de la vie romaine. Il fait paraître sur le théâtre des courtisans et des courtisanes effrontés, leurs amours infâmes, l'audace grossière de leurs propos et de leurs façons d'agir. On voit les filles et les femmes des citoyens reléguées dans les gynécées;

[1] Plut., *In Caton.*, p. 25.

le tourbillon des plaisirs transporté chez les courtisanes; les liaisons d'amour avec ces maîtresses mercenaires avouées sans honte, publiquement tolérées par les honnêtes gens; la débauche et l'ivrognerie crapuleuse dans les lieux de prostitution, converties en habitude de bonne compagnie et favorisées même par les mères indulgentes pour leurs fils. C'est le portrait des Romains en négligé, en déshabillé. Le théâtre de Plaute est l'histoire secrète et anecdotique de la vie romaine [1]. »

De Plaute à Sénèque, les mœurs romaines ne font que *s'embellir*. La morale de la religion et des poëtes met l'adultère dans l'Olympe; la morale de César et d'Auguste le place sur le trône, la morale du monde l'accepte et l'encourage. Il devient l'entretien frivole de tous les gynécées, la plaisanterie de toutes les matrones, la nouvelle qu'on se débite en riant dans les loges de l'amphithéâtre. Le perfide langage des salons modernes, qui habille si décemment la corruption et met toujours le bon ton du côté du vice, n'était pas, tant s'en faut, étranger aux salons de Rome. On s'y moquait de ces maris farouches et mal appris qui ne permettaient pas à leurs femmes de se montrer en public, telles qu'on n'eût pas dû les voir dans leurs maisons [2]; de cette jeunesse de mau-

[1] M. Naudet, membre de l'Institut, trad. de Plaute, 1831.

[2] Rusticus, inhumanus ac malevolus et inter matronas abomi-

vais ton qui n'avait d'intrigues qu'avec des femmes esclaves, et ne formait pas une liaison de bonne compagnie [1]; de ces provinciales arriérées qui ne savaient pas estimer le lien de l'adultère aussi saint que celui du mariage [2].

Permettez-moi, Madame, de terminer cette lettre, déjà longue, par une citation du comte de Maistre, qui résume en quelques lignes les détails que, dans votre intérêt et dans celui de toutes les mères tant soit peu chrétiennes, j'ai cru nécessaire de reproduire sur les mœurs de la belle antiquité. « Un savant géographe anglais, dit-il, a écrit au sujet des mœurs de l'Orient : « On fait peu de cas de la chasteté dans les pays orientaux, et la moralité sur cet article est si relâchée, que le commerce des deux sexes y est considéré comme l'usage de certains mets. » Or ces mœurs orientales sont précisément les mœurs antiques et seront éternellement les mœurs des pays non chrétiens. Ceux qui les ont étudiées dans les auteurs classiques et dans certains monuments de l'art qui nous restent trouveront qu'il n'y

nandæ conditionis est, si quis conjugem in sella... vetuit vehi undique perspicuam. — Senec., *De benef.*, I, 9.

[1] Si quis nulla se amica fecit insignem... hunc matronæ humilem et sordidæ libidinis ancillariolum vocant. — *Id. id.*

[2] Infirmita et antiqua est quæ nesciat matrimonium vocari, unius adulterium. — *Id.* III, 16, et *les Césars* par M. de Champagny.

a pas d'exagération dans cette assertion de l'abbé de Feller : *qu'un demi-siècle de paganisme présente infiniment plus d'excès énormes, qu'on n'en trouverait dans toutes les monarchies chrétiennes, depuis que le christianisme règne sur la terre.*

» Plaute nous a dessiné en six vers extrêmement curieux la morale d'un très-honnête homme de son temps, celle que le père de famille le plus sévère prêchait à son fils et qui caractérisait l'homme irréprochable. Lisez ces vers, et vous verrez que nos lois pourraient très-bien encore faire brûler vif un saint de cette espèce :

..... Nemo hic prohibet nec vetat
Quin, quod palam est venale, si argentum est, emat.
Nemo ire quemquam publica prohibet via,
Dum ne per fundum septum facias semitam,
Dum te abstineas nupta, vidua, virgine,
Juventute et pueris liberis, ama quid lubet.

Curcul. l. V, v. 33 et seqq.

» Observez que tous les crimes de ce genre ne sont considérés que du côté de la propriété violée. Tout homme qui s'abstient de passer *per fundum septum* est irréprochable. Observez de plus que la masse immense des esclaves n'est qu'une proie livrée à la lubricité des maîtres, extrêmement inférieurs en nombre [1]. »

[1] *Du Pape*, t. II, p. 465-6.

Pour compléter sous le rapport des mœurs l'éloge de la vertueuse antiquité, il suffit de citer ce qu'elle a loué. Elle a élevé jusqu'aux nues le premier Scipion, parce qu'il avait respecté l'honneur d'une illustre prisonnière tombée en son pouvoir; et elle a honoré Zénon de cet éloge : *adolescentulis abstinuit* [1].

Agréez, etc.

[1] Diog. Laert., lib. VIII. — Ceci même n'est pas vrai.

QUATRIÈME LETTRE.

Suite des beautés de l'antiquité classique. — En mœurs, examen. — En philosophie, examen. — En histoire générale et particulière, examen.

Rome, 31 janvier.

Madame,

Il n'y a pas en France une mère de famille, chrétienne ou simplement raisonnable, qui ne tremble en pensant que ses fils devront un jour s'éloigner d'elle pour aller terminer leurs études à Paris : ces inquiétudes ne sont, hélas! que trop fondées. Pourtant, sous le rapport des mœurs, qu'est-ce que Paris en comparaison de la belle antiquité, et surtout de Rome et d'Athènes? La belle antiquité, Rome et Athènes surtout, c'est Sodome. Après les dogmes révélés, il n'y a pas de vérité plus incontestable que celle-là. Que devez-vous donc éprouver, Madame, et toutes les mères avec vous, lorsque vous réfléchissez qu'on envoie vos fils faire leur éducation à Sodome! Pour calmer vos inquiétudes, on dit, je le sais, qu'on tire un voile sur les abominations des cités, devenues le séjour de vos enfants; qu'on leur cache les infamies des grands païens, devenus leurs

précepteurs : en est-il moins vrai que l'atmosphère au milieu de laquelle ils vivent n'est pas pure; qu'aucune odeur de vie, de vie chrétienne et française ne s'exhale des choses qu'ils voient dans le monde qu'ils habitent, ni des livres qu'ils étudient, ni des exemples des maîtres qu'on leur fait admirer?

Mais sur l'article des mœurs antiques, nous n'avons pas fini. *Volupté* est le premier mot qui les résume; *cruauté* est le second. Sous ce dernier rapport la belle antiquité peut très-bien se définir : *la soif du sang*. Soif universelle qui dévore également les hommes et les femmes, les grands et le peuple; soif brûlante que rien ne peut étancher, et qui prouverait à elle seule que le paganisme ne fut pas autre chose que le règne du démon, l'*homicide dès le commencement*. Pour ne parler que des Romains : « ils versaient le sang comme l'eau. Ce peuple féroce trouvait dans la vue du sang et des blessures je ne sais quel inconcevable raffinement de volupté, qu'ils ne balançaient pas d'acheter même au prix du déshonneur. On voit des restes de la férocité nationale dans les plus *grands hommes, dans ceux mêmes dont l'histoire a le plus vanté la douceur et la clémence*. Jules César fait tuer de sang-froid, après la victoire, L. Ligarius, L. César, Afranius, Faustus Sylla. Brutus, embarrassé d'un train de prisonniers qui gênait sa marche, les fait massacrer. Germanicus crie à ses soldats vain-

queurs des Chérusques : *Exterminez! exterminez! vous n'aurez la paix que par la destruction entière de la nation* [1]. »

Les matrones rivalisent avec les hommes de guerre. Sur les premiers degrés de l'amphithéâtre sont assises les vestales et les dames. Parmi ces dernières, l'histoire a conservé le nom de la belle-sœur de Cicéron, Pomponia. Cette aimable matrone ayant à se plaindre d'un jeune homme, nommé Philologus, qui avait trahi Cicéron, se le fait livrer par Antoine. Maîtresse de ce malheureux, elle le force, après différents supplices, à se couper lui-même les chairs par morceaux, à les faire rôtir et à les manger [2].

« Ce caractère de cruauté perce dans *les plus sages et les plus vertueux écrivains*. Tacite parle, dans ses *Mœurs des Germains*, de soixante mille Bructères qui vinrent s'égorger à la vue du camp romain, et l'idée du spectacle de ce massacre, dont jouirent les soldats de son pays, arrache à Tacite un cri, lui donne une joie de cannibale [3]. »

La soif du sang n'était pas exclusive au noble et au soldat. Les grandes ruines qui m'environnent attestent qu'elle brûlait aussi le peuple. De ma chambre j'aperçois le monstrueux Colisée, où, pen-

[1] Dureau de la Malle, *Trad. de Tacite*, *disc. prélim.*, p. 135 et suiv. — [2] Plut., *In Cic.*, n. 64. — [3] Dureau, *Ibid.*

dant plusieurs siècles, on vit des milliers d'hommes dévorés par les bêtes ou s'entr'égorger, pour le plaisir de quelques tigres et de quelques tigresses à face humaine. Telle était parmi les *Quirites* l'insatiable soif du sang, que le prétendant aux charges publiques, quelque mal famé qu'il fût, était sûr d'obtenir les suffrages du Peuple-Roi, s'il lui promettait un spectacle de gladiateurs. César, qui connaissait son monde, consacrait pour se rendre populaire une partie de sa fortune, et quelle fortune! à acheter des gladiateurs : ce qui lui mérita le titre glorieux de *Laniste du peuple romain*.

Aux boucheries publiques se joignaient les massacres privés. J'ai ouï dire, Madame, qu'une des sollicitudes de nos maîtresses de maison, lorsqu'elles ont à recevoir quelques convives, est de préparer avec goût et de placer avec art le dessert du festin. Autre était le souci des Romains et des Romaines qui donnaient à dîner. L'usage voulait qu'à la fin du repas on servît, en guise de sucreries, quelques paires de gladiateurs : point de bons dîners sans cette friandise. On avait donc soin d'acheter un nombre plus ou moins considérable de ces malheureux, qui, dépouillés de tout vêtement, venaient dans la salle à manger mêler leur sang au vin dont les convives s'étaient gorgés.

Un seul fait vous prouvera à quel point ce san-

glant usage était enraciné dans les mœurs. L'histoire du moyen âge, temps de barbarie, comme on dit dans le monde lettré, cite un noble chrétien qui légua une partie de sa fortune pour ajouter des *douceurs* aux repas des malades dans les hôpitaux; et l'histoire de la belle antiquité rapporte qu'un riche Romain ordonna, par son testament, que les plus belles femmes qu'il avait achetées seraient destinées à s'entr'égorger dans son *triclinium*, afin d'arroser de leur sang les festins de ses héritiers. Un autre légua pour le même usage les jeunes objets de ses infâmes passions[1].

Je termine cette rapide ébauche des mœurs romaines par deux citations non suspectes : « Les Romains, dit Frédéric de Prusse, dans les *heureux* temps de la République, étaient les plus sages *brigands* qui aient jamais désolé la terre. Ils conservaient avec prudence ce qu'ils acquéraient avec injustice; mais enfin il arriva à ce peuple ce qui

[1] Romanos post cœnam gladiatorum paria committere solitos... Itaque nonnullos ex amicis ac necessariis et aliis de causis ad cœnam invitant, et hac potissimum, ut gladiatorum paria duo triave dimicantia conspiciant; tum scilicet eos advocantes, cum ebrii sunt, cœnæque ferculis exsatiati, si quis jugulatur, plaudentes et ejus cæde læti. Quidam testamento jussit formosissimas mulieres quas emerat, eo pugnæ genere inter se confligere : alius impuberes pueros, quos vivus in deliciis habuerat. — Nicol. Damasc., *Histor.*, lib. CX.

arrive à tout usurpateur : il fut opprimé à son tour [1]. » Faisant le procès à tous nos faiseurs d'histoire grande et petite, admirateurs aveugles des Romains : « on voit, dit Voltaire, tous nos compilateurs honorer du nom de *vertueux* des hommes qui, au fond, n'ont jamais été que des *brigands* courageux. Ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe : comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, et comme s'il n'y avait de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé ! Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on aurait dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains, que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations, qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre [2]. »

Voilà, Madame, dans l'*ordre des faits matériels*, le monde nouveau au milieu duquel vos enfants sont destinés à passer les années décisives de leur éducation [3]. Dans l'*ordre intellectuel*, ce monde aura sans doute de quoi rassurer votre sollicitude justement alarmée. Continuons d'interroger l'his-

[1] *Examen du Prince*, chap. III.

[2] *Réflexions sur la manière dont l'histoire est écrite.*

[3] Tout cela n'a pas empêché un religieux, directeur d'un petit séminaire, de s'écrier, cette année 1858, dans son discours pour la distribution des prix : *que dans l'antiquité classique tout est lumière, tout est grand et sublime !*

toire, et demandons-lui d'abord ce qu'est en philosophie la belle antiquité.

En philosophie, nous dit-elle, la belle antiquité c'est le chaos; c'est le doute, le vague, le oui et le non sur toutes choses; c'est la négation, la contradiction, la variation, multipliées par la négation, la contradiction, la variation; c'est l'apologie de toutes les erreurs et de tous les vices, parsemée de quelques vérités que la philosophie n'a pas trouvées, de quelques belles maximes de sagesse humaine qui brillent çà et là au milieu d'un tissu de principes subversifs, comme des perles dans un fumier, et dont nul philosophe, pas même celui qui les débite, ne fait la règle habituelle de sa vie. « Les philosophes païens, dit saint François de Sales, prêchent quelquefois la vertu et ne la pratiquent jamais. C'est la cloche qui sonne, mais qui ne va pas à l'office[1]. »

Pour tout dire d'un seul mot, en philosophie, la belle antiquité c'est l'aïeule de toutes les hérésies, l'officine de toutes les erreurs; une folle furieuse qui semble avoir pris à tâche de ne laisser debout aucune vérité; une vieille radoteuse qui semble s'être donné pour mission de n'omettre aucune absurdité, si énorme qu'elle soit, sans se l'approprier et la défendre : *nihil est tam absurdi,*

[1] *Esprit*, t. II, p. 10, sect. XIV.

disait Cicéron, *quod non dicatur ab aliquo philosopho.*

En histoire générale? La belle antiquité, c'est par excellence la suppression absolue de Dieu et de son gouvernement dans les choses de ce monde. Tandis que dans l'histoire biblique Dieu apparaît comme l'agent de tous les événements, le dispensateur unique des biens et des maux, l'histoire classique se passe d'un créateur : le monde est éternel. Elle se passe d'un révélateur : la science a tout découvert; l'homme s'est fait ce qu'il est : il est son œuvre, il s'appartient.

D'abord sauvage, grattant la terre de ses doigts pour en arracher un chétif aliment; puis, appelant ses semblables par des cris inarticulés; puis, après avoir appris à se tenir sur ses deux pieds et à se servir de ses mains, bâtissant des cabanes et se faisant des habits; puis, inventant le langage, la société, la morale, et créant un ordre de choses dans lequel, maître absolu, il ne relève que de lui-même. Ne demandez à l'antiquité ni quelle est la fin des peuples et des sociétés, ni quels moyens ils ont à prendre pour se mettre en harmonie avec leurs destinées : sur cela comme sur toutes les questions de la philosophie de l'histoire, elle est muette.

En histoire particulière? La belle antiquité, c'est trop souvent le mensonge, la crédulité, l'esprit de parti, mis à la place de la vérité et de la justice; c'est

le panégyrique perpétuel de la patrie de l'auteur et le dénigrement de tous les autres peuples ; c'est toujours le terre-à-terre de la pensée, circonscrite dans l'enregistrement matériel des faits et ignorante de l'action supérieure de la Providence.

Mais entendons, Madame, quelques témoins. « En fait d'histoire, la Grèce est une menteuse, disent crûment les Romains ; elle n'admire qu'elle-même ; elle n'a dans la bouche d'autres louanges que les siennes ; elle foule également aux pieds la religion et la bonne foi : elle ne mérite aucune confiance [1]. »

Aux yeux des Romains, leurs propres annalistes ne semblent guère mériter plus de crédit. Suivant Asinius Pollion, les Commentaires de César fourmillent d'inexactitudes ou de mensonges. Quinte-Curce, au dire de ses admirateurs eux-mêmes, a écrit un roman plutôt qu'une histoire. Tertullien ne craint pas d'appeler Tacite un franc imposteur, *mendacissimus*. Lisez ses Annales, et appréciez son érudition ou sa bonne foi à propos des chrétiens et des juifs, qui étaient à Rome depuis deux siècles et qui ouvraient à tous leurs livres traduits en grec.

[1] Et quiquid Græcia mendax audet in historiis. Juv. — Græci qui sua tantum mirantur. Tacit. — Genus hominum in suas laudes effusissimum. Plin. — Testimoniorum religionem et fidem nunquam gens ista coluit. Cic., etc., etc.

Quelle impudeur dans un tel mépris des renseignements[1] !

Quant à Tite-Live et aux autres historiens de Rome, écoutons Voltaire lui-même : « L'histoire romaine, dit-il, est encore à faire parmi nous. Il était pardonnable aux historiens romains d'illustrer les premiers temps de la République par des fables qu'il n'est pas plus permis de transcrire que de réfuter. On commence par nous dire que Romulus, ayant assemblé 3,300 bandits, bâtit le bourg de Rome, de 1,000 pieds carrés; or, 1,000 pieds en carré suffiraient à peine pour deux métairies : comment 3,300 hommes auraient-ils pu habiter ce bourg ?... Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de brigands ? N'étaient-ils pas vraisemblablement des chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite bande féroce et indisciplinée ? Ne doit-on pas, quand on compile l'histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véribles rois d'une nation puissante ?

» Tous les événements romains jusqu'au temps de Pyrrhus sont, pour la plupart, si petits, si obscurs, qu'il fallait les relever par des prodiges incroyables ou par des faits destitués de vraisemblance : depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus

[1] M. Vervorst, *ubi supra*, p. 163.

et Rémus, et depuis celle de Lucrèce, de Clélie, de Curtius, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître [1]. »

Nul ne contribua plus que Tite-Live à accréditer ces fables romaines, dont il serait facile d'allonger beaucoup la nomenclature « La politique savait et *devait* tirer parti de ce puissant ressort. De là vient que Tite-Live et les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils croyaient, *se souciant fort peu de détromper personne* [2]. » Tite-Live ne s'en tient pas là, il dénature la vérité. « Perpétuel admirateur des Romains, il exagère leurs exploits, leurs succès et leurs vertus, mais il dissimule leurs vices et leurs fautes [3]. »

Et puis, Madame, en le supposant véridique, qu'est-ce, je vous prie, que l'histoire de la belle antiquité? A quel titre fait-elle le sujet habituel des études classiques? Entre les événements qu'elle raconte, les formes sociales qu'elle préconise, les idées qu'elle exalte, et le développement intellectuel et moral d'un jeune chrétien et d'un jeune Français du dix-neuvième siècle, quel rapport y a-t-il? En Grèce, l'histoire, en général, c'est le spectacle monotone de vingt petites républiques, orgueilleuses,

[1] *Réflexions sur la manière*, etc., *ubi supra*. — [2] La Harpe, *Cours de littérature*. — [3] Rollin, *Histoire romaine*.

jalouses, égoïstes, débauchées, parleuses de liberté et avides de despotisme, toujours en guerre les unes contre les autres ou avec elles-mêmes; s'injuriant, se pillant, s'égorgeant, se battant pour des courtisanes. La guerre de Troie et celle du Péloponnèse eurent pour cause deux femmes, et quelles femmes! Hélène et Aspasie.

A Rome c'est, pendant cinq ou six siècles, le récit fatigant des jalousies et des luttes incessantes des plébéiens et des patriciens; des actes d'un républicanisme sauvage; des guerres plus ou moins justes et toujours barbares, suivies de triomphes où l'orgueil s'allie à la cruauté, sans que jamais, ou presque jamais, un trait d'humanité vienne reposer l'âme de l'enfant chrétien et l'ouvrir aux nobles sentiments qui doivent le distinguer.

Ce n'est pas que je veuille interdire l'étude de l'histoire du Paganisme; mais où est la preuve que cette étude doit avoir lieu dans la première jeunesse, alors qu'elle peut devenir une source de séductions et de faux jugements, et non dans un âge plus avancé, alors qu'elle offre moins de danger et plus de profit? Non, Madame, et je n'ai pas besoin de vous le dire, je ne proscris pas plus l'histoire du Paganisme, que l'Église elle-même ne proscrit les auteurs païens. L'Église ne proscrit ni l'opium ni les liqueurs dont on abuse, comme Dieu ne supprime pas les substances vénéneuses.

Indépendamment des lambeaux de vérités qu'ils contiennent et qui servent à constater la catholicité de notre foi, les livres païens sont l'histoire de l'Enfant prodigue écrite par lui-même, et qu'il faut bien se garder de perdre. La justice conserve les dossiers des condamnés, et quand un prévenu comparaît à sa barre, elle est instruite par ce moyen de ses méfaits précédents ; de même l'Église n'a garde de faire brûler ces archives de la justice divine. « L'éclectisme, le panthéisme, le matérialisme, le rationalisme, qui se montre si fier aujourd'hui, est un empoisonneur qui se retrouve à la barre pour la vingtième fois, déguisé sous des noms nouveaux. Il est bon qu'on sache son histoire. Voilà déjà de quoi disculper la tolérance de l'Église. Sans Tibulle et Ovide, sans Catulle et Properce, sans Tacite et Juvénal, pourrions-nous croire au degré d'abjection où le siècle d'Auguste était descendu, avec ses illustrations théâtrales? Sentirions-nous autant le bienfait de la Rédemption? Les païens subsistent ainsi que les juifs comme témoins en faveur de Jésus-Christ, et leurs continuateurs et leurs admirateurs sont accablés par ce passé : *Jacent ii testibus suis* [1]. »

Étudions-les donc; mais n'oublions pas que chaque chose a son temps, *omnia tempus habent*.

Agréez, etc.

[1] M. Vervorst, p. 105.

CINQUIÈME LETTRE.

Suite des beautés de l'antiquité classique. — En littérature générale, examen. — En éloquence, examen. — En poésie, examen. — En arts, examen. — En vertus, examen. — Raison et valeur des éloges de la belle antiquité.

Rome, 1er février.

MADAME,

Je comptais finir avec ma lettre d'hier le tableau des beautés de l'antiquité classique; mais ces beautés sont tellement nombreuses, que je dois leur consacrer encore ma lettre d'aujourd'hui. Sans préambule je continue.

En littérature générale, est-il vrai que l'antiquité classique est belle, incomparablement belle? Nous venons, Madame, d'entendre l'histoire nous dire que la belle antiquité est une longue débauche de l'humanité déchue, avec Satan son séducteur et son maître, une époque de larmes et de sang. Si la littérature n'est et ne peut être que l'expression de l'homme et de la société, je vous laisse à penser ce qu'est la littérature antique *prise dans son ensemble*.

Je dis prise dans son ensemble, car il y a, nul ne songe à le contester, de belles et de bonnes pages

dans les auteurs païens. Plusieurs d'entre eux avaient reçu des dons naturels excellents, dont ils n'ont pas toujours fait un mauvais usage ; mais, je le répète, il s'agit de la littérature païenne prise dans son ensemble. Or, la société païenne et la grande Rome surtout étant ce que nous savons, *meretrix magna*, les formes littéraires, si belles qu'on voudra les supposer, ne sont et ne peuvent être en général qu'une gaze brillante jetée sur un cloaque, du fard appliqué sur les joues d'une courtisane. Or, l'ordure, pour être parfumée, en est-elle moins de l'ordure?

Voyez plutôt : « La littérature biblique est un hommage perpétuel, un cantique de reconnaissance au Dieu créateur et monarque de l'univers. Que fait la littérature païenne? Elle a un emploi tout trouvé. Elle glorifiera le mal, la guerre, la discorde, le sang versé. Elle inventera de grands mots : gloire, victoire, triomphes, trophées! Elle drapera de pourpre les champs de carnage; elle exaltera les hommes qui auront le plus largement accompli l'œuvre satanique d'extermination; elle les appellera héros, conquérants, demi-dieux; elle encouragera par cette prime brillante tous les bourreaux de la race humaine.

» Elle colportera un autre agent de destruction plus terrible encore, la volupté. Elle présentera en souriant l'homicide breuvage dans une coupe d'or aux lèvres de miel; elle sera la grande complice de tous les

attentats contre Dieu et contre l'humanité, la sirène corruptrice que le prince de ce monde, Satan, ornera avec bonheur de toutes les séductions; elle outragera Dieu à plaisir, en accolant son nom adorable au bois et à la pierre, à l'animal stupide, à la plante; que dis-je? à tous les vices personnifiés, à tous les mystères infâmes, à toutes les ordures de la terre et de l'enfer [1]. »

Telle est la littérature païenne, prise dans son ensemble. De là ce mot de saint Jérôme : La philosophie païenne, la poésie païenne, l'éloquence païenne, c'est la nourriture des démons : *Secularis philosophia, carmina poetarum, rhetoricorum pompa verborum, cibus dæmoniorum.*

En littérature particulière, c'est-à-dire en éloquence et en poésie? En éloquence, la belle antiquité, c'est avant tout le culte de la phrase, le désir de la gloire et la démangeaison de parler. « La harangue était de tous les moments, de toutes les affaires; dans la vie de famille on haranguait comme dans la vie politique: Germanicus, mourant, harangue ses amis; Sénèque fait à Néron un *speech* dans toutes les formes pour lui demander sa retraite. Néron lui répond : « Si je ne crains point de répondre sans préparation à un discours longuement médité, c'est à toi que je le dois, etc. » Le rhéteur Albutius

[1] M. Vervorst, p. 51.

harangue ses amis avant de se suicider. Un avocat chez les Romains était un artiste en paroles, prenant le *la* d'un joueur de flûte .., sophistiquant avec élégance, injuriant en phrases poétiques, vouant avec grâce son adversaire aux dieux infernaux; ayant des malédictions, des colères, des violences harmonieuses; pleurant à la péroraison [1]. »

Envisagée en elle-même, l'éloquence païenne, c'est le poli du marbre et le froid de la glace; c'est l'absence d'onction, parce que c'est l'absence d'humilité et de charité; c'est l'emploi de formes la plupart hors de mise chez les peuples modernes. Qui supporterait aujourd'hui dans un orateur le ton de Cicéron ou de Démosthène dans les Catilinaires, les Verrines et les Philippiques? C'est presque toujours le blâme *emporté*, parce qu'il est sans désintéressement personnel, des despotes, des débauchés, des ambitieux, des concussionnaires, par des parleurs de liberté, de morale et de probité, qui demain feront publiquement ce qu'ils reprochent aux autres, s'il y va de leur intérêt; et qui, en attendant, se font de leur amour postiche de la patrie un piédes-

[1] De Champagny, *les Césars*, t. I, p. 214. — Sous ce rapport, ne ressemblons-nous pas un peu et même beaucoup aux Grecs et aux Romains? Quelle démangeaison de parler dans les temps modernes? La harangue, le *speech*, les toasts, ne sont-ils pas de tous les moments?

tal pour s'élever aux honneurs, et foulent aux pieds dans leur conduite privée la liberté, la morale et la probité. L'histoire vous le montrera, pièces en main, dans la vie de Cicéron, de Démosthène, de Caton, de Salluste, de Brutus, de Sénèque et des autres.

En poésie? La belle antiquité, c'est la mise en scène de l'homme déchu, avec toutes ses passions, et des dieux avec tous leurs vices; ou la description matérialiste des beautés du monde physique; ou le tableau ridicule et souvent obscène de métamorphoses fabuleuses, vrais contes à dormir debout; ou le chant de l'incrédulité et de la vengeance; ou l'adulation des grands et la déification du succès; ou la représentation de crimes épouvantables, inventés à plaisir, de situations et de sentiments forcés; ou l'enseignement d'une philosophie tout humaine; plus souvent encore, c'est l'invitation, en vers mollement cadencés, à jouir de la vie et à satisfaire tous les penchants de la nature, même les plus honteux.

« La poésie, dit un grave critique, n'a été mise au monde que pour honorer Dieu, et les premiers qui s'en sont servis ne l'ont employée qu'à chanter ses louanges. Les hommes ayant érigé leurs passions en divinités, aussitôt on a vu les poëtes sacrifier tous leurs talents à ces passions, et donner un *nouveau système* de poésie. Ils ont substitué à la vérité

le mensonge, et voyant qu'après cette licence tout pouvait leur être permis, ils ont jugé que, s'ils pouvaient chanter les louanges de leurs dieux, célébrer leurs brutales amours, leurs haines et toutes leurs faiblesses, il ne leur serait point défendu après cela de se chanter eux-mêmes, de publier leurs propres amours et leurs inimitiés.

» Et comme ils se sont rendus eux-mêmes les maîtres de cet art, ils nous ont voulu persuader, et par leur pratique et par les règles qu'ils en ont faites, qu'il n'y a point de véritable poésie sans fables et sans amours. Toutes ces altérations, se trouvant très-conformes aux inclinations corrompues de l'homme, loin de rencontrer le moindre obstacle dans leur établissement, se fortifièrent de plus en plus à mesure que le genre humain se polit ; de sorte qu'on peut dire que les siècles les plus florissants, hors de la religion et du culte du vrai Dieu, ont été ceux où la poésie a été dans sa plus grande corruption, et qu'elle a contribué *plus qu'autre chose* à répandre et à entretenir l'idolâtrie dans le monde, et à faire régner plus d'une sorte de démons dans le cœur des hommes [1]. »

En arts? Ce qu'elle est dans sa littérature, la belle antiquité l'est forcément dans ses arts. Pour la bien

[1] *Jugement des savants*, t. IV, partie 1re ; préface, p. 106. — Edition in-12

juger, il faut l'étudier, ici, dans les musées de Rome, ou dans les fresques de Pompéi. La chair qu'on voit et celle qu'on ne doit pas voir est son foyer inspirateur. Si l'art n'a d'autre but que de la copier, si l'atelier de l'artiste est un amphithéâtre d'anatomie; si la courtisane aux belles joues, comme dit Homère, demeure malgré ses souillures le vrai type de la beauté [1]; ou s'il entre dans les légitimes exigences de l'art d'obliger l'artiste à repaître ses yeux de nudités, afin de les exposer à ceux du public, on peut vanter l'art gréco-romain : nul autre ne réunit au même degré toutes ces conditions; car jamais ce que la simple pudeur naturelle veut, même chez les sauvages, qui soit tenu caché, n'a été mis à nu plus souvent, plus curieusement, avec moins de honte et de retenue que par les arts de la belle antiquité.

L'art antique n'est donc pas l'art lui-même, mais la profanation sacrilége de l'art. Les artistes furent, avec les poëtes, les corrupteurs les plus actifs des mœurs publiques. Au siècle d'Auguste, leurs œuvres, offertes partout aux regards, avaient affaibli le sentiment de la pudeur au point de faire des ornements ordinaires des temples et des habita-

[1] On lit dans Athénée, lib. XIII, p. 588 : « Adeo porro formosa Laïs fuit, ut pictores illam adirent, ubera pectusque delineaturi. » — Phryné servait de modele à son amant, le *divin* Praxitèle, pour ses statues de Vénus.

tions l'écueil de l'innocence. C'est là un fait démontré par une foule de monuments de toute nature. Un témoin non suspect, Properce, signale cette désastreuse influence et maudit l'art devenu le corrupteur des jeunes vierges, dont il rend les yeux complices de sa perversité [1].

En vertus? Au dire de ses panégyristes, l'antiquité gréco-romaine est belle en vertus, incomparablement belle. Elle fut la mère des grands hommes et des héros, en possession de l'admiration des siècles : *elle eut des vertus dont notre siècle n'est point capable* [2]. Voilà, Madame, ce qu'on répète à l'heure qu'il est, dans toute l'Europe, à cinq cent mille jeunes gens.

Parlons d'abord des héros antiques; étudions leur nombre, leur qualité, leur taille. Personne n'est étonné de voir des fleurs au printemps, ni des fruits en été ; mais, si au milieu de l'hiver une fleur vient à se montrer sur une épaisse couche de neige, si un arbre chargé de frimas donne un fruit succulent, tout le monde admire, et ce phénomène extraordinaire est soigneusement consigné dans les fastes de l'histoire naturelle. Ce qui a lieu dans l'ordre naturel a lieu dans l'ordre moral. On parle avec emphase des vertus héroïques d'un Scipion, d'un Pé-

[1] Lib. II, *Eleg.* VII, v. 27-34; Valckenaer, *Vie d'Horace*, t. I, p. 123. — [2] Balzac, *Révol.*, liv. IX, p. 135.

gulus, d'un Cincinnatus, d'un Fabricius, d'un Caton, et autres astres du ciel païen ; et en attendant ces admirateurs, ces panégyristes de l'héroïsme païen tiennent pour non avenu l'héroïsme chrétien dont ils sont environnés, et qu'ils ne peuvent faire un pas sans rencontrer en cent personnes.

Pour un Scipion qui respecte une femme, nous avons des millions de chrétiens qui gardent non-seulement leur corps, comme Scipion, mais leur cœur exempt de la moindre souillure. Pour un Cincinnatus, pauvre dans la gloire, nous avons un million d'hommes et de femmes qui, d'opulents qu'ils étaient, se sont faits pauvres pour Jésus-Christ. Pour un Régulus [1] qui va courageusement affronter d'épouvantables supplices plutôt que de manquer à sa parole, nous avons des millions de martyrs, hommes, femmes, enfants, jeunes vierges, qui ont lassé l'enfer acharné à les tourmenter avec toute la rage dont il est capable.

Sans aller plus loin, puisque la chose est manifeste, il faut dire, Madame, que pour un héros païen, nous avons des millions de héros chrétiens ; que les héros païens furent des phénomènes extraordinaires au milieu de la corruption universelle, tandis que les héros chrétiens sont communs dans l'Église, qu'ils y sont comme des

[1] Dont l'histoire est douteuse.

faits ordinaires ou des fruits de toute saison dans le jardin du Seigneur; que les premiers ont passé sans qu'il reste d'eux autre chose que ce que des plumes éloquentes en ont écrit; tandis que les héros chrétiens vivent dans la mémoire des peuples, quoique leur vie ait été écrite dans des livres qui inspirent le dégoût aux sages et aux littérateurs du siècle. Voilà pour le nombre.

Quant à la qualité, Dieu me garde, Madame, de comparer les héros du paganisme aux héros du christianisme. L'histoire nous apprend que, parmi les premiers, les plus exaltés sont, si je puis le dire, les moins héros. Je ne vous ferai pas le tableau des vices honteux d'un Caton, le type de la morale païenne; d'un Cicéron, le plus grand des philosophes du paganisme, et en général de tous ces hommes si vantés. Vous aurez bientôt ces détails dans la biographie de chacun d'eux. Personne n'ignore que c'est à peine si on peut découvrir dans les meilleurs une vertu qui ne soit souillée de beaucoup de vices, et qu'il serait bien plus facile de trouver dans le simple peuple païen des actes de vraie vertu naturelle, que dans ces prétendus grands hommes qui publiaient partout leurs actions, et qui se faisaient exalter par leurs parasites et leurs adulateurs. Voilà pour la qualité.

Voici pour la taille. Veut-on que ces hommes

soient grands, et même qu'ils soient les géants du paganisme? Je le veux; mais *au pays des aveugles les borgnes sont rois*. Comparés aux héros du christianisme, que les héros du paganisme sont petits! Ceux qui, parmi les païens, semblaient toucher de la tête les étoiles, ne sont parmi les chrétiens que des nains et des pygmées. Il n'y a pas une mère chrétienne qui ne fût humiliée, si son fils n'était qu'un héros païen.

Des héros passons aux hommes simplement vertueux. Pour caractériser d'un seul mot les vertus païennes, vertus humaines et purement naturelles, il suffit de dire qu'elles n'ont pu conduire un seul homme à sa fin dernière [1]. Ainsi, devant la vraie vertu, la vertu païenne, si vantée qu'elle soit, c'est l'ombre devant la réalité; « c'est, suivant l'expression de saint François de Sales, le ver luisant devant la lumière du soleil : car ces vertus païennes ne sont vertus qu'en comparaison des vices; mais, en comparaison des vertus des vrais chrétiens, elles ne méritent nullement le nom de vertus [2]. »

[1] Opera infidelium, quæ tibi eorum videntur bona, non tamen eos ad salutem sempiternam regnumque perducere. Saint Aug. contr. Julian., t. X, lib IV, p. 1060, n. 33; *id.*, verbo *Paganus*; *id.*, Enarrat. in psalm. XXXI, t. V, p. 246, n. 4; *id.*, saint Thomas, 2e 2ae IX, X, art. 4, qui ajoute : Tamen bona opera ad quæ sufficit bonum naturæ aliqualiter operari possunt.

[2] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XI, chap. x.

En outre, Madame, pour qui connaît la faiblesse humaine, que pouvaient être les vertus des païens, de ces hommes qui avaient l'orgueilleuse prétention d'être vertueux sans Dieu et par leurs propres forces? « Donne-moi, ô Jupiter! les richesses et la vie; la vertu, je me la donnerai à moi-même : *Det vitam, det opes, animum æquum mihi ipse parabo.* » Quel a été l'effet de ce fier langage? Ces vertus purement humaines, ou, comme on dit de nos jours, ces vertus *laïques*, qu'ils se flattaient d'acquérir par eux-mêmes et qu'ils étaient obligés de pratiquer *aliqualiter*, les païens les ont-ils possédées?

Souvenons-nous que l'acte passager, lors même qu'il serait inspiré par un bon motif, et non par l'humeur, le caprice, la vanité, l'intérêt, ne constitue pas la vertu. La vertu, je parle de la vertu acquise, est une habitude. Elle suppose des efforts soutenus de l'homme sur lui-même, qui se traduisent par de durables victoires. Or, il y a trois grandes vertus morales : l'humilité, la chasteté, la charité du prochain, parce qu'elles sont le triomphe des trois grandes concupiscences. Eh bien, qu'on nous montre chez les païens, et surtout chez les lettrés, de grands exemples, des exemples soutenus d'humilité, de chasteté, de charité. Priez, Madame, et priez instamment, le directeur de la maison d'éducation où vous allez placer vos enfants de vous dire, par

exemple, quelles furent la charité, l'humilité, la chasteté de Virgile, d'Horace, de Cicéron, de Salluste, de César, de Démosthène, de Platon, et de tous ces hommes qui vont devenir les précepteurs de vos fils. La chose est importante, car vous connaissez le proverbe : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.*

Un dernier trait complète le tableau de l'antiquité païenne, et montre avec évidence qu'elle fut le règne du démon, *princeps hujus mundi*. Sous son influence homicide, l'humanité commence par le suicide de l'âme ; mais le suicide de l'âme n'est pas loin du suicide du corps : nous touchons à la grande conclusion pratique du règne de Satan. Dépouillée de toutes ses terreurs, la mort est présentée comme le bien suprême de l'homme. Pourquoi dès lors ne pas se hâter vers la tombe? demandent les oracles de l'opinion. Cicéron autorise le suicide ; Caton, Démosthène, Sénèque, une foule d'autres en donnent l'exemple. Pline le considère comme la seule consolation de l'homme. Lucain fait de cet acte de désespoir le comble de la vertu. Le suicide devient contagieux. On se tue par peur de la mort ; on se tue par ennui, par désœuvrement, par mode.

Comme s'il voulait peindre notre époque, formée à l'école de l'antiquité : « Il y a, dit Sénèque, une étrange manie, un caprice de la mort, une in-

clination étourdie vers le suicide; les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie. Chez plusieurs, il y a satiété de voir et de faire toujours les mêmes choses, non que la vie leur soit dure, mais parce qu'ils ont trop de la vie, *quibus non vivere durum, sed superfluum.* » Enfin, le suicide est un parti qu'on discute, qu'on raisonne, qu'on adopte à la majorité des voix, et qui devient partout le dernier mot de l'antiquité [1] : cela devait être.

Remplaçant le panégyrique par l'histoire, je viens, Madame, de vous esquisser les principaux traits du monde nouveau dans lequel vos enfants doivent grandir. Bien que le temps ne m'ait pas permis de sonder tous les ulcères, l'autopsie vous démontre que l'opiniâtreté avec laquelle on exalte l'antiquité païenne est une conspiration permanente contre la vérité, contre la société et contre la jeunesse. De tous les artifices de Satan le plus habile, de tous ses calculs le plus profond, c'est le perpétuel concert de louanges qu'il fait exécuter en l'honneur de l'époque où il régnait en souverain.

Pourtant la vérité, l'impérissable vérité est que la belle antiquité fut le règne du démon, *princeps hujus mundi;* que ce règne, fait à son image,

[1] Hor., *Satyr.*, lib. II, sat. III, v. 36; Senec., *Consol. ad Marc.*, 22; epist. 23 70; Tacite, *Annal.*, XI, 37, et XVI, 26; Cor. Nep, *In Attic*; Suet., *De rhet.* 6; Plin. Jun., Ep., lib. XII, etc.

fut le règne du mensonge et des fictions, des fausses lumières, des fausses gloires et des fausses vertus; *mendax et pater mendacii;* le règne de toutes les méchancetés et de tous les crimes, *spiritus nequitiæ;* le règne de l'orgueil et de la cruauté, *spiritus superbiæ, homicida ab initio;* le règne de la volupté et de toutes les ordures, *spiritus immundus;* règne vide de bien, parce que Dieu n'y était pas, et dans lequel on ne trouve guère de réel que le mal, le vice et la souffrance; règne tellement abominable que le fils de Dieu, descendu du ciel, que les apôtres et les martyrs ont dû verser leur sang pour le détruire dans le monde ancien : comme nos missionnaires vont aujourd'hui verser le leur pour le ruiner dans les pays où il existe encore. Telle est, dépouillée de ses oripeaux, la belle, l'incomparablement belle antiquité...

Et c'est là que l'Europe chrétienne fait élever ses enfants!

Agréez, etc.

SIXIÈME LETTRE.

Situation des enfants chrétiens au milieu des auteurs païens. — Conséquence de cette situation. — Paroles de M. Alloury. — Premiers maîtres des jeunes latinistes, l'*Epitome historiæ sacræ*. — Rôle de l'Écriture sainte dans l'éducation. — L'*Appendix de diis*. — Idée de cet ouvrage. — L'*Epitome historiæ Græcæ*. — Paroles de Napoléon. — Le *De viris*. — Proclamation italienne.

Rome, 2 février.

MADAME,

Vous connaissez les principaux traits du monde nouveau dans lequel vos enfants doivent passer les années décisives de leur vie. Malgré les éloges qu'on lui prodigue, la belle antiquité vous paraît assez laide, l'air qu'on y respire assez malsain. Mais on s'empresse de vous dire : « Les jeunes écoliers n'ont de rapport qu'avec les grands hommes de ce pays, et ces grands hommes sont des modèles de vertu, des oracles de sagesse ; si bien, qu'à leur école la jeunesse chrétienne non-seulement n'a rien à perdre, mais a beaucoup à gagner. » Pour calmer vos inquiétudes, cherchons le véritable sens de cette rassurante affirmation.

Quelque vertueux qu'on les suppose, les grands hommes de l'antiquité ne sont pas chrétiens : cela dit tout. A leur école, vos fils vont se trouver dans la même situation que l'enfant né dans une famille où règnent deux religions, celle du père et celle de la mère. En s'éveillant à la vie de la raison, cet enfant voit sa mère qui prie, et son père qui ne prie pas; sa mère qui lui parle de Dieu, et son père qui ne lui en parle jamais; sa mère qui fréquente l'église, et son père qui n'y met pas les pieds; sa mère qui fait maigre les jours d'abstinence, et son père qui fait gras; sa mère qui se confesse et qui communie, et son père qui ne fait ni l'un ni l'autre. Néanmoins, il entend dire que sa mère est une pieuse femme et son père un honnête homme.

Tiraillé en sens contraires par ces discours et ces exemples opposés, ce malheureux enfant ne sait bientôt que penser; il lui faudrait deux âmes, et il n'en a qu'une. Le doute commence à troubler sa foi, jusque-là si complète et si naïve; il ne va pas encore jusqu'à croire que la religion soit fausse, mais il soupçonne qu'elle pourrait bien n'être pas aussi nécessaire qu'il l'a cru; en tout cas, si elle est indispensable aux femmes et aux enfants, elle ne l'est pas aux hommes, puisque, sans la pratiquer, ils peuvent être, comme son père, d'honnêtes gens, des gens de bien, tenus pour tels et respectés

comme tels dans le monde. Vous connaissez, Madame, et des millions de mères connaissent comme vous, la conclusion pratique de ce raisonnement, qui, pour être instinctif, n'en est pas moins d'une logique irréprochable.

Telle sera, Madame, trait pour trait, la situation de vos enfants à l'école des grands hommes de l'antiquité. A côté de leur salle de classe, ils aperçoivent la chapelle. Chaque jour, ou du moins une et deux fois la semaine, ils seront tenus d'y descendre. Là, ils verront leur supérieur, leurs professeurs ou leur aumônier célébrer la messe; du haut de la chaire ou du pied de l'autel, on ne cessera de leur répéter que le christianisme a renouvelé toutes choses; on leur prouvera la nécessité, la vérité de cette religion, sa supériorité sur le polythéisme; on ajoutera qu'elle est la mère de l'héroïsme et de la vertu, le principe du bonheur pour les sociétés comme pour les individus.

De la chapelle, vos enfants passeront en classe: là, ils entendront leurs vénérables maîtres parler avec admiration de la belle antiquité, de ses arts, de ses lumières et de sa civilisation; de l'héroïsme et des vertus de ses grands hommes, qui, par surcroît, joignent aux qualités du cœur les gloires du génie. Comme preuve de leur conviction, ils donneront aux élèves pour livres d'étude

les écrits des païens en leur disant : Voilà les chefs-d'œuvre de l'esprit humain! Hors de là, soit en peinture, en architecture, en poésie, en éloquence, tout est médiocrité ou barbarie.

Et les élèves répondront tout bas : Le christianisme n'a donc pas renouvelé toutes choses, ou, s'il a renouvelé, ce n'est pas pour perfectionner, mais pour dégrader. L'antiquité a produit tous les plus grands génies, tous les plus grands artistes; le christianisme n'a produit que des médiocrités. Est-il aussi sûr qu'on nous le dit que cette religion soit divine? surtout est-il certain qu'elle est nécessaire? La belle antiquité ne croyait pas au christianisme, elle n'allait pas à la messe, elle ne se confessait pas, elle ne jeûnait pas, elle ne communiait pas; Cicéron, Horace, Tite-Live, Aristide, Épaminondas et tous les autres n'étaient pas chrétiens : et cela n'a pas empêché la belle antiquité d'être la plus belle chose qu'il y ait eu au monde; d'être l'époque de la plus brillante et de la plus forte civilisation : cela n'a pas empêché les hommes antiques d'être de grands hommes, des hommes de bien, *dont il faut adorer les reliques*. La religion chrétienne n'est donc pas aussi nécessaire qu'on le dit. Le monde s'en est bien passé pendant deux mille ans, pourquoi ne pourrait-il pas s'en passer encore?

Vous comprenez l'impression que peut produire

sur de jeunes têtes, à l'âge des passions naissantes, ce terrible sophisme !

Sans aller jusqu'à l'incrédulité en matière de dogme, n'est-il pas à craindre qu'en fait de pratique la plupart ne s'en tiennent aux vertus des grands hommes de l'antiquité, aux vertus des honnêtes gens, et qu'ils ne répètent avec un de leurs camarades : « Socrate, Zénon, Cicéron et Sénèque ont professé les principes de la plus saine morale. Entre cette morale et la morale chrétienne, entre la morale de Socrate et la morale de l'Évangile, quelle est donc la différence essentielle et caractéristique ? La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la morale de ce monde et de cette vie ; la morale de l'Évangile est la morale surhumaine, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour but la vertu laïque, l'autre la perfection mystique ; l'une fait des hommes, l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection ? Non, c'est l'Évangile qui le dit : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Voici la conséquence à tirer de là : aux laïques les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques les devoirs et les vertus mystiques [1]. »

[1] M. Alloury, dans les *Débats*, 30 avril 1852, et *passim*.— C'est la thèse vingt fois reproduite par Voltaire, par la Révolution, par tous les rationalistes modernes.

Regardez autour de vous, Madame, et voyez quelles vertus pratiquent, en général, les générations lettrées. Mais ce n'est pas tout : incapables d'enseigner à la jeunesse les vertus *mystiques*, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, *nécessaires* aussi bien aux sociétés chrétiennes qu'aux individualités chrétiennes, les grands hommes de l'antiquité sont-ils bien, dans l'ensemble de leur doctrine et de leur conduite, des modèles sérieux des vertus purement *laïques?* C'est ce que nous allons examiner.

Le premier *auteur* latin qui attend l'enfant sur le seuil du collége, c'est l'*Epitome historiæ sacræ*. Celui-là du moins n'est pas païen. Mais vous allez voir, comme dit le proverbe, que tout chemin mène à Rome. Après avoir parcouru ce petit abrégé d'histoire sainte, écrit en beau latin du dix-huitième siècle, époque à laquelle, dit le P. Judde, de la Compagnie de Jésus, les plus habiles professeurs avaient grand'peine à faire un thème *qui vaille quelque chose*, vos enfants arrivent, pour n'en plus sortir, dans la belle antiquité. Ils viennent de visiter la Palestine, la Mésopotamie, les lieux célèbres de l'Orient, où ils ont entendu parler le Dieu d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : comme récompense, on les fait passer à l'*Appendix de diis et heroibus poeticis*.

Cet ouvrage les conduit dans l'Olympe, où ils

voient agir et parler Saturne, Jupiter, les dieux et les déesses, pères et mères des héros grecs et romains, comparables, par l'éclat de leurs actions prodigieuses, aux patriarches et aux prophètes. Puis on les fait descendre dans la Grèce et à Rome, terres illustrées par la présence de ces dieux et de ces héros. Ils étudient leurs généalogies, leurs œuvres et celles de leurs glorieux adorateurs, racontées dans l'*Epitome historiæ Græcæ*, et dans le *De viris illustribus urbis Romæ*.

Comme vous voyez, Madame, « c'est pour les débutants un aperçu complet de toute l'antiquité. L'histoire sainte ouvre sans doute ce panorama, mais elle apparaît dans un lointain qui lui laisse la proportion d'un mythe par delà les temps héroïques et fabuleux, et comme pour remplir une lacune à une époque antérieure à tout document. La Bible semble donc avoir été amenée en trahison, comme Abel, sur ce terrain classique, pour y être vilipendée et victimée. Quelle est, en effet, la mesure d'importance d'une doctrine dans l'esprit d'un écolier ? Le rang qu'on lui donne dans les classes, le degré de développement intellectuel auquel on la place dans l'échelle des connaissances. Eh bien, l'*Histoire sainte* et l'*Epitome historiæ sacræ* sont voués, au début des études, au dédain et à l'oubli. Un sixième qui se respecte ne serait-il pas mortifié d'une accointance

quelconque avec son *Epitome?* Un pareil rôle pour la sainte Écriture est un outrage; mieux vaut, pour un homme qui se respecte, ne pas figurer dans un festin que d'y occuper une place indigne de son rang [1]. »

Mais revenons à l'*Appendix*. Les habitués de l'*Ambigu* et de la *Porte-Saint-Martin* s'étonneraient des turpitudes que renferme ce déplorable petit livre. Dans les soixante-seize pages dont il se compose, il n'est question que de faits *divinement infâmes*. C'est là, Madame, que vos enfants, peut-être à la veille de leur première communion, apprendront combien de fois, et sous combien de formes, Jupiter a été adultère; comment son frère enleva Proserpine; comment Hercule, vaincu par l'Amour, filait aux pieds d'Omphale; puis, les rapports impudiques des dieux et des demi-dieux, des déesses et des demi-déesses : Thésée et Ariadne, Œdipe et Jocaste, Hélène et Pâris, Agamemnon et Briséis, et autres « aventures variées et dramatiques, doux emblèmes » pour les âmes sensibles », comme parle l'édition expurgée de 1851. Je m'arrête, Madame; vous connaissez le livre à l'odeur; et pourtant on a le courage d'ajouter : « Il faut reconnaître le service » réel rendu à l'enfance, en mettant à sa portée cette » mythologie attrayante. »

[1] M. Vervorst, p. 80.

L'éducation classique lui en rend un autre. De l'Olympe elle la conduit dans la Grèce. L'*Epitome historiæ Græcæ* apprend à l'enfant que les Grecs, qui adoraient et qui même imitaient les dieux et les déesses, dont il vient d'étudier l'édifiante histoire, ne s'en trouvaient pas plus mal. « Vertus civiles et militaires, sagesse d'administration, conquêtes, victoires, gloire des arts, tout échoit à ces Grecs qui se passent du vrai Dieu. Ils vivent pour eux-mêmes, indépendants et contempteurs de toute autorité; par là ils deviennent le premier peuple du monde. Que nous est-il advenu de plus grand? et qui sait si nous devons au christianisme quelque chose? Toutes les religions paraissent bonnes, et si les prêtres d'aujourd'hui *prêchent pour la leur*, ceux d'autrefois en firent sans doute autant[1]. »

Le *De viris* succède à l'*Epitome historiæ Græcæ*. Ce nouveau classique appelle vos enfants dans l'ancienne Rome. Là, ils sont entourés d'une pléiade d'*hommes illustres* dont le maître a soin de rehausser le brillant éclat. C'est l'illustre Romulus, allaité par une louve, chef de bandits et meurtrier de son frère; c'est l'illustre Numa, père de l'idolâtrie romaine et confident de la nymphe Égérie, qui autorise dans ses lois le divorce, la promiscuité et l'infanticide; c'est l'illustre peuple de Rome qui, au

[1] M. Vervorst, p. 83.

mépris de la foi jurée, enlève les filles des Sabins et les épouse, bon gré, mal gré elles; c'est l'illustre Scévola qui, par haine des tyrans, se brûle héroïquement la main sur un fabuleux réchaud; c'est l'illustre Brutus, « Romain célèbre par son amour pour la liberté, qui n'hésite point à condamner et à faire exécuter ses propres fils, qui avaient conspiré pour rétablir les Tarquins[1] » ; c'est une foule d'autres *illustres* dont les actions, vraies ou imaginaires, sont, en général, assez loin d'être des exemples de vertus, même purement laïques.

Ce qui reste de plus clair, Madame, aux jeunes collégiens de ce contact avec les illustres personnages de l'ancienne Rome, c'est l'amour de la république, le mépris de la royauté, la haine instinctive de l'autorité, qualifiée du nom de tyrannie; haine farouche qui épouvante aujourd'hui l'Europe; haine qu'on a mille fois niée dans son origine et qui mille fois s'est affirmée de la manière la plus convaincante. A tous les faits rapportés dans la *Révolution*, veuillez ajouter celui-ci; il est d'hier :

Proclamation à l'armée napolitaine. — « Frères, de vos rangs est sorti le brave qui s'est sacrifié, au nom de l'Italie, pour sauver la patrie. Mutius Scévola, qui se rua contre la poitrine de Porsenna, n'est

[1] *Dictionnaire* de Bouillet: ouvrage classique dans tous les colléges.

pas plus grand qu'Agésilas Milano. L'un et l'autre ont échoué. Mais Porsenna était un brave, et Ferdinand est un lâche. Porsenna accordait la vie à Scévola et levait le siége de Rome; Ferdinand, au contraire, dresse un échafaud pour Milano, décime vos rangs et inonde le pays de nouveaux deuils. L'histoire reconnaissante ne sait quel est le plus grand, de Porsenna ou de Scévola; mais personne ne conteste que Ferdinand *Capet* ne soit un atroce tyran. Soldats, Milano vous a légué un formidable héritage : recueillez-le; offrez un holocauste à son ombre, et délivrez d'un seul coup la patrie d'une si grande tyrannie. L'Italie vous appellera ses fils bien-aimés, et le monde entier admirera vos hauts faits. » — *Les Italiens des Deux-Siciles.*

Que les rois comprennent, et que les pères et les mères de famille qui ont des oreilles pour entendre, entendent.

Agréez, etc.

SEPTIÈME LETTRE.

Nouveau séjour en Grèce. — Les enfants chrétiens à l'école des grands hommes de ce pays. — Cornélius Népos : éloge-histoire. — Miltiade : éloge-histoire. — Épaminondas : éloge-histoire. — Aristide : éloge-histoire. — Thémistocle : éloge-histoire. — Lycurgue : éloge-histoire. — Un mot sur Plutarque.

Rome, 3 février.

MADAME,

Au moyen de leur *Appendix de diis*, de leur *Epitome historiæ Græcæ* et de leur *De viris illustribus urbis Romæ*, vos enfants ont pris une connaissance générale des dieux et des hommes de l'antiquité gréco-romaine. A ce premier aperçu vont succéder des études plus approfondies. Prenant vos fils par la main, l'éducation les reconduit en Grèce, et pour les familiariser avec les grands hommes de ce pays, elle les confie à *Cornelius Nepos*.

L'histoire n'a conservé que peu de détails sur la vie de ce nouveau maître de la jeunesse chrétienne. Elle était sans doute bien pure, puisque le grave Rollin a dit : « Ce qui me paraît plus estimable dans Cornélius Népos est un goût marqué pour les grands

principes d'honneur, de probité et de vertu[1]. » Oui, sur le papier; car nous savons de Pline le Jeune que le vertueux Cornélius Népos est auteur de certains écrits dont Rome elle-même rougissait[2].

Quoi qu'il en soit, à l'école de Cornélius, l'enfant chrétien apprend à admirer, à vénérer Épaminondas, Aristide, Alcibiade, Thémistocle, Lycurgue, Solon, Périclès et leurs dignes émules : espèces de géants de la vertu qu'il ose à peine regarder, et qu'il ne voit jamais sans dire : *Il n'y a plus d'hommes de la force de ces gens-là*[3].

Avant tout, Cornélius, fidèle à ses grands principes de vertu, prend soin de *former* les idées de ses élèves, en leur donnant une notion de la morale du pays qu'ils habitent. Il leur enseigne que toutes les religions sont bonnes; que la morale est une institution purement humaine, qui varie avec les degrés de longitude, et que, tout en pratiquant celle de son pays, le sage doit s'abstenir de blâmer celle des autres. « Le honteux et l'honnête, leur dit-il, dépendent de l'institution des aïeux : ce qui est infamie chez les Romains est gloire chez les Grecs. Ainsi, en Grèce, un certain amour est d'autant plus honorable qu'il est plus développé; et à Lacédémone, il n'y a pas une veuve, si noble qu'elle soit, qui ne

[1] *Histoire ancienne.* — [2] Epist. 3, lib. V. — [3] *Révol.,* t. IX, p. 135.

trafique d'elle-même, sans rien perdre de sa considération. Par contre, la plupart des choses qui sont gloire chez les Romains sont honte chez les Grecs : *Non eadem omnibus honesta atque turpia, sed omnia majorum institutis judicari... Laudi in Græcia ducitur adolescentulis quamplurimos habere amatores*, etc. [1]. »

Que dites-vous, Madame, de cette leçon de catéchisme donnée à vos enfants par Cornélius, l'homme aux grands principes d'honneur et de vertu ?

A la connaissance des choses succède la connaissance des hommes. Le premier dont vos enfants devront admirer les hauts faits, c'est *Miltiade*. A quels titres? Le voici : « 1° Les Athéniens, corsaires de l'Archipel, Algériens de l'époque, eurent besoin d'établir un comptoir sur les terres du roi de Perse. Miltiade fut leur consul. Le roi de Perse confia un poste à sa loyauté, et Miltiade proposa de le faire périr. « Le plan ne réussit pas, mais il n'en mérite pas moins tous nos éloges », dit l'honnête Cornélius [2]. 2° Poussé à bout par les brigandages des mercenaires athéniens, Darius les châtie, comme Barberousse, Charles-Quint et Louis XIV firent pour Alger. Les Grecs se vengèrent en fanfaronnades : Marathon fut leur chanson de Marlborough, et Mil-

[1] Præf. Voir les éditions *expurgées*, 1852. — [2] Cujus ratio etsi non valuit, tamen magnopere est laudanda. — C. III.

tiade, qui battit quelques traînards persans, fut le héros dont on avait besoin. 3° Le héros trahit sa patrie, ou sa patrie fut ingrate et stupide. En tout cas, il mourut dans les fers [1]. »

Après Miltiade vient *Épaminondas*. Vos enfants pourront-ils ne pas l'admirer au moins à l'égal de Bayard ou de Turenne? Il leur est présenté comme le modèle de toutes les vertus. Son éloge ne se trouve pas seulement sous la plume de Cornélius, il est encore sur les lèvres de tous les citoyens, grands et petits, de la république des lettres. Les uns disent et les autres répètent : « Épaminondas, célèbre général thébain, donna l'exemple de toutes les vertus [2]. » Voilà la face de la médaille, la seule qu'on montre; en voici le revers, qu'on a soin de tenir caché. Au rapport de ses compatriotes, le vertueux Épaminondas était un vil esclave de la luxure, livré jusqu'à la fin de sa vie à des abominations qu'il n'est pas même permis de nommer. « Il fut, dit Cléarque, peu honnête avec les femmes : *eum in congressu feminarum parum honestum* [3]. » Dans la bouche d'un Grec, on peut imaginer tout ce que cela signifie. Ce n'est là, toutefois, qu'une peccadille. Ses amours contre nature sont le comble de l'infamie [4].

[1] M. Vervorst, p. 86. — [2] *Dictionnaire* de Bouillet, deuxième édition. — [3] *De Epam. Theb.* — [4] Plutarque, *Traité de l'amour.*

Je ne parlerai pas, Madame, des honteux mystères auxquels, dans la vie de *Dion*, Cornélius initie les jeunes chrétiens, et je passe à un autre grand homme, *Aristide*. Ce nouveau type de vertu grecque est donné comme plus parfait encore qu'Épaminondas : Aristide est surnommé *le Juste*. Voilà l'éloge, voici l'histoire. « Dès sa jeunesse, dit Plutarque, Aristide fut l'ennemi de Thémistocle, qui lui rendait haine pour haine. Ariston, de Chio, rapporte que leur inimitié avait pris sa source dans l'amour, et qu'elle devint irréconciliable. Épris tous deux du jeune Stésileus, de Céos, dont la grâce et la beauté effaçaient par leur éclat tous les jeunes gens de son âge, ils furent extrêmes dans leur passion; et après même que la beauté de Stésileus fut passée, leur jalousie subsista toujours [1]. »

Cet édifiant détail me fournit l'occasion de vous dire, en passant, un mot du vertueux *Thémistocle*. 1° libertin déshérité, il se fait harangueur et passe homme d'État; 2° ministre des finances, il garde les fonds publics, sous prétexte qu'il administre à son compte; 3° il rétablit les murs d'Athènes, en dépassant par la hardiesse du mensonge toute supposition; 4° il propose de mettre le feu, en pleine paix, aux vaisseaux de Sparte; 5° il entretient des intelligences à double fin avec Xerxès; après l'événement,

[1] In Aristid.

il dit que c'était pour duper ce prince; 6° cet homme sans conscience est à la fin chassé, et n'a que Xerxès pour refuge. Alors autre langage. « Vous savez, dit-il à ce prince, que je voulais vous servir. Ma patrie, que je trahissais dans ce but, m'a exilé, et vous me devez une indemnité [1]. » Le *barbare*, étranger à la civilisation grecque, est pris à l'hameçon du diplomate et lui fait une pension alimentaire, avec accessoire d'*admiration* pour tant de grandeur d'âme et violent désir d'attacher à son service un pareil homme, dit toujours l'honnête Cornélius [2].

Revenons à Aristide. Un jour, ce juste par excellence fait jurer aux Grecs une alliance mutuelle : lui-même la jure au nom des Athéniens, en prononçant des malédictions contre les infracteurs. Mais dans la suite, les Athéniens croyant avoir intérêt à violer leur serment, Aristide, vrai Machiavel de son temps, leur conseille de le faire et de rejeter sur lui le parjure [3]. Théophraste loue sa probité dans les affaires particulières, mais il l'accuse de fréquentes injustices dans les affaires publiques. « Le conseil, dit-il, délibérant un jour sur l'avis que les Samiens avaient ouvert de faire porter à Athènes,

[1] Cor., c. IX.

[2] Hujus rex animi magnitudinem admirans cupiensque talem sibi conciliari, etc., c. X; M. Vervorst, p. 86.

[3] Plutarque, *In Aristid.*, n. 41.

contre les termes d'un traité, l'argent qui était déposé à Délos, Aristide dit qu'à la vérité ce transport était injuste, mais qu'il était utile [1]. »

La mesure d'Aristide vous donne celle des autres *illustres capitaines* grecs, *illustrium imperatorum*, célébrés par Cornélius Népos : c'est pourquoi je m'abstiens de vous en parler. Tels sont pourtant les hommes dont on dira à vos enfants, devenus habitants de la république des lettres : « que c'est une espèce de sacrilége de ne pas assez les estimer; qu'ils n'ont point fait de fautes, ou que leurs fautes ont été belles; qu'ils n'ont point eu de défauts, ou que leurs défauts étaient plutôt des vertus imparfaites que des vices; qu'il faut vénérer ces grands morts et adorer leurs reliques [2] ! »

Mais il y a d'autres personnages dont il est impossible que vos enfants, pendant leur premier séjour en Grèce, n'entendent pas faire l'éloge. Au-dessus de tous, on placera les législateurs des deux immortelles républiques de Sparte et d'Athènes, Lycurgue et Solon. « Génies d'une immense étendue qui élevèrent leurs peuples à la vertu et qui les menèrent à la grandeur et à la gloire. Peuples de héros, les Spartiates, élèves de Lycurgue, et les Athéniens, élèves de Solon, voulaient mourir libres. Quelle so-

1 Plutarque, *In Aristid.*, n. 44.

2 *Révolution*, neuvième livraison, p. 136-137.

ciété offrit jamais à la raison un spectacle plus noble, plus sublime que Lacédémone? Quel peuple aussi attaché à toutes les vertus que les Spartiates? Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Qu'opposera-t-on à un Lycurgue, à un Solon, à un Thémistocle, à un Cimon, à un Épaminondas? »

Voilà, Madame, le résumé textuel des éloges que vos enfants entendront de la bouche de leurs maîtres, ou qu'ils liront dans leurs livres classiques[1].

Écoutons maintenant l'histoire. Comme personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, nous devons nous attendre à trouver toutes les vertus réunies dans Lycurgue, qui forma le peuple le plus vertueux du monde et « dota sa patrie d'une législation qui fit longtemps sa gloire[2]. » Or, jusqu'à preuve contraire, nous croyons que le respect de la liberté, de la vie d'autrui et de la chasteté sont des vertus *laïques*. Lycurgue fait briller ces vertus dans les articles suivants de sa glorieuse législation : « Lycurgue, dit Plutarque, attacha une note d'infamie au célibat, et stipula deux châtiments contre les célibataires. Le premier, c'était de les exclure des spectacles où les jeunes filles dansaient toutes nues; le second con-

[1] Voir toutes les livraisons de la *Révolution*.
[2] *Dictionnaire* de Bouillet.

sistait à leur faire faire pendant l'hiver le tour de la place tout nus [1]. Il régla que les jeunes gens qui voudraient se marier seraient obligés de ravir leurs femmes [2]. Il accoutuma les filles à paraître nues en public comme les jeunes gens ; à danser, à chanter à certaines solennités, en présence de ceux-ci et de tous les citoyens [3]. »

Justifiant cet usage, à peine digne des Hottentots, le chaste Lycurgue disait que les danses et les exercices que les jeunes filles faisaient en cet état devant les jeunes gens les attiraient au mariage, non par une nécessité géométrique, mais par une nécessité plus forte encore [4]. Or, suivant Plutarque lui-même, rien n'avait tant contribué que cet usage à corrompre les Grecs et à les faire tomber dans l'esclavage, qui fut la source des vices les plus infâmes [5].

Dominé par ce grossier matérialisme, Lycurgue fit relativement au mariage des règlements et des ordonnances que je n'ose rapporter en français et que je ne reproduirais même pas en latin, si je ne craignais l'incrédulité du lecteur [6].

[1] In Lycurg., n. 22. — [2] *Id.*, n. 23. — [3] *Id.*, n. 20. — [4] *Id.*, n. 22. — [5] *Quest. rom.*, t. III, p. 399.

[6] Viro natu grandiori, cui florens ætate erat conjux, si quem probum et prudentem adolescentem carum haberet probaretque, jus erat eam huic jungere, et quum impleta esset egregio semine, sibi vindicare partum. E diverso liberum erat bono viro, si qua ei casta mulier quæ elegantes pueros ederet, alteri nupta cordi esset,

Faisant de sa République une espèce d'étable à pourceaux, Lycurgue voulut que les parents ne fussent que des producteurs au profit de l'État, et en conséquence que les enfants appartinssent à la République. C'est elle en effet qui décidait de leur vie ou de leur mort, qui les élevait, qui les nourrissait, qui les façonnait, non pas selon la volonté des parents, mais à son gré. Afin de les rendre courageux et habiles, la République, ou plutôt le vertueux Lycurgue, ordonnait qu'on leur apprît à voler, même la fille qu'ils voulaient épouser : le rapt était la condition nécessaire du mariage. Comme récompense, les plus âgés étaient autorisés à avoir des amants, et les femmes elles-mêmes à avoir des amantes parmi les jeunes filles [1].

A ces traits, comment ne pas reconnaître l'esprit immonde, *spiritus immundus*, devenu législateur de l'humanité, sa dupe et son esclave ? Mais Satan est encore l'homicide, le cruel par excellence : *homicida ab initio*. Pour n'avoir aucun doute qu'il légiférait par l'organe de Lycurgue, voyez les cruautés lé-

agere cum viro, ut copiam sibi ejus faceret atque ita tanquam frugiferum arvum consereret..... Reliquos notavit legislatores oppido insulsos et vanos fuisse, qui canes et equos ad optimos emissarios agant, conjuges vero inclusas quas ex solis volunt ipsis parere, custodia sepiant, sive amentes, sive decrepiti sive valetudinarii. — *Id.*, n. 24, p. 79, édition in-12, 1561.

[1] *Id.*, p. 82.

gales de Lacédémone. Non-seulement il est prescrit de tuer tous les enfants nouveau-nés faibles ou difformes, il est encore de règle qu'à certains jours, les jeunes Spartiates se répandraient dans la campagne et tueraient, comme des bêtes fauves, tous les ilotes qu'il leur plairait; qu'ils forceraient ceux qu'ils auraient épargnés à s'enivrer : qu'en cet état ils les conduiraient dans les salles où se prenaient les repas publics, et que là on les obligerait à chanter des chansons lubriques et à exécuter des danses obscènes, « afin, dit le législateur, de montrer combien l'ivresse était honteuse. » Si ce n'est pas là un ricanement de Satan, qu'on veuille dire ce que c'est.

La mort de Lycurgue fut digne de sa vie, c'est-à-dire du génie qui l'inspirait : il se suicida. Le vieux prêtre des idoles, dont les ouvrages étaient au seizième siècle le bréviaire universel des gens instruits; au dix-septième et au dix-huitième, le manuel des républicains [1]; et qu'aujourd'hui encore il est convenu d'appeler le mentor de la jeunesse, le *sage*, le *judicieux*, *l'excellent* Plutarque, ne manque pas de soutenir que le suicide de Lycurgue fut un bon exemple : « attendu que la mort des hommes d'État doit être une dernière leçon de vertu [2]. »

1 Meyer, *Hist. phil.*

2 Mortem sibi inedia conscivit, virorum rempublicam tractantium nec mortem otiosam, nec inertem vitæ exitum, sed eum quoque participem virtutis et actionis esse ratus debere. — P. 93.

Ce n'est pas la seule fois que Plutarque exprime une opinion si propre, comme vous voyez, Madame, à former les idées de vos enfants. Jamais il ne laisse échapper l'occasion de jeter quelques fleurs sur le suicide. C'est à tel point qu'il en devient fastidieux, même pour ses admirateurs [1]. Ne croyez pas non plus qu'il blâme les outrages aux mœurs, dont il vient de faire le hideux tableau dans la Vie de Lycurgue. Ces abominations, qu'on rencontre à peine chez les anthropophages de l'Océanie, lui paraissent d'une bonne politique, et dans sa comparaison des deux *Moïses* de la belle antiquité, il se contente d'en marquer les variantes.

« Lycurgue et Numa, dit-il froidement, en admettant la communauté des femmes, voulurent, *par une bonne politique : recte ac prudenter,* bannir du mariage toute jalousie ; mais ils ne prirent pas la même voie. Un mari romain qui avait assez d'enfants cédait sa femme à celui des citoyens qui, désirant en avoir, venait la lui demander : il était maître de la lui abandonner pour toujours ou de la reprendre. A Lacédémone, le mari gardait toujours sa femme chez lui, et, laissant subsister le mariage en son entier, il la prêtait au citoyen qui voulait en avoir des enfants. Souvent même, comme nous l'avons dit, le mari attirait chez lui un homme dont il

[1] Voir la traduction de Barrette.

espérait avoir de beaux enfants, et l'introduisait auprès de sa femme [1]. »

Apologiste cynique de la volupté, panégyriste infatigable du suicide et de l'assassinat politique, prédicateur d'une morale tout humaine, tel est, en général, dans ses ouvrages les plus classiques, ce Plutarque dont je viens, Madame, de vous citer quelques passages et dont les maîtres de vos fils leur parleront d'une manière bien différente. « On trouve, leur diront-ils, dans les écrits de Plutarque une instruction facile et variée, une bonhomie et une *morale douce* qui les fait lire avec charme. Ces qualités se trouvent au plus haut degré dans les *Vies des grands hommes*. Aussi regrette-t-on amèrement la perte de celles que le temps nous a enlevées [2]. » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire et qu'on forme le jugement de la jeunesse !

Agréez, etc.

[1] P. 121.

[2] *Dictionnaire* de Bouillet.

HUITIÈME LETTRE.

Solon : éloge-histoire. — Pausanias. — Lysandre. — Alcibiade. — Cimon. — Périclès et son siècle : éloge-histoire. — Guerre de Samos. — Guerre du Péloponnèse. — Procès d'Aspasie.

Rome, 4 février.

MADAME,

Comme celui de Lycurgue à Sparte, le nom de Solon est celui qui dans Athènes retentira avec le plus d'éclat aux oreilles de vos enfants. Un seul mot en fera l'éloge : *législateur d'Athènes, Solon fut un des sept Sages de la Grèce*. Solon, un des sept hommes qui, seuls, méritèrent le titre de Sages dans ces immortelles républiques, si fécondes en sages, en grands hommes, en héros. Quel géant que Solon! Et vos enfants de s'incliner, et dans leur imagination de douze ans, Solon dépassera les grands hommes de leur religion et de leur pays de la hauteur des épaules, comme Saül tout le peuple d'Israël! Voilà l'éloge, voici l'histoire :

Chantre, héros, législateur des crimes les plus abominables, tel fut Solon. Comme presque tous les *grands* païens de Rome et de la Grèce, il débute dans la vie par des vers infâmes qui trahissent les

feux dont son âme est brûlée. Bientôt, publiquement esclave d'un amour qu'on n'ose nommer, il pousse son aveugle passion à de tels excès, que la République elle-même en est troublée. D'une ignominie il fait une gloire; dans ses lois il défend aux esclaves d'aimer les jeunes gens, réservant ce privilége aux seuls citoyens [1].

Consécrateur de l'adultère, de l'inceste et de la cruauté, il autorise dans certains cas la femme à vivre avec celui des parents de son mari qu'elle voudra, et le fils à laisser mourir de faim son père [2].

Apologiste du parjure et de la mauvaise foi, il dit que les lois sont comme des toiles d'araignée, qui ne prennent que les mouches [3] : belle parole renouvelée d'un de ses illustres compatriotes, dont la maxime était « qu'on amuse les enfants avec des hochets et les hommes avec des serments. »

Fauteur du rapt et de la vente des femmes, il tombe dans des inconséquences qui montrent ou la faiblesse de son esprit, ou l'instabilité de ses passions. Ainsi, il permet de tuer celui qu'on surprend en adultère; et le ravisseur d'une femme libre, lors même qu'il lui a fait violence, Solon ne le condamne qu'à une faible amende. S'il l'a enlevée pour la prostituer, l'amende n'est presque

[1] Plutarque, *In Solon.*, n° 1. — [2] *Id.*, n. 26-30. — [3] Diog. Laert., *In Solon.*, n. 31.

rien. Ailleurs, il défend aux Athéniens de vendre leurs filles et leurs sœurs, à moins qu'ils ne les aient surprises en faute avant le mariage. A la vue de ces inconséquences, Plutarque, peu difficile en fait de mœurs, ne peut s'empêcher de s'écrier : « N'est-il pas absurde de punir le même crime, tantôt avec la plus grande rigueur, tantôt avec une douceur extrême, et d'en faire comme un jeu, en ne le condamnant qu'à une légère amende[1] ? »

Propagateur effronté de la prostitution, il achète des courtisanes pour les jeunes Athéniens, bâtit un temple à *Vénus vulgaire*, et y place des femmes de mauvaise vie, avec autorisation de trafiquer d'elles-mêmes à prix d'argent[2].

Plutarque lui-même ne se montre ni moins inconséquent ni moins coupable que Solon : après avoir cité les paroles par lesquelles ce législateur défend aux esclaves d'aimer les jeunes gens, il ajoute cyniquement : « Il ne convient donc pas qu'un esclave s'attache à des jeunes gens ; cet amour est l'apanage de la liberté, et il n'a pas, comme celui

[1] Diog. Laert., *In Solon*, n. 13.

[2] Solonem juvenum ætate vigentium libidini emptas mulierculas in ganeis objecisse ; vulgaris templum Veneris extruxisse, ac præterea meretrices ut prostitutæ argentum mererent constituisse. — *Philem. in Delphis*.

que les femmes inspirent, des suites dangereuses. Écoutez Solon :

« Aimez les jeunes gens tant qu'un léger duvet
D'un coloris brillant embellit leur visage...

» Je crois que Solon fit ces vers lorsqu'il était encore bouillant du feu de la jeunesse; mais il composa ceux-ci dans un âge plus avancé :

Les Muses et l'amour, et les dons de Bacchus
Remplissent maintenant tous les jours de ma vie [1]. »

Ainsi, dans la jeunesse l'amour des garçons, dans la vieillesse l'amour du vin et des femmes : voilà Solon! Et parce qu'il aura fait quelque action plus ou moins éclatante, qu'il aura prononcé quelque maxime pompeuse, on lui décernera le surnom de Sage et de grand homme! Il sera proposé comme modèle à de jeunes chrétiens!

Bien qu'on doive en parler longuement à vos enfants, je ne vous entretiendrai, Madame, ni du grand Pausanias, qui eut le mérite de se trouver à la journée de Platée, où les Grecs prétendent avoir battu avec peu de monde, les uns disent trois cent mille Perses, d'autres deux cent vingt mille, d'autres cent mille, tant ils sont sûrs de la vérité! L'honnête vainqueur fait évader les prisonniers, et

[1] Plutarque, *Traité de l'amour*, p. 27.

propose sans façon à Xerxès de lui livrer Sparte et la Grèce pour la main de sa fille. Marché conclu, le Grec se met en besogne; mais il va trop vite et se fait destituer. L'exil auquel il se condamne finit par l'ennuyer, il se décide à retourner à Sparte. Les incorruptibles éphores ne se montrent pas insensibles devant l'or; mais le précieux métal épuisé, ils laissent Pausanias mourir de faim dans un temple.

Ni du grand Lysandre, tyran atroce, au dire de Cornélius, traître et parjure, qui trompe les hommes et qui veut séduire les dieux.... Ni du grand Alcibiade, jouet des infâmes passions du vertueux Socrate, dit encore Cornélius, et de bien d'autres Grecs également vertueux; libertin, impie, champion de tous les partis, qui se fait partout chasser et se rend partout nécessaire, jusqu'à ce qu'il termine par une mort violente sa vie d'aventurier[1].... Ni du grand et vertueux Cimon, envoyé en exil pour ses infamies, et se rachetant de l'exil au prix de nouvelles infamies[2]. Singuliers grands hommes, dont nos bagnes rougiraient! Mais, dit un auteur, la

[1] Ineunte adolescentia, amatus est a multis more Græcorum, in eis a Socrate... Robustior factus non minus multos amavit. — C. II, *in fin*.

[2] Cum Cimon Elpinice sorore, quam post nuptum Calliæ dedit, contra leges abuteretur, exilioque donatus fuisset, ejus reditus mercedem Pericles accepit Elpinices concubitum. — Athen., lib. XII, p. 589.

denrée était rare, et les Grecs sont les Grecs : c'est-à-dire, au rapport de Pline et de Cicéron, le peuple le plus menteur et le plus vantard du monde.

Voulez-vous, Madame, les connaître tous ? venez avec vos enfants les étudier dans le plus beau siècle de leur histoire et dans l'homme qui eut la gloire de lui donner son nom. Au dire de l'éducation de collége, le plus beau siècle de la Grèce fut le siècle de Périclès, comme le plus beau siècle de Rome païenne fut le siècle d'Auguste. Que dis-je? Les siècles chrétiens eux-mêmes ne sont grands que par leur ressemblance avec ceux-là : mieux ils les calquent, plus ils sont grands. C'est l'échelle de proportion en usage dans la république des lettres, depuis la Renaissance.

Personnification du plus beau siècle de la plus belle république, Périclès est présenté à l'admiration de la jeunesse comme un type de grand homme. « Il aimait les lettres, les arts et le luxe [1]. » Toutefois, il y a des taches même dans les astres, et on ajoute : « *On dit* que son administration financière n'était point irréprochable. »

Voilà le grand homme drapé dans son manteau de parade; le voici en déshabillé : Scandale vivant pour sa patrie et une des hontes de l'humanité, tel fut le grand Périclès. Esclave d'un libertinage effréné,

[1] *Dictionnaire* de Bouillet.

il vit avec sa bru : c'est son propre fils qui révèle l'infamie paternelle [1]. Périclès ne s'en tient pas là : Phidias, son vertueux ami, se fait son entremetteur. Sous prétexte de leur montrer ses ouvrages, le divin Phidias attire les dames d'Athènes dans son atelier et les livre à son ami Périclès [2]. Celui-ci, dégoûté de sa propre femme, dont il avait eu deux enfants, la répudie, la cède à un autre et épouse la grande courtisane d'Athènes, Aspasie, qui lui mange la meilleure partie de sa fortune.

Cette prostituée, qui avait été la maîtresse de tous les grands hommes de la belle république, sans en excepter le vertueux Socrate, prend un tel empire sur Périclès que les comiques contemporains l'appellent une nouvelle Omphale, Déjanire ou Junon [3]. Une république gouvernée par une courtisane ne pouvait manquer de s'illustrer par des exploits dignes de son gouvernement. L'histoire en cite deux principaux, accomplis par Périclès sous l'inspiration

[1] Fuit quidem ille ad Venerem multo propensus ut qui cum uxore filii coïerit, quod scripsit Stembrotus Thasius, qui vixit ejus seculo et eum vidit. *Apud Athen.*, lib. XII, p. 589. — Infamiam per Xanthippum memoriæ prodit vulgatam. — Plut., 259-275.

[2] Plutarque, *ibid.*

[3] Uxorem habebat quæ genuit in matrimonio Periclis Xanthippum et Parolum.. collocavit eam alteri non invitam. Inde Aspasiam uxorem duxit, etc. — Plut., p. 266; Heracl. pontic., *lib. De Volupt.*

et la tutelle d'Aspasie : la guerre contre Samos et la guerre du Péloponnèse.

La première fut désastreuse pour les Athéniens et pour les Samiens. Enfin, après neuf mois de siége, Périclès prit Samos, en fit raser les murailles, exigea des sommes considérables et emmena des otages. L'histoire l'accuse d'avoir fait conduire les capitaines des vaisseaux et les soldats samiens sur la place publique de Milet, de les y avoir fait attacher à des poteaux, où ils restèrent exposés pendant six jours; et, comme ils étaient sur le point d'expirer, de les avoir fait assommer à coups de bâton, avec défense de leur donner la sépulture. Ceux de Samos, pour rendre aux prisonniers athéniens l'outrage que les leurs avaient reçu, les marquèrent au front d'une *chouette* [1] avec un fer rouge, comme à Athènes on avait marqué les Samiens d'une *samine* [2]. Quand on sait que la cruauté marche toujours de pair avec la volupté, ces actes, d'une barbarie sauvage, n'ont rien d'étonnant.

Par la guerre du Péloponnèse, Périclès achève de se couvrir et de couvrir la Grèce entière d'une honte éternelle. Telle fut la cause de cette guerre qui dura vingt-neuf ans, et qui faillit ensevelir sous leurs ruines toutes les *célèbres* républiques de la Grèce.

[1] Oiseau de Minerve, déesse d'Athènes.
[2] Espèce de vaisseau plat. — Plut., p. [illegible]

La ville de Mégare possédait une courtisane fameuse nommée Simétha : une troupe de jeunes Athéniens, *ivres comme des templiers, cottabismo ebrii*, vont l'enlever. Pleins de rage et de douleur, les habitants de Mégare usent de représailles, et viennent à Athènes enlever deux courtisanes d'Aspasie. Celle-ci entre en fureur : Périclès prend sa cause en main, met sur pied toutes les troupes de la république pour aller à la conquête des deux nobles captives. Toutes les autres républiques de la Grèce prennent parti qui pour Athènes, qui pour Mégare. La conflagration devient générale, et jamais le sang grec n'avait coulé avec autant d'abondance depuis la guerre de Troie, cette autre croisade entreprise par le même peuple en faveur de la belle Hélène [1].

Ainsi des prostituées qui sont les reines et les idoles de deux républiques ; et, sous l'inspiration de Périclès, toutes les autres républiques se battant jusqu'à l'extermination pour des prostituées ! Quel

[1] Pelopponnesiaci belli causam omnem in Aspasiam detorquent et Periclem. — Plut., *In Pericl.;* Ath., lib. XIII, p. 569. — Ob amorem Aspasiæ et raptas a Megarensibus ejus ancillas, Periclem decretum luctuosum illud de bello Megarensibus indicando, velut ignem flabello excitasse et accendisse. *Id.* — Aspasiæ causa, non quidem junioris, sed ejus quæ cum Socrate versata est, Græciam totam Pericles perturbavit. — Clearch., lib. I, *Amatorior.* — Hinc initium belli prorupit universis Græcis, ob tres mulierculas. — Aristoph., *In Acharn.*

grand peuple! quel grand homme! quel grand siècle!

Toutefois, Madame, ce n'est là qu'une partie du tableau. Sous l'influence de Périclès et d'Aspasie, la Grèce se remplit de prostituées : Aspasie la *Socratique*, comme l'appellent les historiens, en tient à sa solde des troupes entières à l'usage des Athéniens [1]. Il est aisé de comprendre par là ce qu'étaient les mœurs de cette république modèle. Si cela ne suffit pas, le fait suivant fixera votre opinion. Sur la fin de son administration, Périclès fait promulguer une loi par laquelle on ne reconnaissait comme vrais citoyens d'Athènes que ceux qui seraient nés d'un père et d'une mère athéniens. Or, il se trouva que, d'après le recensement, la vertueuse république d'Athènes comptait près de cinq mille enfants naturels, sur quatorze mille quarante citoyens. Par pitié pour Périclès, alors fort humilié, le peuple d'Athènes lui permit de faire inscrire son fils illégitime sur les registres de sa tribu et de lui donner son nom. Comme dernier trait de la moralité publique, tous ces bâtards furent vendus à l'encan [2].

Je vous ai dit, Madame, que Périclès avait été fort humilié; voici à quelle occasion : Aspasie fut accusée d'impiété envers les dieux et de recevoir

[1] Aspasia Socratica formosas mulieres, et eas quidem multas, Athenis præbuit. Jam inde scortis abundavit Græcia. — Athen., *ubi supra*. — [2] Plutarque, p. 278.

chez elle des femmes de condition libre, qu'elle livrait à Périclès. Sous la prévention de ce double crime, elle fut traduite devant les tribunaux. La douleur du grand Périclès fut à son comble. On vit alors cet illustre président de la plus illustre république aller, deux fois le jour, se mettre aux genoux de la courtisane pour la consoler. Quand le jour du procès fut venu, on le vit prier, pleurer devant les juges, plus chaudement que si sa vie ou sa fortune avaient été en péril : prières touchantes, larmes honorables, auxquelles seules Aspasie dut son salut [1].

Je ne parle pas de la dilapidation des fonds publics dont Périclès se rendit coupable. Dans son pays, tous les hommes d'État étaient coupables du même péché : ils volaient, et de plus ils niaient effrontément leurs vols. Je vous envoie à cet égard un petit détail tiré d'un auteur grec, qui connaissait bien ses compatriotes. « Chez les Grecs, dit Polybe, confiez un talent (5,560 fr.) à ceux qui manient les deniers publics : en vain vous prenez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins,

[1] Amatorem illum Aspasiæ, bis quotidie salutaturum ad eam introire solitum, et cum impietatis accusata fuisset, orationem pro ea habuisse, effusius lacrymantem, quam cum vitæ ac fortunarum periculum adiisset. — *Anthisten. Socratic.*, *apud* Athen., lib. XIII, p. 589. *id.*, Plut., p. 273.

vous ne pouvez parvenir à leur faire remplir leurs engagements [1]. »

A ces traits, choisis entre mille, reconnaissez, Madame, les grands hommes et le grand siècle de la Grèce, et admirez le bon sens de l'éducation moderne qui donne à la jeunesse les premiers pour modèles et pour maîtres, et le second pour un des types de la perfection sociale.

Agréez, etc.

[1] *Hist.*, lib. VI, c. XXXVI.

NEUVIÈME LETTRE.

Quinte-Curce. — Idée d'un grand capitaine. — Ce qu'il faut penser d'Alexandre. — Dangers de l'étude de Quinte-Curce. — Helvétius. — Charles XII.

Rome, 5 février.

MADAME,

Au-dessus de tous ces grands hommes de la Grèce, s'élève Alexandre, roi de Macédoine. Pour l'étudier et l'admirer, vos enfants entrent à l'école de *Quinte-Curce*. Tout ce que la langue païenne peut exprimer de louanges, elle le prodigue au fils de Philippe, au vainqueur de Darius, au conquérant de l'Asie. Ses victoires, ses discours, ses beaux mots et ses belles actions, plus ou moins authentiques, sont soigneusement enregistrés et savamment commentés. Pour la jeunesse de collége, Alexandre est le type du guerrier et le rêve de son ambition : cet enthousiasme est-il fondé ?

Au risque de soulever contre moi toute la république des lettres, je vais, Madame, vous dire franchement ma pensée. A mes yeux, l'idée d'un *grand* capitaine implique avant tout l'idée de justice dans les guerres qu'il entreprend. Si ces guerres sont in-

justes, ou même si, étant justes, elles sont accompagnées de cruautés, de déprédations et de ravages que rien ne commande, le grand capitaine n'est plus qu'un grand ravageur de provinces, un fléau du monde, un habile tueur d'hommes, ou, comme le disait ce chef des Scythes à Alexandre lui-même, un illustre Mandrin, mille fois plus digne de la corde que les petits voleurs qui détroussent les voyageurs à la corne des bois. Or, est-il bien démontré que les guerres d'Alexandre furent des guerres justes? Est-il bien démontré que la vanité, l'ambition, le désir de la richesse et de la gloire n'en furent pas le mobile? A-t-on justifié les pillages, les incendies, les horreurs de toute nature qu'elles traînèrent à leur suite?

Ce n'est pas tout: l'habileté à tuer des hommes et à prendre des villes ne constitue pas, seule, l'idée complète d'un *grand* capitaine. Cette idée suppose d'autres qualités, d'autres *vertus* qui, élevant l'homme au-dessus du niveau commun et au-dessus de lui-même, le rendent véritablement grand. Eh bien, Madame, interrogeons l'histoire; prions-la de nous dire quelles sont dans Alexandre les vertus qui font cortége à l'habileté militaire.

Elle nous montre le fils de Philippe, esclave de l'orgueil, voulant se faire passer pour le fils de Jupiter; elle nous le montre esclave de l'ivrognerie la plus crapuleuse, à la suite d'une orgie avec ses gé-

néraux et un essaim de filles publiques, s'en allant avec eux et avec elles, les unes et les autres en état complet d'ivresse, et la torche à la main, mettant le feu au palais et à la ville royale des Perses [1]; elle nous le montre esclave de la volupté, se livrant publiquement, en présence de son armée, pendant treize jours, à la débauche avec la reine des Amazones : et j'entends son panégyriste, le maître de vos enfants, Madame, raconter froidement ces infamies sans trouver un mot pour les flétrir [2]. Elle nous montre le grand Alexandre enchaîné aux pieds de Roxane, et marchant à la tête de trois cent soixante maîtresses, suivies d'un troupeau d'eunuques [3]; elle nous le montre esclave d'un amour plus infâme encore, laissant son sceptre aux mains de Bagoas, et faisant dire à l'Orient scandalisé : « que les femmes régnaient autrefois en Asie, mais qu'avec Alexandre l'empire appartenait aux eunuques [4] »; elle nous le montre enfin, mourant à la fleur de l'âge, usé par la débauche bien plus que par les fatigues de la guerre.

Telles sont, Madame, avec plusieurs autres que je n'ai pas le temps de vous signaler, les habitudes

[1] Quinte-Curce, lib. V, c. XXII. — [2] *Id.*, lib. VI, c. XIII. — [3] Pellices trecentæ et sexaginta..... quas spadonum greges sequebantur. — *Id.*, édition *expurgée* de Hachette, 1852, p. 173. — [4] *Id.*, lib. X, c. IV et V.

d'Alexandre. Que ce fond général se trouve parsemé de loin en loin de quelques traits de vertu, il serait trop malheureux qu'il en fût autrement ; mais ces actes isolés, et assez peu coûteux, suffisent-ils pour constituer un homme vraiment digne du nom de grand ? Que l'antiquité païenne ait donné ce titre à Alexandre et à ses semblables, cela se conçoit : mais le chrétien en est moins prodigue. Je vous demanderai donc avec confiance si l'enthousiasme que l'éducation prend à tâche d'imprimer aux jeunes gens de nos jours pour ces illustres Grecs est bien fondé ? Je vous demanderai de plus s'il est sans danger ? Vous paraît-il bon, c'est-à-dire juste et chrétien, de leur faire entendre que la gloire couvre tout, et de leur faire admirer de faux grands hommes, dont il est dit : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt ?*

L'étude de Quinte-Curce offre, pour les jeunes gens, un autre danger, conséquence du premier : elle les fait rêver de batailles, les éloigne des carrières civiles, et va parfois jusqu'à leur tourner la tête. C'est ce que nous voyons, entre autres, dans la Vie d'Helvétius. Ce jeune élève des jésuites se laissa tellement frapper au récit, souvent romanesque [1],

[1] Les admirateurs mêmes de l'antiquité classique conviennent que « Quinte Curce est plutôt un romancier qu'un historien ; qu'il commet de graves erreurs en géographie et en chronologie, aussi bien qu'en politique et en statistique. » *Dictionnaire* de Bouillet.

des brillants exploits racontés par Quinte-Curce, que son caractère changea tout à coup. De timide, il devint audacieux; son goût pour l'étude disparut; il ne respirait que la guerre, et, voulant à tout prix embrasser la carrière des armes, il se traîna jusqu'en rhétorique sur les derniers bancs de la classe[1].

Un autre fait plus éclatant confirme ce que j'avance.

Après avoir énergiquement blâmé Machiavel de présenter comme modèles de politique les Grecs et les Romains, Frédéric, roi de Prusse, dit ces paroles remarquables de bon sens, et qui s'appliquent de plein droit à l'étude admirative de tous les auteurs profanes : « La vie d'un Agathocle ou d'un Oliverotto da Fermo sont capables de développer dans un homme que son instinct porte à la scélératesse ce germe dangereux qu'il renferme en soi sans le bien connaître. Combien de jeunes gens se sont gâté l'esprit par la lecture des romans, qui ne voyaient, qui ne pensaient plus que comme Gandalin ou Médor! *Il y a quelque chose d'épidémique dans la façon de penser*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, *qui se communique d'un esprit à l'autre*[2]. »

Faisant l'application de ce principe, « cet homme extraordinaire, dit-il, ce roi aventurier, ce héros

[1] Voir la notice en tête de ses Œuvres.

[2] *Examen du Prince*, ch. VIII.

vagabond, dont toutes les vertus, poussées à un certain excès, dégénèrent en vices, Charles XII, en un mot, portait dès sa plus tendre enfance *la Vie d'Alexandre le Grand* sur soi; et bien des personnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du Nord assurent que ce fut Quinte-Curce qui ravagea la Pologne; que Stanislas devint roi d'après Abdolonyme, et que la bataille d'Arbelle occasionna la défaite de Pultawa. »

Montesquieu ajoute : « Charles XII ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais *sur un certain modèle qu'il avait pris*, encore le suivait-il très-mal; il n'était point Alexandre, mais il eût été le meilleur soldat d'Alexandre [1]. »

Sans doute, Madame, les conquêtes d'Alexandre tiennent une grande place dans le plan de la Providence et dans l'histoire générale de l'humanité; tout chrétien instruit doit le savoir; mais, racontées par Quinte-Curce, elles sont lettre close. Si du moins l'éducation avait soin de les illuminer des rayons de la vérité biblique et de suppléer ainsi à ce qui manque à l'historien d'Alexandre! malheureusement il n'en est rien. Lisez toutes les éditions classiques, vous n'y trouverez pas une seule note qui élève l'enfant chrétien au-dessus du terre-à-terre de la pensée païenne : en sorte que l'étude de Quinte-

[1] *Esprit des lois*, livre X, ch. XIII.

Curce offre à la jeunesse tous les dangers que je vous ai signalés, sans lui procurer le seul avantage solide qu'elle pourrait en retirer. Il en est de même des autres auteurs païens : jugez par là du développement intellectuel et moral des générations de collége !

Agréez, etc.

DIXIÈME LETTRE.

César : éloge-histoire.

Rome, 6 février.

MADAME,

Avant de quitter la Grèce, où nous reviendrons plus tard, permettez-moi de vous communiquer une bonne maxime de Socrate : « Si nous étions près de mourir, disait ce philosophe, choisirions-nous pour élever nos garçons dans la vertu et nos filles dans l'honneur un homme débauché ? ou voudrions-nous mettre nos troupeaux et nos magasins à la garde d'un ivrogne [1] ? » Passez cette maxime à vos amies, et toutes ensemble vous en ferez l'application.

Revenus en Italie, vos enfants ne sortent du camp d'Alexandre que pour entrer dans celui de César. Les *Commentaires* du grand homme les feront voyager à sa suite, comme Quinte-Curce les a fait voyager à la suite d'Alexandre. Ainsi, qu'ils habitent l'Orient ou l'Occident, toujours ils vivront au milieu des batailles, du sang, des atrocités, des crimes, des pillages et des incendies ; c'est une

[1] Xénophon, *Memorabil.*, lib. I

nécessité de l'éducation classique : sous le rapport social, la belle antiquité n'est guère autre chose.

Sur un piédestal semblable à celui du grand Alexandre s'élève le divin César : devant l'un et l'autre de ces demi-dieux, vos enfants devront se prosterner, muets d'admiration. César ne leur est pas présenté seulement comme un grand capitaine, un grand orateur, un grand écrivain, un grand homme d'État, mais encore comme un parfait honnête homme, un excellent citoyen et un modèle de vertus, dans lequel on aperçoit à peine quelque tache. Telle est l'estime dont on l'honore dans la république des lettres, qu'on a écrit sa Vie *pour servir d'exemple à la jeune noblesse française*, à peu près comme dans le clergé on a écrit la Vie de saint Charles Borromée pour servir de modèle aux séminaristes.

« La maison de César, est-il dit dans cet ouvrage, était conduite avec un ordre, une attention, une discipline que nous trouverions sans doute fort extraordinaires dans nos mœurs... Il était très-sobre, très-poli, très-doux, affable, affectueux. Il serait difficile de vouloir le disculper sur le penchant qu'il avait à la galanterie; mais il ne s'y laissait point asservir. *Il avait le talent d'accorder sa raison avec la philosophie épicurienne*, dont il faisait profession. Si celle-ci lui permettait de se livrer au plaisir,

l'autre empêchait son grand cœur d'en être esclave. Comme il détestait la cruauté, il ne fit jamais souffrir aucun tourment à ceux qu'il fit mourir. Il fit jusqu'à la mort autant de progrès dans la vertu qu'Alexandre en avait fait dans le vice [1]. »

Si ces louanges vous paraissent exagérées, en voici qui méritent toute votre confiance : « Le plus invincible guerrier, le plus habile politique, génie incomparable, grand homme d'État, César, il est vrai, s'empara du pouvoir les armes à la main. Pour cela, César fut-il donc un tyran? Non, mais un véritable et légitime monarque. Il eut de l'ambition, de la vanité, de l'amour pour les femmes; mais par combien de vertus dignes du trône ces vices étaient-ils compensés! Avant tout, le grand Jules César s'attirera notre première admiration par la supériorité de son génie, par l'intrépidité de son courage et par un mélange peu commun de douceur et de fermeté. Il nous paraîtra un de ces hommes extraordinaires *que le ciel ne montre que rarement à la terre*. Nous n'avons considéré les *Commentaires* de Jules César qu'avec une espèce de crainte respectueuse : ce sont des tableaux finis, que les plus habiles peintres n'osent retoucher sans frayeur. »

[1] *Vie de César*, par de Bury, dédiée à madame de Pompadour, t. II, p. 220. — L'abbé de Saint-Réal, *Réflexions sur la difficulté d'avancer*, p. 109.

Vous venez d'entendre sur César et ses ouvrages les révérends Pères de la Compagnie de Jésus [1].

Ici encore, Madame, *salva reverentia*, je répète ma phrase : Voilà l'éloge, voici l'histoire. Commençons par les *Commentaires*. Ces mémoires que les fils de saint Ignace appellent des tableaux finis et qu'ils ne considèrent qu'avec une crainte respectueuse, à peu près comme le livre des Évangiles, voulez-vous savoir ce qu'en dit un illustre contemporain de César, grand orateur et grand homme de guerre comme lui? « C'est une œuvre peu soignée, dans laquelle, volontairement ou par erreur, la vérité est peu respectée [2]. » N'est-ce pas dire, en d'autres termes, que les *Commentaires* de César fourmillent d'inexactitudes ou de mensonges? L'éloge qu'en fait Cicéron prouve, avant tout et peut-être uniquement, que Cicéron a loué toute sa vie et sans exception ceux dont il avait peur ou besoin, même Antoine.

Passons à l'homme. Sans religion, sans foi, sans mœurs, César fut un ambitieux qui, pour arriver au pouvoir, ne recula devant aucun moyen, ni le par-

[1] *Histoire romaine*, par les PP. Catrou, Rouillé, etc., t. XVII, p. 364, préface; t. XVII, p. 8, et t. XXII, préface, p. 45.

[2] Asinius Pollio parum diligenter parumque integra veritate compositos putat, cum Cæsar pleraque et quæ per alios erant gesta temere crediderit, et quæ per se v[illegible] [illegible] la[illegible] Suet. *J. Cæs.* LVI.

jure, ni le vol, ni la cruauté, ni le sacrilége. « On ne voit dans César, disent Plutarque et Suétone, ni vraies lumières sur la religion, ni respect pour elle. Dans l'occasion, il se moquait publiquement de celle de son pays. Son opinion dans l'affaire de Catilina montre clairement qu'il ne croyait point à l'existence d'une autre vie : vérité sans laquelle il n'y a point de morale sur la terre [1]. » De là vient qu'il n'eut d'autre morale que celle de ses passions. Sa jeunesse fut livrée tout entière aux voluptés et aux vices les plus honteux. Le mot si connu qui courait sur son compte, qu'il était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, prouve à quels excès il avait porté la débauche et le libertinage [2]. Non content de corrompre les mœurs publiques par ses scandales, il les outrage par des vers tellement obscènes que Rome elle-même en rougit [3] ?

En lui, l'ambition marche de pair avec la volupté. Avant l'âge de vingt ans, et avant d'avoir obtenu aucune charge, il a dévoré sa fortune et s'est endetté d'environ cinq millions et demi. Cette somme fabuleuse, il l'a employée partie à solder ses débauches, partie à se faire des créatures. Sentant qu'il

[1] Plut., *in Cæs.*, n. 14. — In religione quidem ulla a quocumque incepto absterritus numquam vel retardatus est. — Suet., *In Cæs.*, c. XLIX. — [2] Plut., *Parallèle d'Alexandre et de César*, n. . — [3] Plin. Jun., *Epist.*, lib. VII, epist. 6.

est perdu s'il n'obtient le souverain pontificat[1], il n'est sorte de basses flatteries auxquelles il n'ait recours pour assurer son élection : « Jamais homme, dit Appien, ne sut mieux jouer l'hypocrite[2]. »

Pendant son édilité, il caresse servilement les deux grandes passions de la populace romaine : il lui donne trois cent vingt paires de gladiateurs, et demande pour elle le partage des terres. Afin de faire passer ces lois séditieuses, il se lie avec les hommes les plus pervers de la République; Catilina, entre autres, dont il prend la défense devant le Sénat[3]. Toujours criblé de dettes, ce dieu futur est trop heureux de partir à la hâte pour l'Espagne, tremblant d'être assigné, et sans attendre ses passeports ni que Crassus le cautionne pour 830 talents (4,565,000 francs). Il s'en va convenant qu'il lui manque 250,000,000 de sesterces (50 millions) pour que sa fortune égale zéro[4].

La popularité qu'il s'est acquise par ces honnêtes moyens, César la conserve par des moyens non moins honnêtes. Il sait que le peuple romain veut du sang, et il établit à ses frais une école de gladiateurs, ce qui lui mérite le titre glorieux de *Laniste du peuple romain*[5]; et, pour lui plaire ou pour

[1] Job grand prêtre. — [2] Lib. II. Dio., lib. XXXVII. Plut., *In Cæsar.*, n. 3. — [3] Plut., n. 14. — [4] Appien, *Bel. civ.*, II, 12. — [5] Suet., *In Cæs.*, XXVI.

vivre, on voit des chevaliers et des sénateurs ruinés entrer dans cette école et se faire gladiateurs, aux gages de 2,600 francs par an [1]. Le vol et le pillage fournissent aux dépenses; partout où il passe, le divin César vole à pleines mains : à Tyr, il vole les immenses trésors du temple d'Hercule; ailleurs il se fait donner des couronnes d'or par les rois et les princes; plus loin, il emprunte *à fonds perdu* aux particuliers et aux villes; sous le titre de dons volontaires, il exerce les plus odieuses exactions dans toutes les provinces; à Rome même, il pille le trésor sacré du temple de Saturne. « La violence, le sacrilége, tout lui était bon, dit Suétone, pour se procurer de l'argent, et il n'en avait jamais assez [2]. » Un jour, cependant, il réussit à se faire quelques épargnes, et il prête à la République la modique somme de *vingt-sept millions vingt-neuf mille quatre cent soixante francs* [3], ce qui, à 24 pour cent d'intérêt, ne laissait pas que de lui procurer un assez honnête revenu.

Pour César, l'or n'est qu'un moyen; le but, c'est le pouvoir, le pouvoir souverain possédé sans rival.

[1] Senec., ep. 99.

[2] Dio., lib. XLII; Flor. IV, 2; Plin. XXXIII, [illegible] plaque Deûm donis referta expilavit, urbem diruit [illegible] ob praedam, quam delictum ... est lentissimis rapinis ac sacrilegiis onera bellorum civilium sustinuit. — Suet., c. LIV. — [3] Lepel. [illegible]

En traversant un misérable village des Alpes : « J'aimerais mieux, disait-il, être le premier parmi ces barbares, que le second dans Rome[1]. » Sans cesse il répétera ce vers d'Euripide :

S'il faut manquer à la justice, c'est pour régner.

Plus tard il dira : « Si les sicaires m'eussent rendu service, je ferais consuls les sicaires. » Ces mots, qui révèlent une ambition démesurée et une âme sans foi ni loi, sont le dernier mot de César. « Le pouvoir est son dieu, dit Cicéron, il n'en connaît pas d'autre. »

Le peuple qu'il a flatté et corrompu, les grands qu'il trompera par des caresses et qu'il décimera par le fer, les soldats qu'il rendra parjures, lui serviront de marchepied. Pour s'assurer la puissante amitié de Pompée, il lui donne en mariage sa fille Julie, déjà fiancée à Servilius Cépion. En échange, il promet à celui-ci la fille de Pompée, promise elle-même à Faustus, fils de Sylla. César lui-même répudie sa femme Pompéia, pour épouser Calpurnie, fille de Pison, qu'il fait désigner consul pour l'année suivante. « C'est ainsi, disent les historiens du temps, que César prostituait l'empire par des mariages, et qu'en trafiquant des femmes on se don-

[1] Plut. [illegible]

nait mutuellement des gouvernements et les premières charges de la République [1]. »

Que pensez-vous, Madame, de tous ces honnêtes gens qu'on appelle les grands hommes de la république romaine? Je ne vous parlerai ni de la conduite de César à l'égard de son armée, à laquelle il fit, au mépris des serments les plus sacrés, franchir le Rubicon; ni des guerres civiles qu'il suscita et qui ensanglantèrent l'Orient et l'Occident au profit de son égoïsme.

Pour achever le portrait du divin César, j'ajoute que chez lui, comme chez tous les grands païens, idoles des colléges, la cruauté est la compagne inséparable de la volupté. Il fait un traité de paix avec les Germains; puis, tout à coup, il les attaque et leur tue trois cent mille hommes [2]; dans une autre circonstance, il fait couper le poignet à deux mille prisonniers gaulois dont il est embarrassé; après la victoire, il fait égorger L. César, L. Ligarius, Afranius et Faustus Sylla. A Rome, il continue de faire couler par torrents le sang des gladiateurs et des naumachaires, pour se conserver les bonnes grâces du peuple. L'histoire porte à un million cent quatre-vingt-douze mille le nombre des hommes qu'il tua sur les champs de bataille, sans compter

[1] Plut., p. 11. — [2] *Id.*, p. 14.

les innombrables victimes des guerres civiles suscitées par son ambition [1].

Le sang qu'il boit à longs traits n'éteint pas en lui les flammes de la volupté. Telle est, malgré les rides de l'âge, la fièvre de luxure qui le dévore, qu'à l'époque de sa mort le tribun Helvius Cinna, se trouvait chargé d'une loi, rédigée par César, en vertu de laquelle César était autorisé à prendre autant de femmes et de telle condition qu'il voudrait [2], attendu, ajoute Plutarque, que, bien qu'il eût plus de cinquante ans, il se servait de plusieurs femmes. Une d'entre elles était Servilie, sœur de Caton [3]. Un jour, en plein Sénat, il reçoit un billet, dont Caton, son voisin, peut lire le contenu. C'était une lettre amoureuse de Servilie, que César avait séduite. Il la jette à César en lui disant tout haut : « Tiens, ivrogne, bois [4]! »

[1] Dio., 43-23, Suét., *Cæs.*, c. XXXIX. — Præter civiles victorias undecies centena et XCII millia hominum occisa præliis ab eo. — Plin., lib. VII, c. XXV. — César combattit dans les Gaules contre trois millions d'hommes dont un tiers seulement lui échappa ; car il en tua un million et fit un million de prisonniers. C'est le compte de Plutarque. *In Cæs.*

[2] Suét., *In Cæs.*, Plut., *id.*, Dio., XLIV.

[3] Pour payer ses faveurs, César lui donna un jour de belles terres provenant de la confiscation des biens de Pompée, et une autre fois une perle qui valait 60,000 sesterces. — Suét., *In Cæsar*, c. L.

[4] Ad pedes Cæsaris projecisse his verbis : Cape, ebrie. — Plut. n. 28

Je ne puis, Madame, passer sous silence une particularité qui prouve une fois de plus que l'abîme appelle l'abîme et que la justice de Dieu punit souvent le crime par le crime. A la bataille de Pharsale, César défendit de tuer Brutus, quoique partisan de Pompée. Il voulait en cela obliger Servilie, mère de Brutus. Ainsi que nous l'avons vu, il avait aimé éperdument cette femme, et comme Brutus naquit pendant que sa passoin était dans toute sa force, César crut qu'il était le père de l'enfant. C'était l'opinion générale à Rome [1]. Et ce fut Brutus qui poignarda César !

Comme si les courtisanes, les filles et les femmes romaines ne lui eussent pas suffi, ce monstre de luxure cherche des victimes par tout l'empire et jusque sur les trônes étrangers. Le *grand* Périclès avait entrepris la guerre du Péloponnèse pour Aspasie, le *divin* César entreprend la guerre d'Égypte pour Cléopâtre. Cette nouvelle Aspasie accouche bientôt d'un fils, que les habitants d'Alexandrie nommèrent *Cesarion*. Oubliant aux pieds d'Omphale jusqu'aux intérêts de son ambition, il lui laisse prendre sur son esprit et sur son cœur un empire qui pensa ruiner sa fortune [2].

Pour se trouver, de tout point, à l'unisson de *tous* les grands génies de Rome et de la Grèce, ce-

[1] Plut., *In Brut.*, n. 6. — [2] *Id.*, n. 56.

illustres maîtres de vos enfants, Madame, il ne reste à César que d'avoir été l'esclave de l'amour contre nature. Il le fut dès sa jeunesse; et, jusque dans ses derniers triomphes, ses soldats lui criaient en l'accompagnant au Capitole : » César a dompté les Gaules, et Nicomède a dompté César. « Il avait beau jurer que c'était une calomnie; ses légions, qui savaient le cas qu'il faisait du serment, criaient plus fort : « César a dompté les Gaules, et Nicomède a dompté César[1] ! »

A cette ébauche, si vous ajoutez quelques traits isolés de générosité, toujours favorables et jamais contraires aux vues de son ambition, vous aurez en grand le portrait moral du divin César. En voici la miniature et le cadre : « Impie, dissipateur, ambitieux, voleur, libertin effréné, César fut un malhonnête homme; et, plus malhonnête que César, son siècle l'accable d'honneurs inouïs; le Sénat asservi le proclame libérateur; le Sénat corrompu, préfet des mœurs; le Sénat sans foi le fait dieu. César vivant, César flétri avant l'âge, César le bouc impudique, a des autels, des temples, des sacrifices; le coussin sacré, le char sacré pour son image : tous les privilèges de Jupiter ! César s'appelle *Jupiter Julius*; sa statue est au Capitole avec celle des dieux[2] ! »

[1] Xiphil. et Dio., p. 49.

[2] De Champagny, *Les Césars*, t. I, p. 108.

Continuons d'envoyer l'enfance respirer l'air de l'antiquité : l'antiquité est la plus belle chose qu'il y ait eu au monde ! Rien de plus utile à des âmes baptisées que le commerce de ses grands hommes !

Agréez, etc.

ONZIÈME LETTRE.

Ovide : éloge-histoire.

Rome, 7 février.

MADAME,

Au bruit des armes se mêlent les chants de la poésie. Le matin, vos enfants, avec César, contemplent les douceurs de la guerre païenne; le soir, avec Ovide, ils assistent au spectacle édifiant de la religion et des mœurs de la belle antiquité. Il se peut que ce nouveau maître de la jeunesse chrétienne vous paraisse assez mal famé : que votre sollicitude maternelle se rassure.

Écoutez : « La renommée d'Ovide remplissait le monde civilisé; ses vers excitaient l'enthousiasme des Romains; son caractère faisait les délices de ses amis. Partisan des plaisirs [1], mais noble dans ses goûts, père tendre, ami fidèle, opulent sans orgueil, émule sans jalousie, sobre comme un anachorète, ne buvant guère que de l'eau, courtisan aimable, mais philosophe profond, poëte illustre, doué de tous les sentiments généreux qui sont inconnus aux cours

[1] Bagatelle !

corrompues, plein de candeur, de sensibilité, de reconnaissance, ce grand homme unissait les qualités aimables, les dons brillants du génie, à tous les sentiments de l'honnête homme[1]. »

Quelle tranquillité pour vous, Madame, et pour toutes les mères, de savoir que dans Ovide vous avez pour précepteur de vos enfants et pour gardien de leur innocence un honnête homme, un grand homme, un anachorète qui ne boit guère que de l'eau ! Voyons cependant d'un peu plus près ce saint de la belle antiquité.

Comme Athènes au siècle de Périclès, Rome au siècle d'Auguste était, suivant le mot de Sénèque, l'égout du monde. La corruption universelle s'exhalait par les arts et par la poésie. Les places, le Forum, les théâtres, les rues, les palais, les maisons, les villas, étaient peuplés de statues qui redisaient les sentiments des cœurs. De tous les points, des voix s'élevaient pour chanter le bonheur immonde de l'esclavage et de la volupté. En un mot, Rome s'était faite artiste et avait la prétention de peindre et de chanter mieux que la Grèce :

> Venimus ad summum fortunæ, pingimus atque
> Psallimus et luctamur Achivis doctius unctis[2].

La rage de versifier prend à toute la noblesse.

[1] Répert. de litt., art. Orat. [illegible] — [2] Hor., II, ep. 1, v. [illegible]

Jeunes et vieux, doctes et ignorants, se couronnent de lierre et dictent des vers à leur souper; on lit des vers aux repas, aux bains, sur le Forum. Toute une population de poëtes, se moquant des dieux, de la religion, des ancêtres et des mœurs, affiche ses madrigaux sur les portes du palais et vient lire ses vers au lever du prince [1].

Les voix se groupent : il se forme deux grandes écoles de libertinage. L'une, au mépris des lois, court les chances dangereuses de l'adultère; l'autre se tient dans les turpitudes *permises*, le commerce avec les esclaves et les affranchis : l'une chante les filles et l'autre les garçons. Ovide est à la tête de la première [2]. Horace, Catulle, Pétrone, appartiennent surtout à la seconde, Virgile à toutes les deux. Chef d'école, Ovide s'acquitte avec zèle de ses honorables fonctions. D'abord, s'il ne marche pas sous le drapeau opposé au sien, ne le croyez pour cela ni plus retenu ni plus chaste. Dans des vers que, par respect pour vous, Madame, je laisse en latin, il donne effrontément les motifs de son choix :

> Odi concubitus qui non utrumque resolvunt,
> Hoc est cur pueri tangar minus amore [3].

« Si l'on excepte Ovide, dit un auteur moderne,

[1] *Répert. de litt.*, art. *Orat.*, p. 3. — [2] *Les Césars*, t. II, p. 99. — [3] *De art. am.*, lib. II, v. 683.

de tous les grands poëtes qui nous restent du siècle d'Auguste, *il n'en est pas un* qui dans ses amours s'en soit tenu à un seul sexe. Et si Ovide n'y cède pas, ce n'est point par pudeur, c'est par calcul[1]. »

Ses ouvrages sont une conspiration permanente contre les mœurs : les *Métamorphoses* conduisent à l'*Art d'aimer*. Sauf quelques pages, ce livre *classique* est un long tissu de contes à dormir debout et d'infamies plus révoltantes les unes que les autres, brodées sur le compte des dieux. Avec cela, plus de croyance possible à la religion, plus de crainte ni de respect pour la Divinité. Ce n'est pas tout ; les obscénités olympiques, exposées en détail dans mille tableaux variés, serviront à l'homme de modèle, et au poëte de point d'appui et de justification anticipée. Aussi, lorsque, dans un des ouvrages les plus odieux qu'on connaisse, Ovide aura donné les règles du libertinage, il aura soin de les autoriser, en renvoyant le lecteur aux *Métamorphoses*, sur les exemples des immortels, dieux, héros et demi-dieux.

Quod Phœbum decuit quem non decet, etc.[2].

J'ai appelé les *Métamorphoses* un livre classique. En effet, Madame, cet ouvrage se trouve entre les mains de tous les enfants qui font leurs études. Or,

[1] Walckenaer, *Vie d'Horace*, t. I, p. 105. — [2] *De arte am.*, lib. II. v. 241.

voici un échantillon de ce qu'il renferme, même dans les éditions *expurgées* et *approuvées*. Une Métamorphose du premier livre énumère en détail les appas de la nymphe Daphné fuyant devant Apollon; et Apollon, qui la poursuit, admire tant de beautés :

Il voit flotter sans art ses cheveux négligés;
Que serait-ce si l'art les avait arrangés!
Il voit son teint, sa bouche, image de la rose;
Il la voit; mais, hélas! ne peut-il autre chose?
Il voit ses bras d'albâtre et ses pieds délicats :
Ce qu'il voit embellit tout ce qu'il ne voit pas [1].

Si qua latent meliora putat.... tout ce qu'il ne voit pas! Jugez quel chemin peuvent parcourir de jeunes imaginations à cheval sur cet hémistiche! Cependant elles n'iront pas loin; Ovide s'empresse de montrer au grand jour ce qu'on ne voit pas. Continuant le portrait de la nymphe, il dit :

Avec plus de vitesse elle eut plus de beauté.
Sa grâce s'embellit de sa légereté :
Le zéphyr amoureux, d'une aile frémissante,
Soulève à plis légers sa robe voltigeante...
. . . .
Du dieu qui la poursuit irrite encor l'amour.

Et l'imagination de jeunes écoliers ne sera-t-elle pas aussi *irritée* au plus haut point? Qu'elle se con-

[1] Trad. de Saint-Ange

tienne cependant; elle aura, grâce aux *Métamorphoses* de l'honnête Ovide, bien d'autres objets *d'irritation*. Un peu plus loin, c'est Io qui fuit devant Jupiter, et Jupiter, plus heureux qu'Apollon,

> Cum deus, inducta lætas caligine terras,
> Occubuit, tenuitque fugam, rapuitque pudorem.

Quand vos enfants, Madame, se seront suffisamment formé le goût, l'esprit et le cœur dans le premier livre des *Métamorphoses*, le second sera proposé à leur candide méditation. Pour vous faire apprécier ce second livre, je ne vous en citerai qu'un seul passage, l'entrevue de Calisto et de Jupiter :

> Jupiter, sans témoins, l'aperçoit à l'écart :
> Profitons, se dit-il, des faveurs du hasard;
> Junon ne peut le voir, et même le sût-elle,
> Dois-je craindre à ce prix sa jalouse querelle?
> . . . .
> . . . .
> Il lui donne un baiser dont le crime dément
> Le sexe de Diane et trahit un amant.
> Sa bouche sur la sienne avec ardeur pressée
> Arrête sa réponse à demi commencée.
> . . . .
> Elle résiste autant qu'il est en sa puissance;
> Mais contre Jupiter que peut la résistance?
> Elle résiste en vain, fier et victorieux,
> L'immortel séducteur remonte dans les cieux.

Je vous demande pardon, Madame, de dérouler

devant vous de pareils tableaux. Mais n'est-il pas temps que vous sachiez, et toutes les mères avec vous, à quel prix est vendue l'instruction de vos enfants? « Ce n'est plus, dit un père de famille, après avoir cité ce passage d'Ovide; ce n'est plus pour un peu d'or, c'est au prix le plus cher, le plus exorbitant, au prix de l'innocence et des mœurs de générations entières. Et cela pourquoi? Pour sacrifier à la coutume infernale d'exhumer, sous prétexte de bon goût, de beau latin et de beau grec, des égouts pestilentiels du polythéisme toutes les immondices qu'ils contiennent, afin de les jeter à la face et dans l'âme de la jeunesse! Et l'on prendrait cela pour une plaisanterie! Et ce qu'on rougirait de faire lire en français à des enfants, on ne rougit pas de le leur inculquer en grec et en latin! ce qu'on n'oserait leur laisser entrevoir dans les ignobles productions de Crébillon fils, de Louvet et de Laclos, on a l'infamie de le leur faire apprendre dans Ovide et dans Virgile! Et l'opinion publique serait assez lâche pour sanctionner plus longtemps de pareilles énormités [1]. »

Après l'introduction vient le corps de l'ouvrage; les *Métamorphoses* sont suivies de l'*Art d'aimer*. Tout ce qu'il m'est permis de dire de cet ouvrage,

[1] M. Morvat. *Echo de l'instruction publique*, n° 16.

c'est qu'il est l'art de séduire. Comme si les abominables préceptes qu'il contient ne suffisaient pas, Ovide, « à qui il convenait, en sa qualité de professeur de libertinage, de disposer les jeunes femmes à se montrer peu difficiles envers un amant aimable, leur compose une bibliothèque de son choix. Parmi les Grecs : Callimaque, Anacréon et Sapho; parmi les Latins : Properce, Gallus, Tibulle, Varron Atacinus, surtout le chaste Virgile, dans les aventures d'Énée et de Didon; enfin ses propres ouvrages, c'est-à-dire son *Art d'aimer*, ses *Héroïdes* et ses trois livres d'élégies intitulés *Mes amours* [1]. »

Si scandaleux que soient les ouvrages d'Ovide, il est, Madame, quelque chose de plus scandaleux encore, c'est l'éloge qui en a été fait, et fait par des chrétiens ! L'un ose dire : « Les *Métamorphoses* sont un des plus mémorables et des plus ingénieux ouvrages de toute l'antiquité. La douceur et la facilité qu'on admire partout dans les *élégies* ont mérité à Ovide, au jugement de plusieurs savants, le premier rang entre les poëtes élégiaques. Quelques-uns le préfèrent à Properce et à Tibulle, parce qu'il est plus naturel, plus touchant et *plus passionné*... On ne peut s'empêcher de louer l'ordre et la méthode des livres de l'*Art* et du *Remède de l'amour*, la gra-

[1] Walckenaer, *Vie d'Horace*, t. II, p. 368. — Voir la neuvième livraison de la *Révolution*, article *Virgile*.

vité des sentences et la beauté de la narration [1]. »

Un autre : « Dans les *Métamorphoses*, Ovide peint les amours et chante les aventures des dieux. Son style est tour à tour vif et délicat, voluptueux et touchant, sublime et gracieux. Il a le secret de tout peindre, de tout animer...... Notre célèbre professeur Tissot, ce digne successeur de Delille, bien plus versé que la Harpe dans la connaissance de la littérature ancienne, dit dans ses *profondes* études sur Virgile : Ovide invente encore, lorsque Virgile semble avoir atteint le terme des ressources du sujet... Peut-être sa *Biblis* et sa *Myrrha* peuvent-elles supporter le parallèle avec la *Phèdre* de Racine.... On ne devrait jamais expliquer séparément Virgile et Ovide [2]. »

Un troisième, voulant à tout prix laver son idole des infamies dont elle s'est souillée, soutient qu'Ovide n'était pas libre lorsqu'il composa l'*Art d'aimer*, et que dès lors rien ne peut dispenser de louer les beautés qu'on y rencontre [3]. Quand elle entend ou qu'elle lit de pareils éloges, comment la jeunesse ne serait-elle pas séduite?

Comme tous ses confrères en poésie, Ovide joint l'exemple aux préceptes ; il pratique ouvertement les

[1] Louis Moreri, prêtre, docteur en théologie ! *Dictionnaire*, article *Ovide*. — [2] *Dictionnaire de littérature*, article de M. de Pongerville. — [3] Heinsius. *Epist. dedicat. ad Blyemburg.*

leçons qu'il donne aux autres. Des trois femmes qu'il épouse, il répudie les deux premières. Tout en gardant la troisième, il court nuit et jour les courtisanes, et les chante dans ses vers. Insatiable du plaisir honteux, il pousse le cynisme jusqu'à révéler les forces qu'il a reçues de la nature à cet égard, l'usage qu'il en fait et le désir qu'il éprouve de mourir dans l'acte même du crime [1].

Avant d'en finir avec Ovide, permettez, Madame, que je vous dise un mot de l'école opposée à la sienne, et encore plus infâme. Ce nouveau trait achèvera l'esquisse générale des grands poëtes du siècle d'Auguste, les maîtres admirés de la jeunesse chrétienne. Pendant qu'Ovide et son école chantent et pratiquent leurs préceptes, l'école rivale chante et pratique les siens. L'exemple des illustres Grecs lui sert d'autorité aux yeux du public. Épaminondas le grand, Alexandre l'immortel, Aristide le juste, Socrate le sage, Platon le divin avaient eu des amants. Pindare eut son Théoxène [2], Anacréon son Bathylle [3] : et Horace eut son Ligurinus, Virgile son Alexis, Catulle son Juventius [4], Tibulle son Marathus [5]. Tous chantent leurs idoles. Les grands courent aux mêmes autels. Cicéron, la perle de la vertu antique, ouvre

[1] *Eleg.*, lib. III ; *Eleg.*, 7. lib. II ; *Eleg.* 10. — [2] Valer. *Maxim.*, IX, c. XII, p. 7. — [3] Car., XXII, XXIX. — [4] Car., 48, 81, 99. — [5] *Eleg.*, 1, 4, 8, v. 89.

la marche avec le chaste Scipion. Des bruits honteux courent sur Jules César et sur Octave. Sous Adrien, le bel Antinoüs a des autels. Trajan, ce modèle des empereurs et Pline son panégyriste ne sont pas plus scrupuleux : le torrent déborde de toutes parts, et les mœurs de la société païenne échappent à toute description [1].

Cependant Ovide est tout à coup arrêté au milieu de ses débauches et de ses vers : un ordre d'Auguste le bannit de Rome et l'exile sur les bords du Pont-Euxin. Quelle fut la cause de cette disgrâce? Elle est encore douteuse, malgré toutes les dissertations des savants de la Renaissance, qui ont consumé mille fois plus de veilles à éclaircir cet important secret qu'à élucider un fait quelconque de l'histoire sainte. Les uns prétendent que l'*Art d'aimer* provoqua la colère d'Auguste parce que cet ouvrage avait corrompu sa fille Julie; les autres, qu'Ovide, ayant été témoin d'un crime impérial, fut éloigné pour sauver la réputation des coupables.

Quoi qu'il en soit, Voltaire qui penche pour la première version, s'écrie : « Comment Auguste, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il exiler Ovide à Tomes, pour avoir donné à ses amis, plusieurs années auparavant, des copies

[1] Voir *Les Césars*, traduits par Spanheim, p. 68, 72, 73, 209 : édition 1728.

de l'*Art d'aimer?* Comment avait-il le front de reprocher à Ovide un ouvrage écrit avec quelque modestie, dans le temps où il approuvait les vers où Horace prodigue tous les termes de la plus infâme prostitution [1]? »

« L'*Art d'aimer*, ajoute Weber, eut un si scandaleux succès qu'Auguste crut pouvoir le faire servir de prétexte à l'exil de l'auteur. La preuve que ce n'était qu'un prétexte, c'est qu'Auguste permettait que les livres érotiques les plus infâmes, les *Milésiaques* d'Aristide, les *Sybaritides* d'Eubius, les poésies obscènes de Philænis et d'Éléphantis, se trouvassent dans les bibliothèques publiques dont lui et Pollion avaient doté la ville de Rome, et qu'ils fussent mis à la disposition des lecteurs [2]. »

Ovide se montre aussi faible à supporter son exil qu'il s'était montré audacieux dans la débauche : Auguste n'a pas de plus vil flatteur. Les lettres par lesquelles Ovide, à genoux, en adoration devant Auguste, sollicite son rappel, sont un des monuments les plus humiliants de l'aplatissement des caractères, à la plus glorieuse époque de la belle antiquité [3]. Tel fut Ovide.

Comment trouvez-vous cet *honnête homme* qui

[1] *Quest. encycl.* — [2] *Corpus poet.*, p. 544. — Ovide fait le même raisonnement, lib. II, *Eleg.* 4, v. 346, 409 et 417. — [3] Lib. III, od. 3 et 5.

passe sa vie à porter le trouble et le déshonneur dans les familles, en réduisant en système une science dont la nature corrompue ne donne déjà que trop de leçons; ce *grand homme* qui fut constamment le vil esclave des plus honteuses passions; cet *anachorète qui ne buvait guère que de l'eau*, et qui fut toujours ivre de voluptés? En pensant, Madame, qu'il est un des maîtres admirés de la jeunesse chrétienne, rappelez-vous notre maxime de Socrate, et agréez, etc.

DOUZIÈME LETTRE.

Virgile : éloge-histoire.

Rome, 8 février.

MADAME,

De l'école d'Ovide vos enfants passeront à celle de Virgile. Ici, nous abordons un des plus grands saints de l'antiquité. Publius Virgilius Maro, appelé par le P. Galluzzi, de la compagnie de Jésus, l'*autel de la sagesse*, une sorte d'arche d'alliance à laquelle il n'est permis de toucher qu'aux plus grands des mortels, les philosophes; le plus accompli des poëtes, un sublime théologien, un parfait ascétique; par son confrère le P. Rapin, génie admirable, en qui tout est grand, juste, heureux, achevé, plus grand que l'esprit humain, l'égal de la nature, qui raconte avec tant de réserve les amours d'Énée et de Didon « que tout ce qui est de l'essence du devoir et de l'honnêteté y est religieusement observé [1] »; par le P. Thomassin, de l'Oratoire, un respectable docteur qui enseigne l'existence de Dieu et des anges; que tous les de-

[1] *Comparaison*, etc., p. 17.

grés de lumière et de sagesse nous viennent du ciel, que les hommes les plus vertueux et les plus agréables à Dieu [1] s'endorment quelquefois, et ont besoin que Dieu les réveille; qui professe une théologie pleine de grands sentiments pour la Divinité et pour la religion [2]; par Jules Scaliger, le maître de la vie active et de la vie contemplative [3]; par d'autres, un oracle dont tous les vers sont des sentences et qu'on ne peut lire sans devenir meilleur [4]; enfin, par tous les professeurs, le *chaste Virgile*; chaste dans ses mœurs, tellement qu'on lui donne l'épithète de Virginal (*parthenius*); chaste dans ses écrits, si bien qu'à la différence des autres poëtes du siècle d'Auguste, Virgile seul a le privilége d'être mis tout entier entre les mains de la jeunesse.

On ne supporte aucune critique de sa personne ou de ses ouvrages; si quelqu'un s'en permet, la république des lettres prend le deuil; elle pleure, elle gémit, comme nous gémirions des outrages faits à un de nos saints; et après s'être fâchée avec l'abbé des Fontaines, elle se console pieusement en disant,

[1] Tel qu'Énée, par exemple.

[2] *Manière d'étudier*, etc., 1re part., liv. II, chap. VIII.

[3] *Poetic.*, lib. III, c. II.

[4] Landin, *Allegor. Plat.*, in-12, *Æneid.*; *Jug. des sav.*, p. 192. — « D'autres, dit Malebranche, *Rech.*, liv. II, ch. IV, ont découvert dans Virgile une infinité de belles choses auxquelles Virgile n'a peut-être jamais songé. »

avec Baillet : « C'est un grand sujet de consolation pour tous les poëtes malheureux de voir le chef de leur profession en butte à la contradiction [1]. »

Que vais-je devenir, Madame, si je me permets de souffler sur les nuages d'encens dont Virgile est environné et de vous le montrer tel qu'il fut, tel qu'il est? L'histoire seule peut me défendre. Je m'abrite donc derrière son autorité, et je commence par une malencontreuse lettre de Pline le Jeune. Cette pièce est peu connue et encore moins aimée dans la république des lettres : la raison en est simple, elle dévoile le pot aux roses de la belle antiquité.

Donc, le vertueux Pline s'amusait à faire des poésies tellement obscènes que Rome elle-même en était scandalisée; il assistait à des spectacles dégoûtants de lubricité; il trouvait son plaisir à lire des vers sotadiques, espèce de poésie assez infâme pour que Quintilien ait regardé comme une chose honteuse même d'en tracer les règles [2]. Un de ses amis, Ariston, lui écrit pour lui dire le mauvais effet que produisaient dans le public ses vers et sa conduite.

En réponse, Pline lui adresse la lettre suivante :

[1] *Jugements des savants*, p. 87.

[2] « Les vers sotadiques devaient leur origine à Sotades, poëte licencieux, que Martial lui-même a flétri du nom de Cinædus, v. 2, épig. 86. Quintilien avait dit que ce genre de poésie était tellement obscène, qu'il ne convenait pas même d'en tracer les règles, 1, 8, 6. *Remarq. de la trad. de Panckoucke.*

« Il est vrai, je fais quelquefois des vers peu chastes; je regarde les mimes, je lis les lyriques, je comprends les sotadiques[1]. Je suis peu touché de l'opinion qu'ont de mes mœurs ceux qui ne savent pas que les plus savants, les plus graves, les *plus saints* personnages ont composé de semblables vers. Mais j'ose me flatter que ceux qui connaissent le nom et le nombre de mes modèles me pardonneront aisément si je m'égare sur leurs pas[2]. Je ne veux nommer personne entre les vivants pour ne pas me rendre suspect de flatterie[3]; mais dois-je rougir de faire ce qu'ont fait Cicéron, Caïus Calvus, Asinius Pollion, Messala, Hortensius, Brutus, Sylla, Catulus, Scevola, Sulpicius, Varron, Torquatus, ou plutôt les Torquatus, Memmius, Lentulus, Getulicus, Sénèque, et de nos jours encore Virginius Rufus?

» Les exemples des particuliers ne suffisent-ils pas? Je citerai le divin César, le divin Auguste, le divin Nerva, Titus. Je ne parle point de Néron; et cepen-

[1] Facio nonnumquam versiculos severos parum, specto mimos, et lyricos lego et Sotadicos intelligo. — Epist., lib. V, epist. 8.

[2] Nec vero moleste fero hanc esse de moribus meis existimationem, ut qui nesciunt talia doctissimos, gravissimos, sanctissimos homines scriptitasse, me scribere mirentur, ab illis autem quibus notum est quos quantosque auctores sequar, facile impetrari posse confido ut errare me sed cum illis sinant. — *Ibid.*

[3] C'était donc un sujet de vanité de faire ce qu'on reprochait à Pline.

dant un goût ne cesse point d'être légitime pour être quelquefois celui des hommes méchants, tandis qu'une chose reste honorable par cela seul que les *gens de bien* en ont souvent donné l'exemple. Entre ceux-ci on doit compter avant tout *Virgile*, Cornélius Népos, et précédemment Ennius et Accius. Il est vrai qu'ils n'étaient pas sénateurs, mais *la sainteté des mœurs* n'admet ni distinction, ni rang [1]. »

Quel cynisme! mais quelle révélation! Tous ces saints de l'antiquité, des infâmes et des corrupteurs, et à leur tête le chaste Virgile, *inter quos præcipue numerandus P. Virgilius!* En effet, dans ses vers Pline le Jeune chante les garçons et les plus odieuses turpitudes de l'amour déshonnête [2]. Voilà donc ce qu'avaient fait les très-savants, les très-graves, les très-saints personnages qu'il nomme, et plus que les autres le très-saint, le très-chaste Virgile! Bien des professeurs en toge et en soutane vont être scandalisés d'un pareil jugement; vous-même, Madame, en serez peut-être étonnée : ce n'est pas ainsi que vous aviez entendu parler du Cygne de Mantoue. On va

[1] ... Sed ego verear ne me non satis deceat quod decuit M. Tullium, etc. Honesta manere quæ sæpius a bonis fiunt. Inter quos vel præcipue numerandus est P. Virgilius, Cornelius Nepos, et prius Ennius Acciusque. Non quidem hi senatores : sed sanctitas morum non distat ordinibus. — *Ibid.*

[2] *Epist.*, lib. VII; *Epist.* 4, *Ad Pontium*.

donc me demander sur quoi cette sentence est fondée : l'histoire répondra pour moi.

Elle vous dit, d'abord, que cette révélation est fondée sur le témoignage de Pline, témoin très-compétent, et dont nul ne peut aujourd'hui infirmer la déposition ; elle vous dit ensuite qu'elle repose sur l'ensemble des faits contemporains : dans la belle antiquité, à Rome aussi bien que dans la Grèce, l'amour des garçons n'était guère moins commun que l'amour des filles, et Pline parle comme saint Paul [1] ; elle vous dit, enfin, que l'affirmation de Pline est prouvée par les écrits et par la vie de Virgile.

Parmi les livres immondes que le paganisme nous a légués, il en est un plus immonde que les autres, intitulé les *Priapées*. Or, les commentateurs les plus accrédités l'attribuent à Virgile [2]. Mais si la paternité virgilienne des *Priapées* est douteuse, celle des *Églogues*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide* ne l'est pas. Eh bien, Madame, on a prouvé, pièces en main, que les *Géorgiques* sont parsemées d'obscénités, et que les *Églogues* sont, suivant le mot de Ménage, toutes pleines de choses déshonnêtes [3].

[1] Voir *Epit. aux Romains* ; Athénée, Lucien ; Bayle, à l'article *Virgile*, et tous les historiens.

[2] Reliquit autem Virgilius Priapeia lascivum admodum carmen. — *Cattaneo in Plin.*, epist., lib. V ; epist. *ad Arist.*, p. 290. Édit. in-4°, 1601. — Donat et Servius affirment la même chose.

[3] Voir nos *Lettres à monseigneur l'évêque d'Orléans*, et l'*Anti-Baillet*, t. I, p. 229.

L'*Énéide* elle-même chante des infamies qui font rougir. Au jugement d'un homme qui s'y connaissait, l'épopée du chaste Virgile est, en plusieurs endroits, tellement lascive, tellement dangereuse, qu'on ne peut conseiller à celles qui veulent être séduites une lecture plus propre à allumer dans leur cœur le feu de l'amour déshonnête : cet homme est Ovide. A côté des ouvrages les plus corrupteurs de l'antiquité grecque et latine, ce grand professeur de libertinage veut que ses élèves aient dans leur bibliothèque ou sur leur toilette l'*Énéide* de Virgile, et qu'elles lisent le quatrième livre : recommandation superflue, car déjà au siècle d'Auguste la concupiscence y cherchait son aliment et nulle partie du poëme n'était lue avec autant d'avidité [1].

Ce n'est pas seulement aux jeunes filles et aux jeunes femmes que l'*Énéide* peut être funeste : c'est encore aux jeunes gens. Saint Augustin avoue en pleurant qu'il y a trouvé la perte de son innocence. Un des plus illustres pères de la Compagnie de Jésus, le grand Possevin, avait donc mille fois raison de s'écrier : « Il faut être aveugle pour donner l'*Énéide* comme modèle aux enfants, et jamais je n'ai pu com-

[1] Nec legitur pars ulla magis de corpore toto
Quam non legitimo fœdere junctus amor.

De Art. am., lib. III, 330; *Eleg.*, lib. II; *Eleg. unic.*, V, 497 et seqq.

prendre qu'on leur expliquât le sixième livre[1] ! » quoique bien moins dangereux que le quatrième. Je n'en dirai pas davantage sur le chef-d'œuvre du chaste Virgile, dont j'ai l'intention de vous donner un jour l'analyse complète, ainsi que de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* du divin Homère.

Revenons aux *Églogues* que vos fils expliqueront en même temps que les *Métamorphoses* d'Ovide. Fidèle à l'esprit de la double école à laquelle il appartient, Virgile, dans *ces innocentes pastorales*, chante les filles et les garçons. Quant aux premières, Ovide trouve Virgile tout aussi coupable que lui-même, et il se plaint d'être seul puni d'un crime dont le favori d'Auguste n'était pas innocent[2].

Quant aux seconds, tout le monde lettré connaît le *Formosum pastor,* une des pièces les plus infâmes de la poésie latine. « Rien ne démontre mieux, dit

[1] Ecquis Æneam..... si attentiore acie christianæ mentis rem dispexerit, talem esse comperiet ut illius vita, actiones, reliqua item christianis auribus et oculis, teneris præsertim ingeniis, tanquam pietatis et virtutum exempla sint proponenda?... Et en parlant du VIe livre : Quamvis certe nunquam mihi probatum fuerit ut adolescentibus prælegeretur.— *Biblioth. selecta*, etc., p. 501. Romæ, 1592.

[2] Phyllidis hic idem teneræque Amaryllidis ignes
Bucolicis juvenis luserat ante modis.
Nos quoque jam pridem scripto peccavimus isto;
Supplicium patitur non nova culpa novum.
Eleg., ubi supra.

un auteur moderne, l'empire qu'exerçait le Polythéisme sur les sentiments et les idées des anciens que la publication de la seconde Églogue de Virgile. Certes, il n'aurait pas mis au jour une telle production s'il n'avait su qu'il trouverait de nombreux échos.... Si c'est une excuse pour Horace, disons que Virgile et Tibulle, ses amis, plus tendres et moins épicuriens que lui, ont montré encore moins de réserve[1]. » Quoiqu'il m'en coûte, je vous envoie, Madame, quelques détails sur cette seconde Églogue; il faut bien que vous sachiez, ainsi que toutes les mères, quelle nourriture l'éducation classique donne à vos enfants, et comment elle développe en eux les germes sacrés des vertus infuses dans leur âme par le baptême.

Virgile s'était fait connaître par différentes pièces de vers : les *Priapées*, le *Moucheron*, les *Églogues* et les *Géorgiques*. Mécène devint son protecteur. Admis à la table et à la familiarité même d'Auguste et de son ministre, Virgile fut bientôt gorgé de richesses. Entre autres cadeaux, il reçut de Mécène un beau jeune garçon qui, après avoir été les délices de Mécène, devint les délices de Virgile, *delicias domini*. C'est ce beau jeune homme qu'il nomme Alexis, en prenant pour lui-même le nom de Corydon; c'est cette pauvre victime de ses honteuses lubricités que

[1] Walckenaer, *Vie d'Horace, ubi supra*

Virgile chante dans son Églogue. Beau sujet de versions pour des enfants chrétiens! La possession de ce trésor excite tellement la verve du chaste Virgile, qu'il brise ses pipeaux rustiques et renonce à la poésie pastorale pour emboucher la trompette épique et composer l'*Énéide*. Ainsi, Hélène enflamme Homère, et nous avons la grande épopée des Grecs; Alexis enflamme Virgile, et nous avons la grande épopée des Latins. Ne vous semble-t-il pas qu'elle doit être bien pure, bien noble et surtout bien propre à l'instruction de la jeunesse chrétienne, la poésie qui s'inspire à un pareil foyer?

J'ai hâte, Madame, de donner la preuve de ce que j'avance. Heureusement pour moi je ne suis que le traducteur des auteurs païens; sans cela je courrais grand risque d'être frappé d'excommunication laïque, peut-être même ecclésiastique. Martial, vantant les largesses de Mécène envers les poëtes de son temps, et envers Virgile en particulier, raconte les effets qu'elles produisaient pour exciter leur verve. Il insiste surtout sur le don que Mécène fit à Virgile du jeune et bel Alexis, et il ajoute que c'est à partir de ce moment que Virgile entra dans la carrière de la poésie héroïque. « Reçois ces richesses, lui dit Mécène, et sois le plus grand des poëtes; aime aussi notre Alexis, le plus beau de ceux qui me servaient à table le falerne d'un rouge foncé, et dont

la main blanche comme le marbre me présentait ces larges coupes dans lesquelles il baignait ses lèvres de rose, dignes des baisers de Jupiter. » Le poëte étonné renonce à chanter les bergers et les champs, et aussitôt il conçoit l'*Énéide :*

> Excidit attonito pinguis Galatea poetæ,
> Thestylis et rubras messibus usta genas :
> Protinus Italiam concepit et *arma virumque*,
> Qui modo vix culicem fleverat ore rudi [1].

Apulée rapporte le même fait, et ne met nullement en doute la *vertu* du chaste Virgile à l'égard d'Alexis [2].

Vous dire ce qu'ont tenté les adorateurs de Virgile pour le laver de la souillure dont il est couvert serait impossible. Les uns, comme le bon P. Catrou, de la Compagnie de Jésus, ont soutenu gravement que Virgile avait pris Alexis chez lui, pour lui apprendre la musique et la poésie, et qu'il l'aimait comme un maître aime son élève ; les autres, avec Donat, tout en reconnaissant l'amour de Virgile pour Alexis, prétendent le justifier en le comparant à celui de Socrate pour Alcibiade. L'explica-

[1] *Epig.*, lib. VIII, ep. 56 ; edit. varior., 1656.

[2] Quanto modestius tandem Mantuanus poeta qui ibidem, ut ego, puerum bucolico ludicro laudans, et abstinens nominum, sese quidem Corydonem, puerum vero Alexim nominat. — *Apol.*, édit. Panckoucke, 1838, p. 25.

tion charitable du P. Catrou est une naïveté qui ne demande pas de réponse; celle de Donat est une maladresse qui le confond : « C'est un bruit, dit-il, que Virgile aimait les garçons; mais les *bons* ont pensé qu'il les aimait comme Socrate aimait Alcibiade[1]. » Or, vingt auteurs nous apprennent de quelle nature était l'amour de Socrate pour Alcibiade[2]; entre tous, il suffit de citer Cornélius Népos, un des oracles de collége : « Dans sa jeunesse, Alcibiade, dit-il, fut aimé, *à la manière des Grecs*, par un grand nombre, entre autres par Socrate[3]. »

Que Donat et les *bons* adorateurs de Virgile dont il parle en prennent leur parti : tout le monde sait ce qu'était l'amour grec. Il demeure donc bien établi que, dans Virgile, pédéraste et chantre de la pédérastie, les enfants chrétiens ont pour professeur et pour gardien de leur innocence un homme qui ferait rougir nos bagnes.

Agréez, etc.

[1] Fama est eum libidinis pronioris in pueros fuisse. Sed boni ita eum pueros amasse putaverunt, ut Socrates Alcibiadem. — Donat., *In Vit. Virgil.*

[2] Voir *Socrates sanctus pæderasta.* — De Jo. Matth. Guesner, in-8°, 1789.

[3] Ineunte adolescentia amatus est a multis more Græcorum, in eis a Socrate. — *Vit. Alcib.*, c. II; édit. Périsse, 1844.

TREIZIÈME LETTRE.

Cicéron : éloges.

Rome, 9 février.

MADAME,

Jusqu'ici j'ai joué de malheur. Parmi les saints de la belle antiquité je n'ai pas encore trouvé un honnête homme. Celui dont je vais vous parler, et qui est le plus renommé dans les colléges, fera sans doute exception. En effet, de gros in-folio contiendraient à peine les éloges prodigués à Cicéron depuis quatre siècles. Lui seul en a reçu de la république des lettres plus qu'elle n'en a donné à tous les docteurs de l'Église. Pour vous rendre heureuse et fière de savoir vos enfants à l'école de ce nouveau maître, je vais vous en rapporter quelques-uns.

Dès l'aurore de la Renaissance, Érasme, prêtre et religieux, s'écrie : « Depuis que je touche à la vieillesse, je prends plus de plaisir à la lecture de Cicéron, que je n'ai jamais fait dans les premiers temps de ma vie. Ce n'est pas seulement le tour

divin de son style, c'est sa *morale* et la *sainteté de son cœur* qui m'enchantent. Il a inspiré mon âme et il m'a fait sentir qu'il m'a rendu meilleur. Je ne balance donc pas à presser notre jeunesse d'employer le temps à lire ses ouvrages et à les apprendre par cœur [1]. »

A la même époque, Sadolet, évêque et cardinal, écrit à un jeune homme qui se destinait à l'état ecclésiastique : « Tu dois lire Cicéron, et maintenant et dans la suite, et toujours; non-seulement le lire, mais le dévorer et l'absorber par tous les moyens et par toutes tes puissances... Pas une vertu qui ne soit en lui, qui n'y brille, qui n'émeuve; c'est comme un torrent qui inonde le lecteur de toutes les voluptés [2]. »

Quelques années plus tard, Denis Lambin, célèbre professeur à l'Université de Paris, déclare que Cicéron est l'oracle universel du monde, la source intarissable de toutes les sciences, le maître obligé de l'enfant et du vieillard, du pauvre et du riche, du paysan et du bourgeois, du soldat et du jurisconsulte, des rois et des prêtres; qu'il n'y a personne parmi les millions d'hommes qui respirent

[1] *Epist. ad Jo. Vlatt.* — In Cicer., *Quæst. Tusc.*

[2] Hic enim tibi et nunc et postea et semper legendus est : nec legendus solum, sed omnibus intimis sensibus et modis devorandus, etc. — *De Puer. instit.*

sur le globe, de quelque âge, pays, condition, fortune, science ou nation qu'il soit, qui ne puisse devenir, à l'école de Cicéron, et plus savant et meilleur[1]. A l'éloge des ouvrages, Lambin ajoute la canonisation de l'auteur. « Eh bien ! dit-il, c'est ce Cicéron, cet homme le *plus savant, le plus éloquent, le plus intègre, le plus chaste, le plus saint*, que je donne au public : *Hunc igitur illum Ciceronem doctissimum virum, eloquentissimum, integerrimum, castissimum, sanctissimum, in publicum edendum curavi*[2]. »

Non moins célèbre que Lambin, un autre professeur, le R. P. Caussin, jésuite, enseigne à la jeunesse du dix-septième siècle qu'il n'y a dans le monde latin qu'un *seul* bon maître d'éloquence, c'est-à-dire que devant lui pâlissent tous les orateurs profanes, à plus forte raison tous les orateurs et auteurs chrétiens : Lactance, saint Léon, saint Grégoire, saint Bernard. En conséquence, il veut que le plus grand soin des maîtres soit de distiller Cicéron goutte à goute dans l'âme des enfants : *In latinis unus est Cicero qui certissimus dux ad eloquentiam esse possit ; quem ideo adolescentulûm mentibus instillari quam studiosissime oportet*[3].

Le P. Brunet parle comme son confrère, applaudit

[1] Cic., *Vit. ad Car.* IX, *fr. reg.*, p. 273. — [2] *Ibid.* — [3] *De Eloq.*, lib. III, p. 169, édit. 1636.

à l'éloge de Lambin, et ajoute : « Mais à quoi bon m'efforcer de balbutier les louanges d'un si *grand homme?* Pour louer Cicéron, il faudrait être Cicéron lui-même. Que dirai-je de ses ouvrages philosophiques? Il y traite si largement et avec tant d élégance les plus grandes questions, que je ne sais ce qu'on y apprend le plus, ou l'art de bien dire, ou la science de la *nature et des mœurs*... Et parmi tous ces ouvrages, qui pourra jamais exalter assez le traité *De officiis*, qu'au jugement de Pline il ne faut jamais quitter, qu'il faut même apprendre par cœur! » *Quos non modo de manibus nunquam deponendos, sed addiscendos etiam Plinius censet*[1].

Le même panégyrique passe de génération en génération. Ce que les jésuites des seizième et dix-septième siècles enseignent de Cicéron, les jésuites du dix-huitième le répètent à la jeunesse confiée à leur pieuse sollicitude : « Marcus Tullius Cicéron fut un de ces génies supérieurs *que le Ciel ne montre que rarement à la terre.* Il joignait ensemble, *au souverain degré*, les talents qui font estimer l'homme de lettres et l'homme d'État. Tous ces grands esprits que la Grèce vit naître dans son sein semblaient réunis et confondus dans sa personne... Quel est l'homme sans défaut? On ne reproche *guère* à celui-ci que trop de vanité dans la bonne fortune, et trop

[1] *Juvent. sancta*, 1664, in-4°, p. 765-809.

d'abattement durant la mauvaise. Nous dirons néanmoins qu'il effaça le dernier de ces *préjugés*, par la constance qu'il fit paraître dans la scène qui termina ses jours [1]. »

Sur la parole de leurs respectables maîtres, les élèves, devenus citoyens de la république des lettres, répètent devant le public l'éloge de Cicéron. Passionné pour ce grand homme et ce grand saint, qu'il a tant admiré au collége, Voltaire regarde comme un devoir de le populariser dans le monde. Les jeunes gens n'ont pas besoin de son enthousiasme; mais il craint que leurs sœurs ne connaissent pas assez le libérateur de la République et ne le placent pas, dans leur estime, au-dessus de tout ce que le monde a vu de plus grand. « On a eu surtout, dit-il dans la préface de *Catilina*, pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes.... On montre *avec respect* la maison que Cicéron occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel était le chef à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans savent en quel temps Cicéron était à la tête de Rome. Les ouvrages de ce grand homme servaient à notre éducation; mais on ne savait pas *jusqu'à quel point sa personne était respectable*. Les

[1] *Histoire romaine*, par les PP. Catrou, Rouillé, etc., t. XVIII, p. 79. — Voir aussi le P. le Jay, *Biblioth. rhetor.*, præf., p. 5.

lumières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer *aucun des hommes qui se sont mêlés de gouvernement et qui ont prétendu à l'éloquence.* César était un grand homme, mais *Cicéron était un homme vertueux* [1]. »

L'opinion se forme, s'étend, s'affermit. « Vertueux dans un siècle de crimes, dit l'académicien Thomas; défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi les grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs, Cicéron s'attacha moins à louer les grands hommes qu'à les imiter [2]. » — « Si je réussis, dit un autre, à faire naître une plus haute idée du *mérite* de Cicéron, j'aurai fait un grand bien. *On imite volontiers ce qu'on admire ;* et je me figure qu'il n'est guère possible d'exciter du goût pour Cicéron sans en inspirer en même temps pour *tout ce qui est digne de louange*... On ne trouve aucune trace de galanterie dans la vie de Cicéron ; son caractère fut un exemple éclatant de *toutes les vertus* [3]. »

Et les traducteurs de Cicéron : « L'objet de l'instruction publique et particulière, disent-ils, est moins de faire des savants que des *sages* et des citoyens. Elle se propose, pour me servir de l'expression de Michel Montaigne, plutôt de forger les âmes que de les meubler. Et cependant elle les

[1] P. 3, édit. Palissot. — [2] *Essai sur les éloges.* — [3] Middleton, *Vie de Cicéron*, préface, et t. IV, p. 315.

forge en les meublant. *Les exemples et les principes de l'antiquité sont ses moyens*[1] : c'est une source riche et féconde[2]... En prenant Cicéron pour guide, surtout dans les *Offices*, on ne risque pas de *se tromper*, ni d'*égarer la jeunesse*... Cet ouvrage est, de l'aveu de tout le monde, un des plus beaux monuments de l'antiquité. Les règles que Cicéron y donne pour la conduite de la vie sont si étendues, qu'on y trouve une *morale complète*, et si pure qu'il n'y a presque point de chrétien qui pût soutenir l'examen de son cœur sur ces règles-là... Qui ne croirait que Cicéron est *un chrétien et même un des plus parfaits et des plus saints*[3]? »

Et encore aujourd'hui les ouvrages, les plus classiques : « On a reproché à ce grand homme *quelque faiblesse de caractère* et une vanité excessive, mais on ne peut lui refuser *toutes les vertus* qui font le bon citoyen... Philosophe distingué, Cicéron contribua puissammemt à introduire à Rome la philosophie des Grecs[4]. »

Et les journalistes, fils de leur éducation de collége, se fâchent *tout rouge* contre quiconque n'adore pas Cicéron. Jurant *in verba magistri*, ils

[1] Et l'on nous a refaits à l'image de l'antiquité! — [2] Et l'Évangile, et le christianisme! — [3] Barret, trad. *De Offic.* — Paris, 1776, préface; et un autre, *Avertiss.*, etc., etc. — [4] Bouillet, *Dictionnaire*, article *Cicéron*.

disent avec une assurance qu'on prendrait pour de la conviction : « Quelle différence essentielle y a-t-il entre la morale de Cicéron et la morale de Jésus-Christ ? Le traité *De Officiis* est l'ouvrage le plus parfait de morale qui soit sorti de la main de l'homme. Cicéron était *le meilleur, le plus honnête et le plus aimable des hommes*. On peut lui reprocher des erreurs, on ne peut lui reprocher aucune *bassesse*, aucune capitulation contraire à l'honneur et aux principes, aucune apostasie politique. Pour aimer, pour admirer Cicéron, il suffit de connaître sa vie, de lire ses écrits, de les étudier et de les comprendre[1]. »

Voilà, Madame, un faible échantillon des éloges données, depuis quatre siècles, dans l'Europe chrétienne, à Marcus Tullius Cicero. Il est *l'oracle universel du genre humain; le plus grand des orateurs; le plus distingué des philosophes; le plus habile homme d'État; le vrai père nourricier de la jeunesse; le modèle de toutes les vertus; le meilleur, le plus honnête, le plus aimablè des hommes; un chrétien et même un des plus parfaits et des plus saints*. Excepté les miracles, *qui sont peu de chose*, que trouvez-vous de plus dans les bulles de canonisation? Je ne vois pas

[1] C'est la meilleure preuve que l'auteur ne les a ni lus, ni étudiés, ni compris. — M. Alloury, dans les *Débats*, 4 septembre 1858, et *passim* depuis huit ans.

pourquoi vous ne mettriez pas Cicéron dans vos litanies, et ne lui diriez pas, comme Érasme disait à Socrate : *Sancte Cicero, ora pro nobis!*

Cependant, vous savez que dans les procès de canonisation la sentence n'est rendue que sur les plaidoiries contradictoires. De là, un promoteur de la foi, vulgairement appelé l'*avocat du diable*. Ce nom est peu flatteur, mais le rôle est nécessaire. Conduit à le remplir à l'égard de Cicéron, je m'en acquitterai dans les lettres suivantes.

Agréez, etc.

QUATORZIÈME LETTRE.

Cicéron philosophe. — Son principe philosophique. — Les *Académiques*. — Sa philosophie religieuse. — Le *Traité de la nature des dieux*. — Les *Tusculanes*. — Le *Traité de la divination*. — Sa philosophie sociale. — Origine de la Société. — Doctrine du régicide.

Rome, 4 février.

MADAME,

En vous annonçant que je plaiderais contre Cicéron, je me suis mal expliqué. Dans la cause de sa canonisation, comme dans celle de tous *les saints de l'antiquité*, je ne suis et ne veux être que rapporteur : l'avocat du diable, c'est l'histoire. Nous allons l'entendre ; et, afin de procéder canoniquement, elle nous fera étudier Cicéron à tous les points de vue : comme *philosophe*, comme *moraliste*, comme *rhéteur*, comme *orateur*, comme *homme public* et comme *simple citoyen*.

CICÉRON PHILOSOPHE. — Le point de départ et le point d'arrivée de la philosophie de Cicéron, c'est le scepticisme. Disciple de Carnéade, il soutient partout le principe de son maître, que l'homme ne peut rien connaître avec certitude, que tout se borne pour lui à des conjectures, à des vraisem-

blances, tout au plus à des probabilités. Dans les *Académiques*, où il expose sa théorie philosophique, il se résume en ces termes : « J'en reviens au sentiment de mon père, qu'il disait être celui de Carnéade : je crois qu'on ne peut avoir sur rien de perception certaine : *Sententiæ, nihil esse quod percipi possit, vehementer assentior*, c'est précisément l'avis de l'Académie : *Ista Academiæ est propria sententia*[1]. »

Ce principe est l'âme de tous les ouvrages philosophiques de Cicéron. Pour le justifier et le répandre, il le met en action. Sa méthode consiste à faire battre entre eux les différents systèmes. Quand vous avez assisté jusqu'au bout à ces joutes philosophiques, ne demandez pas à Cicéron quel est son avis : Marcus Tullius est un procureur qui ne tire jamais de conclusions : « Je suis disciple de l'Académie, vous dit-il, et l'usage héréditaire de l'Académie, c'est de toujours disputer et de ne jamais conclure : *Mos patrius Academiæ adversari semper in disputando*[2]. »

Remarquez bien, Madame, que Cicéron n'applique pas son funeste principe à des vérités peu importantes, si tant est qu'il y en ait, mais aux dogmes mêmes qui servent de fondement à la religion et à la société : « En ces matières, dit-il, le vrai et le faux peuvent être mêlés de telle sorte,

[1] Lib. II, c. *ultim.* — [2] *De Orat.*, lib. I, c. XVIII.

que l'adhésion complète à une vérité est toujours un acte téméraire. Que savons-nous bien clairement sur le bien et sur le mal? *Quid habemus in rebus bonis et malis explorati*[1]? »

Dans le *Traité de la nature des Dieux*, il a discuté longuement sur la Divinité, son existence, sa nature, sa providence; il a soutenu ou fait soutenir le pour et le contre, et il conclut en disant : « Dans les discussions que nous avons entamées, je me suis borné à de simples discussions, sans me permettre de porter aucun jugement. L'entretien étant demeuré à ce point, nous nous séparâmes, Velléius, dans la persuasion que Cotta avait plus approché de la vérité, et moi, que Balbus avait plus approché de la vraisemblance : *Hæc cum essent dicta, ita discessimus, ut Vellejo Cottæ disputatio verior, mihi Balbi ad veritatis similitudinem videretur esse propensior*[2]. »

Sur l'immortalité de l'âme, Cicéron est-il plus affirmatif? Ecrivant à Caton, il dit qu'il croit à l'immortalité de l'âme, que cette croyance fait son bonheur, que rien ne pourra la lui ôter[3]. Ailleurs, il compose en faveur du même dogme de belles pages, qu'il répète dans les *Tusculanes*. « Toutefois, a-t-il soin d'ajouter, en m'entendant, ne

[1] *Acad.*, 13, 24, 26, 28, 33, 42. — [2] Lib. III, c. *ultim.* — [3] *Ad Cat.*, 23.

croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je vous dis pour des dogmes indubitables. Je cherche la vraisemblance, mes lumières ne sauraient aller plus loin : *Probabilia conjectura sequens : ultra enim quo progrediar, quam ut veri videam similia, non habeo*[1]. »

Foulant aux pieds la tradition du genre humain, qui toujours et partout a cru à des peines et à des récompenses futures, Cicéron prend sa raison pour guide et n'admet sur l'état de l'âme après la mort que deux hypothèses : le bonheur ou l'anéantissement. « La mort n'est pas à craindre, dit-il, parce que de deux choses l'une : ou elle est le commencement du bonheur, ou le néant : *Aut in æternam et plane nostram domum remigremus, aut omni sensu molestiaque careamus*[2]. »

Cicéron oublie une troisième supposition, celle d'un malheur éternel, et c'est là le grand motif de craindre la mort. Je dis mal, Cicéron connaît cette supposition, mais il s'en moque, il la combat, il y revient souvent : on dirait qu'elle l'importune. Pour l'éloigner de sa pensée, il emploie, chose remarquable! les mêmes sophismes que ses admirateurs, les libres penseurs de nos jours. « La puissance à qui nous devons l'être, dit-il, ne s'est pas donné la peine de nous produire et de nous conserver la vie,

[1] Lib. I, c. IX. — [2] Id. lib. I, c. XLIX.

pour nous précipiter, après nous avoir fait éprouver toutes les misères de ce monde, dans une mort suivie d'un mal éternel : *Nec id gigneret aut aleret, quod, cum exantlavisset omnes labores, tum incideret in mortis malum sempiternum* [1]. »

Ailleurs : « Dire que les morts sont misérables, c'est vouloir que nous soyons nés pour une misère sans bornes... N'est-ce point que l'image des enfers vous effraye? Un Cerbère à trois têtes, les flots bruyants du Cocyte, le passage de l'Achéron, des juges inexorables! Pensez-vous que j'extravague jusqu'à donner dans ces rêveries? Pas le moins du monde. Il n'est pas difficile de prouver que les tourments des enfers ne sont que pures imaginations. Mais s'il n'y a point de misérables dans les enfers, personne n'y est donc : je n'y crois personne [2]. »

Préoccupé de cette pensée, qui semble le poursuivre comme un cauchemar, Cicéron ne la repousse pas seulement dans ses traités de philosophie, il la combat encore dans ses lettres intimes, dans ses harangues et dans ses traités de morale. « Je ne vois qu'une chose, écrit-il, c'est de prendre patience, puisque la mort est l'anéantissement de toutes choses : *Cum omnium rerum mors sit exterminium* [3]. » Plaidant pour Cluentius, accusé d'assassinat sur

[1] *Id. id.* — [2] *Id.*, c. VI. — [3] *Epist. famil.* 21.

Oppiniacus, condamné à l'exil : « Si Cluentius, s'écrie-t-il, portait une haine implacable à Oppiniacus, ne devait-il pas désirer que son ennemi vécût longtemps dans cet état? L'ennemi d'Oppiniacus aurait-il hâté un trépas qui devenait l'unique terme à l'infortune de son adversaire? car enfin, quel mal la mort a-t-elle pu lui faire? à moins que, séduits par des fables et des contes puérils, nous ne pensions qu'il souffre dans les enfers les supplices réservés aux méchants : *Nisi forte ineptiis et fabulis ducimur, ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre*? Or, si ces choses sont autant de faussetés, comme tout le monde le comprend, qu'est-ce que la mort lui a ôté, sinon le ressentiment du mal? *Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem mors eripuit, præter sensum doloris*[1] ? »

Vous trouverez la même doctrine dans les traités de la *Vieillesse* et de l'*Amitié*[2].

Je n'ai pas besoin, Madame, de vous faire remarquer le danger et l'inconséquence d'une pareille doctrine. Désarmer le dogme de l'immortalité de l'âme, c'est ôter le frein à toutes les passions, car c'est rendre le méchant irresponsable; c'est de plus conduire à l'athéisme. Si Dieu est, il est souverainement parfait; s'il est souverainement parfait, il est

[1] N. 61. — [2] *De senect.*, 3, 7, 9, 18; *De amicit.*, 3-4.

souverainement bon et souverainement juste. Souverainement bon, il récompense magnifiquement le juste; souverainement juste, il punit le méchant par des châtiments terribles : ce qui est loin d'avoir toujours lieu en ce monde. Par leurs insolentes prospérités, les ennemis mêmes de Cicéron lui en fournissaient la preuve, mais enfin Cicéron nie les peines éternelles : serait-ce pour cela que sa philosophie est si chère aux lettrés de nos jours?

Doute et négation, voilà sur Dieu et sur l'homme, c'est-à-dire sur les bases mêmes de l'ordre moral, le résumé de la philosophie de Cicéron. Sur le monde a-t-il des idées plus justes et mieux arrêtées? Le monde a-t-il été créé, ou existe-t-il de toute éternité? est-il dirigé par une Providence infiniment sage, ou se conduit-il de lui-même? Cicéron n'en sait rien. « Pouvons-nous, dit-il, à la vue du spectacle de l'univers, douter qu'il y ait un Être ou qui ait formé le monde, *supposé* que, suivant l'opinion de Platon, il ait été formé; ou qui le conduise et le gouverne, *supposé* que, suivant le sentiment d'Aristote, il soit de toute éternité[1]? »

Vous croyez peut-être qu'il *croit* à l'une des deux opinions? Détrompez-vous : lui-même vous prie de ne pas lui imputer ce péché contre le scepticisme dont il fait profession. « Comme le propre de l'Aca-

[1] *Tuscul.*, I, c. XXIX.

démie, se hâte-t-il de répéter, est de n'interposer son jugement sur aucune chose, et de laisser aux auditeurs une entière liberté de juger, nous nous en tiendrons à cette coutume, qui nous est venue de Socrate : *Tenebimus hanc consuetudinem ex Socrate traditam*[1]. »

Ailleurs, insistant sur ce doute relatif à la création du monde et à la Providence, il dit : « Il ne faut point attribuer *à Dieu plutôt qu'à la nature* tout ce qui a un cours régulier et constant : si une maison est belle, disait Chrysippe, comprenons qu'elle est élevée par des hommes et non par des rats. Nous devons donc penser que le monde est la demeure des dieux. — Je le penserais, répond Cotta, si je croyais que le monde a été fait, et non, comme je vous l'enseignerai, *formé par la nature*. — J'écoutais avec plaisir, Balbus, ce que vous disiez de l'harmonie du monde; mais je n'admettais point qu'il fallût pour cela un *Esprit* qui le contienne. Il se maintient et demeure par les *forces de la nature* et non des dieux : *Permanet naturæ viribus, non deorum*[2]. »

Après avoir établi le doute sur la création, il l'établit sur la Providence. « Le hasard, écrit-il à Atticus, en décidera, ou Dieu, s'il y en a un qui s'oc-

[1] *De Divinit.*, c. LXXII.
[2] *De nat. deor.*, lib. III, c. II.

cupe de nous : *Sed de illa fors viderit, aut si quis est qui curet Deus*[1]. »

Même scepticisme sur la religion : cela doit être. Dans son livre *De la divination*, Cicéron, suivant sa coutume, fait parler le pour et le contre, et finit par tourner en dérision toute espèce de divination par les songes, par le vol des oiseaux, ainsi que toutes les autres : *Explodatur hæc quoque somniorum divinatio pariter cum cæteris*[2].

Aux arguments contre les augures, les aruspices et leurs fonctions, Cicéron joint les plaisanteries. C'est lui qui dit que deux augures ne peuvent se regarder sans rire. Vous croyez donc fermement qu'il ne croit ni aux uns ni aux autres; s'il en était ainsi, Cicéron ne serait pas sceptique. Or, il l'est, et il veut qu'on le sache; car sa mission philosophique est de prêcher le scepticisme. Écoutez : « En fait de religion, dit-il, je ne m'arrête ni à la doctrine de Zénon, ni à celle de Cléanthe ou de Chrysippe, mais à ce qu'en disent les grands prêtres Coruncanus, Scipion et Scévola. J'écoute bien plus volontiers Lélius l'*augure* qu'aucun des chefs de l'école des stoïciens. Je n'ai jamais cru qu'il fallût avoir du mépris pour *aucune* partie de la religion du peuple romain. Je me suis mis dans l'esprit que, notre république et notre religion ayant été fondées en même temps, il

[1] Lib. IV, ep. 10. — [2] *De divin.*, lib. II, c. LXXII.

faut que notre religion soit *approuvée des dieux ;* car sans cela notre république ne fût pas devenue si puissante. Voilà quels sont mes sentiments. Pour ce qui est de nos ancêtres, je me fie à eux aveuglément et sans qu'ils me donnent aucune raison de ma créance : *Majoribus autem nostris etiam nulla ratione reddita credere* [1]. »

Enfin, Madame, pour achever de vous édifier, il faut que vous sachiez que Cicéron était prêtre, ordonné par Pompée et par Hortensius ; qu'il était *augure,* et qu'en cette qualité, revêtu de la longue robe sacerdotale et le *lituus* à la main, il pratiquait gravement devant le peuple et devant le Sénat un des genres de divination dont il vient de se moquer : *Quo enim tempore me augurem a toto collegio expetitum Cn. Pompeius et Q. Hortensius nominarunt* [2].

De ces contradictions et de vingt autres semblables, il résulte qu'en matière de philosophie religieuse Cicéron est un libre penseur, qui disserte sur tout, et qui ne croit à rien ; qu'en fait de dogmes et de pratiques, Cicéron est, comme tous les personnages de son temps, un grand comédien, pour qui la religion n'est qu'un instrument de règne, *instrumentum regni.* En conséquence les augures, les aruspices avec leurs vaines cérémonies, dont se moque Cicéron philosophe, doivent être et sont en effet, les

[1] *De nat. deor.*, lib. III. — [2] II *Philipp.*, n. 11.

uns religieusement respectés, les autres gravement pratiquées devant le peuple par Cicéron augure : double rôle qui, d'une part, maintient le peuple dans la soumission, et qui, d'autre part, rend toute-puissante l'aristocratie dont ces grands sacerdoces sont l'apanage. Ne vous semble-t-il pas que Cicéron est un excellent maître pour des enfants chrétiens?

En philosophie sociale Cicéron est-il un guide plus sûr? Depuis la Renaissance, il existe en Europe une philosophie qui tient la formation de la société pour un fait purement humain. En conséquence la société, œuvre de l'homme, repose exclusivement sur la volonté de l'homme, manifestée par un prétendu contrat synallagmatique en vertu duquel le genre humain est devenu bourgeois, de sauvage qu'il était auparavant. Renouvelée par Machiavel, développée par Hobbes et par les publicistes païens des seizième et dix-septième siècles, cette théorie, aussi absurde que coupable, a défrayé toute la philosophie voltairienne; elle a été la base des ouvrages de Rousseau et le point de départ de la révolution française. Après avoir fait couler des flots de sang, elle finit par triompher, à Paris, dans la *Fête de la Nature*, et par se symboliser sur tout le territoire de la République, dans le *chêne de la Liberté*. Aujourd'hui encore elle est l'âme de la Révolution.

Cette désastreuse théorie, également contraire aux

enseignements de la foi et aux lumières de la raison, est d'origine gréco-romaine. Vos enfants, Madame, la liront mot pour mot dans Cicéron, qui se l'approprie et qui part de là pour se louer lui-même en louant l'éloquence. « Il fut un temps, dit-il, où les hommes, errant dans les campagnes comme les animaux, se nourrissaient comme eux. La force plutôt que la raison décidait de tout. Ces sauvages n'avaient nulle idée de leurs devoirs envers la Divinité ni envers leurs semblables. Point de mariage légal, point d'enfants dont on pût s'assurer d'être le père. On ne sentait point les avantages de l'équité. Au milieu des ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, les passions aveugles et brutales asservissaient l'âme, et abusaient pour se satisfaire des forces du corps, ces armes si pernicieuses.

» Dans cet âge de barbarie, un homme se rencontra doué d'une sagesse et d'une vertu supérieures, qui reconnut combien l'esprit humain était propre aux plus grandes choses, si on pouvait le développer et le perfectionner en l'éclairant. A sa voix, les hommes dispersés dans les champs, ou cachés dans le fond des forêts, se rassemblent et se réunissent dans un même lieu. Il inspire des goûts honnêtes et utiles à ces cœurs farouches, qui veulent d'abord rejeter un joug nouveau pour eux ; mais qui pourtant, sensibles à l'éloquence de la sagesse, devinrent enfin

humains et civilisés, de féroces et de barbares qu'ils étaient auparavant [1]. »

Dans la philosophie sociale de Cicéron, il y a une autre théorie non moins fausse et peut-être plus dangereuse : c'est la théorie du régicide. Cicéron est républicain, et républicain comme on l'était de son temps, comme on le fut, comme on l'est encore chez tous les peuples païens. Privé du tribunal salutaire établi dans les sociétés chrétiennes pour juger en dernier ressort les différends des peuples et des rois, le républicanisme antique ne voit que le poignard entre l'oppresseur et l'opprimé. C'est *l'ultima ratio* de Cicéron. Il faut entendre avec quel entrain il recommande, il exalte ce jugement de la force, avec quel enthousiasme il célèbre les régicides, avec quelle dévotion il sanctifie le poignard rougi du sang de ceux qu'il appelle tyrans.

Antoine l'accuse d'avoir conseillé l'assassinat de César, et en l'apprenant, de s'être écrié avec transport : « Brutus, brandissant au-dessus de sa tête son poignard ensanglanté, a daigné nommer Cicéron et lui faire honneur du recouvrement de la liberté [2]. » Écoutez la défense de Cicéron : « César, dis-tu, a été poignardé d'après mes conseils. Je commence à craindre, pères conscrits, que vous ne me soupçonniez d'avoir payé Antoine, non-seulement pour cé-

[1] *De invent.*, lib. I, c. II. — [2] II *Philipp.*, c. II.

lébrer mes louanges, mais pour me charger encore de celles d'autrui. Qui peut dire m'avoir entendu nommer parmi les complices de cette immortelle action, *gloriosissimi facti?* Ils n'ont pas eu besoin de mes conseils : leur amour pour la république leur a suffi, et c'est une gloire de plus pour la république et pour eux-mêmes qu'ils se soient trouvés en si grand nombre.

» Tu ajoutes : « Brutus, tenant à la main son poignard tout sanglant, a nommé à haute voix Cicéron : donc il était complice, *eum conscium fuisse.* » — Je vais écrire à Brutus et à ses complices, au cas qu'on leur demande si ce que tu me reproches est vrai, de ne jamais dire non. Car enfin, se fit-il jamais, je te prends à témoin, ô Jupiter! non-seulement dans Rome, mais dans le monde entier, rien de plus grand, de plus glorieux, de plus digne d'être éternellement gravé dans la mémoire des hommes? Tu m'enfermes donc avec ces héros dans cette noble confédération, comme dans le cheval de Troie! J'y consens; je t'en remercie, *non recuso, ago etiam gratias.* L'action à laquelle tu m'associes est si belle, que l'honneur que tu me fais l'emporte infiniment sur l'odieux que tu veux jeter sur moi. Si la postérité est reconnaissante, si l'histoire est juste, pourront-elles ne pas consacrer la gloire de ces héros par un éternel souvenir? Ah! mets-moi, mets-moi

de ce nombre! *ascribe me talem in numerum* [1]! »

Dans ses lettres particulières, il ne cesse d'exalter Brutus et Cassius; il se plaint de ne pouvoir les louer assez: il les appelle ses amis, des héros, des hommes divins. Ne pouvant rien faire de plus, il les canonise, en ajoutant que la juste mort du tyran le met au comble de la joie. « Vous justifiez, écrit-il à Atticus, les deux Brutus et Cassius, comme si je les condamnais; je crois au contraire qu'on ne peut assez les louer. Réjouissons-nous aux ides de Mars qui ont ouvert le ciel à nos amis, ces hommes divins. Si après avoir tué le tyran on peut tuer la tyrannie, je me réjouirai de ce que la liberté nous aura été rendue; mais si on ne le peut pas, qu'aurai-je gagné à changer de maître? rien autre chose que d'avoir vu de mes yeux le tyran, tué comme il le méritait [2]. »

Les nombreuses lettres qu'il adresse aux assassins eux-mêmes sont pleines de semblables louanges.

Voici qui est plus grave encore. La légitimité de l'assassinat politique est pour Cicéron un dogme de sa foi républicaine. Ni l'âge, ni l'étude, rien ne le fait varier sur cet article. Dans un ouvrage, fruit de sa vieillesse, composé avec tout le calme de la ré-

[1] II *Philipp.*, c. XIV. — *Ad Attic.*, lib. XIV, ep. 14.

[2] Voir, entre autres, *Epist. famil.*, lib. XI, ep. 5 et 8; lib. XII, ep. 2, et une bonne partie du livre XII, *Ad Cassium*.

flexion pour servir de règle de conduite à son fils, il revient sur la question du régicide et la traite en ces termes : « Quel crime plus odieux, dira-t-on, que de tuer non-seulement un homme, mais son ami ! Celui qui tue un tyran qu'il aime et dont il est aimé est donc coupable? Nullement : le peuple romain, au contraire, regarde cette action comme le sublime de la vertu. Entre nous et les tyrans, point de société, mais une haine à mort. La nature vous livre la dépouille de celui qu'il est si beau de tuer ; or, c'est un devoir d'exterminer cette race impie et féroce. Il faut retrancher de la société ces monstres farouches revêtus d'une forme humaine : *Ista in figura hominis feritas et immanitas belluæ, a communi tanquam humanitate corporis segreganda est*[1]. »

Telles sont, Madame, quelques-unes des maximes sociales de Cicéron. Vous jugerez si elles sont de nature à lutter avec succès contre les théories sauvages qui nous menacent, et surtout si elles sont un spécifique excellent contre l'épidémie du régicide qui a envahi l'Europe.

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur la philosophie de Cicéron. A vrai dire, Cicéron n'a pas de philosophie. Dans la moitié de ses ouvrages, il dit *oui* ; dans la seconde, il dit *non* : total *zéro*. Son système est de combattre tous les systèmes.

[1] *De offic.*, lib. III, c. IV et VI : édit. in-8°, 1818.

de laisser flotter l'esprit dans le vague sur toutes les questions, de détruire et ne rien fonder : c'est là une philosophie comme le protestantisme est une religion.

De plus, Cicéron n'a pas d'idée philosophique à lui : c'est un écho, pas autre chose. Dans ses exposés plus ou moins complets, il fait connaître aux Romains la philosophie des Grecs : *Philosophiam latinam fecit*, comme on a dit. Là se borne sa tâche. Aux yeux de ses modernes admirateurs, c'est pour Cicéron un titre de gloire devant la postérité, et de reconnaissance de la part de sa patrie. Me permettront-ils de leur dire qu'à Rome et dans la famille même de Cicéron, on en jugeait tout autrement? Ils savent bien que Caton fit chasser de Rome les philosophes, Carnéade en particulier, l'idole de Cicéron, parce que le scepticisme de leurs doctrines ébranlait la république, en ébranlant les vieilles croyances du peuple romain. Mais ils ignorent peut-être que le père même de Cicéron disait à son fils : « Nos Romains d'aujourd'hui sont comme les esclaves syriens : plus ils savent de grec, moins ils sont honnêtes gens : *Nostros homines similes esse syrorum venalium : ut quisque optime græce sciret, ita esse nequissimum* [1]. »

A demain Cicéron moraliste.

Agréez, etc.

[1] *De orat.*, lib. II, c. LXVI.

QUINZIÈME LETTRE.

Cicéron moraliste. — Son principe philosophique sert de base à sa morale. — Elle est sans base, sans règle, sans sanction. — Elle est incomplète. — Elle est fausse. — Elle est dangereuse. — Elle est contradictoire. — Cicéron détruit toute morale et toute religion.

Rome, 11 février.

Madame,

Cicéron moraliste. — La morale repose sur le dogme, comme l'édifice sur sa base : tout Décalogue implique un symbole, car les mœurs ne sont que les croyances pratiquées. Cicéron, comme nous venons de le voir, n'a point de dogme arrêté; il s'efforce même d'établir que le sage n'en doit point, n'en peut point avoir : pour lui tout se réduit en fait de croyances à des conjectures, à des vraisemblances, à des probabilités. Prétendre asseoir sur un pareil fondement une morale fixe et solide, c'est vouloir écrire dans l'eau.

Dès l'abord, vous comprenez que la morale de Cicéron, quelle qu'elle soit, est un édifice en l'air qui ne peut abriter personne, une toile d'araignée que le moindre effort de la moindre passion suffira pour mettre en pièces; que Cicéron lui-

même, élégant discoureur, n'est qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante : *Æs sonans, cymbalum tinniens;* et qu'en particulier, son *Traité des devoirs*, appelé naguère *le plus beau livre de morale sorti de la main de l'homme*, est un verbiage sans autorité, pas même celle de Cicéron, que chacun est libre de suivre ou de rejeter.

Lui-même a compris que sa morale péchait par la base, et qu'en traçant des règles de conduite, il était en contradiction avec sa philosophie de vraisemblances et de probabilités. Mais un philosophe avocat ne peut jamais avoir tort : Cicéron moins que personne. Il examine donc l'objection qu'on lui fait, et il croit la réfuter victorieusement en disant : « J'irai au-devant du reproche de contradiction que certaines personnes éclairées pourraient me faire, en demandant comment, après avoir dit qu'on ne peut être sûr de rien, nous donnons maintenant des préceptes sur les devoirs? Je voudrais que mon opinion leur fût suffisamment connue. Nous ne sommes pas de ces hommes qui flottent sans cesse d'erreur en erreur, et ne savent jamais à quoi s'arrêter. Comme il y a des hommes qui disent qu'il est des choses certaines et des choses incertaines, nous disons, nous, en différant d'eux, qu'il est des choses probables et des choses improbables. Or, qu'y a-t-il qui m'empêche de

suivre ce qui me paraît probable et de rejeter ce qui ne l'est pas, ainsi que d'éviter le ton présomptueux et affirmatif, et la témérité qui est si éloignée de la sagesse[1] ? »

Cette réponse prouve victorieusement que la morale de Cicéron n'est pas plus arrêtée dans son esprit que sa philosophie ; que c'est une morale de conjectures, de vraisemblances, de probabilités ; et que si personne ne peut empêcher Cicéron de la suivre, Cicéron n'a le droit de blâmer personne de ne pas la pratiquer. Ainsi, Madame, pour avoir la valeur des affirmations morales de Cicéron, il faut les rapprocher de son principe philosophique, en nous rappelant ce que lui-même vient de nous dire : Tant vaut ma philosophie, tant vaut ma morale.

Cela posé, essayons de traduire le *De officiis*. Il y est dit : « L'honnête et l'utile sont la base de tous les devoirs ; » cela signifie : *On peut admettre, il est vraisemblable, il est probable* que l'honnête et l'utile sont la base de tous les devoirs.

Il y est dit : « Les quatre sources de l'honnête sont la prudence, la justice, la force, la tempérance ; » cela signifie : *On peut admettre, il est vraisemblable, il est probable* que la prudence, la justice, la force, la tempérance, sont les quatre sources de l'honnête.

[1] *De offic.*, lib. II, c. II.

Il y est dit : « L'utile ne doit jamais l'emporter sur l'honnête; » cela signifie : *On peut admettre, il est vraisemblable, il est probable* que l'utile ne doit jamais l'emporter sur l'honnête.

Il y est dit : « Quand, après avoir fait le serment, le juge devra porter la sentence, qu'il se souvienne alors qu'il a Dieu pour témoin, c'est-à-dire, selon moi, sa conscience, qui est ce que Dieu a donné à l'homme de plus divin ; » cela signifie : *On peut admettre, il est vraisemblable, il est probable* qu'après avoir fait le serment, le juge doit se souvenir *qu'on peut admettre, qu'il est vraisemblable, qu'il est probable* qu'il a Dieu pour témoin ou plutôt sa conscience ; car *on peut admettre, il est vraisemblable, il est probable* que la conscience est ce que Dieu a donné à l'homme de plus divin.

Il y est dit encore : « Si nous considérons toute l'excellence et la dignité de l'homme, nous sentirons combien est honteuse une vie molle, efféminée et livrée à la débauche; et combien est honnête, au contraire, une vie chaste, frugale et austère ; » cela signifie : *On peut admettre, il est vraisemblable, il est probable* qu'une vie molle, efféminée et livrée à la débauche est honteuse ; *on peut admettre*, au contraire, *il est vraisemblable, il est probable* qu'une vie chaste, frugale et austère est honnête.

Rapprochez de cette pierre de touche tous les

autres préceptes de Cicéron dans le *De officiis*, le *De senectute*, le *De amicitia*, et ses autres ouvrages, ainsi que les pompeuses maximes dont il parsème ses lettres et ses harangues, et vous reconnaîtrez que sa morale vous fond dans les mains. Morale sans base, tel est, Madame, le premier caractère de la morale de Cicéron : elle en a bien d'autres.

Elle est sans règle. La voie du bien, suivant lui, c'est la nature : « Se conformer à la nature, dit-il, qui, selon les stoïciens, est le souverain bien, c'est, je crois, la même chose que se conformer à la vertu [1]. » Vous le voyez, ici même il n'est sûr de rien ; sa règle de morale n'est qu'une opinion qu'il n'ose affirmer. Et puis, qu'entend-il par la nature? Quelle est cette dame? quels sont ses oracles? Sont-ils toujours justes? Cela suppose, ce qui est faux, que la nature n'est pas dégradée. Sont-ils invariables? D'où vient alors qu'Épicure croyait suivre les oracles de la nature en faisant consister le souverain bien dans le plaisir? Que peut lui opposer Cicéron lui-même, sinon des conjectures et des vraisemblances, auxquelles Épicure répond par d'autres conjectures et d'autres vraisemblances?

Cicéron ne se désarme-t-il pas lui-même en disant

[1] Quod summum bonum a stoicis dicitur, convenienter naturæ vivere, id habet, ut opinor, sententiam, cum virtute congruere semper. — *De offic.*, lib. III, c. XIII.

un peu plus loin : « Elle est belle sans doute, cette formule : Comme il convient d'agir entre honnêtes gens, et sans aucune fraude : *Quam illa aurea : Ut inter bonos pene agier oportet, et sine fraudatione!* Mais la grande question est de savoir ce que c'est que de bien agir et d'être honnêtes gens : *Sed qui sint boni, et quid sit bene agi, magna quæstio est*[1]. » Cicéron n'a garde de résoudre cette question fondamentale : il la laisse prudemment dans le vague. Que devient alors sa règle des mœurs, et par conséquent sa morale elle-même?

Elle n'a pas de sanction. « Tes maximes sont fort belles, pouvons-nous dire à Cicéron, avec J. J. Rousseau ; mais, de grâce, montre-m'en la sanction ! » Moins que tout autre, Cicéron peut la montrer. Supposé qu'il invoque l'autorité de Dieu, ce n'est toujours qu'une conjecture, qu'une vraisemblance, tout au plus une probabilité qu'il invoque. Mais cette sanction problématique, il ne l'invoque même pas. « La morale de Cicéron, dit un de ses panégyristes, pèche par un endroit essentiel ; nulle part un Dieu qui récompense ou qui punisse. Faute de ce principe, qui donne la sanction à tous les autres, la probité ne porte sur rien; la conscience n'est qu'un préjugé, et il suffit pour être honnête homme de ne pas en-

[1] Lib. III, c. XVII.

courir les peines portées par la loi et d'éviter le blâme scandaleux [1]. »

Elle est incomplète. L'homme a des devoirs envers Dieu; ces devoirs sont les premiers et les plus sacrés de tous; ils sont la base de tous les devoirs sociaux: tous les peuples les ont reconnus, et plus ou moins fidèlement pratiqués. Dans le *De officiis*, Cicéron n'en dit pas un mot; ces devoirs n'existent pas pour lui; et quand ils existeraient, ils ne seraient encore, comme tout le reste, que des conjectures et des vraisemblances. Je me trompe: dans un de ses livres, Cicéron parle de la prière et de l'action de grâces aux dieux; mais c'est pour mettre à nu l'orgueil humain et étaler la fatuité philosophique. « Tous les hommes, dit-il, sont persuadés (lisez : *il est vraisemblable*, *il est probable*) que les biens extérieurs leur viennent des dieux. La vertu, au contraire, personne pensa-t-il jamais la tenir de la main d'une Divinité? Qui jamais a remercié les immortels de ce qu'il était homme de bien? On leur rend grâces pour les richesses, pour les honneurs, pour la santé : ce sont là les biens qu'on demande à Jupiter. Mais qui jamais demanda la justice, la tempérance, la sagesse? De l'avis de tous, c'est la fortune qu'il faut demander aux dieux, et attendre de soi-même la vertu [2] »

[1] Barret, préface du *De Offic.* — [2] *De natura Deor.*, lib. III, c. XXXVI.

Elle est fausse. Dans le *De officiis*, vos enfants, Madame, apprendront qu'il est permis de se louer à tout propos. Cicéron avait composé un poëme entier en son honneur : *De temporibus meis libri tres.* On y trouvait, entre autres, ce méchant vers, dont, suivant Plutarque, tout Rome se moquait :

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.

Cicéron le reproduit dans le *De officiis*. En dépit du public, il s'obstine à le trouver superbe; il le passe au feu de la critique et en fait sortir des nuages d'encens pour son consulat et pour lui. « Oui, s'écrie-t-il, c'est un beau vers, quoi qu'en disent les envieux et les méchants. Car, sans citer d'autres exemples, est-ce que sous mon consulat les armes ne cédèrent pas à la toge? Jamais la République ne courut de plus grands périls, et jamais elle ne fut plus tranquille. Par la vigueur et la sagesse de mes mesures, je fis tomber les armes des mains des plus audacieux citoyens. Vit-on jamais dans la guerre une action si grande? quel est le triomphe qu'on pourrait lui comparer? *Illud autem optimum est, quod invadi solere ab improbis et invidis audio : cedant arma togæ*[1]. »

Disciples de celui qui a dit : *Vous ne tuerez point*, vos enfants apprendront à l'école de Cicéron que

[1] Lib. I, c. xxi; lib. III, c. 111.

les combats, ou plutôt les carnages de gladiateurs, si on n'y fait paraître que des criminels, sont une excellente école pour apprendre à mépriser la douleur et la mort, *nulla fortior contra dolorem et mortem disciplina*[1]. Reviennent, ce qu'à Dieu ne plaise! les combats de gladiateurs, et vous pouvez garantir qu'on verra une foule de cicéroniens, et surtout de cicéroniennes, se presser à cette école de force et de courage.

Fils d'honorables négociants, vos enfants apprendront que le commerce est un vil métier, et qu'il n'y a pas un honnête homme dans un magasin. Écoutez le grand moraliste : « Le gain des mercenaires et de ceux qui sont manœuvres, et non artistes, est bas et vil. Leur salaire est un titre de servitude. Le commerce est sordide quand on achète pour revendre aussitôt; car on ne peut gagner qu'à force de mentir. Tout ce qui est métier est vil et méprisable : il ne peut y avoir rien de noble dans une boutique, dans un atelier. *Opificesque omnes in sordida arte versantur, nec enim quidquam ingenuum potest habere officina*[2]. »

Que pensez-vous de ces maximes? qu'en penseront les artisans, les commerçants, les industriels dont les enfants peuplent les petits séminaires et les colléges? Est-ce pour leur inculquer de pareils prin-

[1] *Tuscul.*, lib. II, c. XVII. — [2] Lib., n. 150, édit. in-12.

cipes qu'ils payent au prix de leurs sueurs l'éducation classique ? Non, *le gain des ouvriers* qui les fait vivre honnêtement n'est ni méprisable ni vil. Il n'y a de méprisable que le vice et la bassesse d'âme. *Le salaire, un titre de servitude!* oui; mais pour nous autant que pour le manœuvre. S'il a besoin de notre argent, nous avons besoin de ses bras. Dire aux marchands qu'ils ne peuvent gagner *sans mentir,* n'est-ce pas leur donner le mensonge comme une règle de leur profession ? Déclarer que le *commerce est sordide, que la boutique ne renferme pas un homme digne de ce nom,* n'est-ce pas apprendre aux enfants à mépriser l'état de leur père et bientôt leur père lui-même? n'est-ce pas pousser au déclassement ? Cette leçon est-elle donc si nécessaire aujourd'hui ?

Voyez, Madame, combien est vraie la maxime si répandue que, dans les *Offices*, Cicéron ne saurait égarer la jeunesse et que sa morale est la plus belle qui soit sortie de la pensée de l'homme.

Elle est dangereuse, non-seulement par les fausses maximes que je viens d'indiquer, mais par l'enseignement direct du mal. Vingt fois dans le *De officiis* et dans ses autres ouvrages Cicéron répète que la plus belle action qu'un homme puisse faire en ce monde, la plus glorieuse, la plus méritoire, la plus divine, c'est d'assassiner un tyran. Il enseigne que

jurer à faux n'est pas toujours se parjurer ; mais qu'il y a parjure seulement lorsque le serment, exprimé dans la formule légale, est accompagné de l'intention conforme aux paroles ; qu'ainsi c'est avec raison qu'Euripide a dit : « J'ai juré de bouche et non d'esprit [1]. »

C'est la morale du fripon. Comment obliger un malhonnête homme à tenir ses engagements, à réparer ses torts, à respecter ses serments, lorsqu'il pourra vous dire : « Je n'ai pas fait de serment ; j'ai juré de bouche et non d'esprit, *Juravi lingua, mentem injuratam gero ?* »

Voici mieux encore : tous les peuples ont regardé le parjure comme un crime contre la Divinité, qui le frappe de ses plus terribles châtiments : sur cette croyance repose la société. Cicéron enseigne à la jeunesse que cette croyance est un conte ; que le serment n'est pas un acte religieux ; que le parjure n'a rien à craindre de Jupiter qui ne se fâche jamais, qui ne fait de mal à personne, et que toute la force du serment lui vient de la bonne foi des parties contractantes : *Non fuit Jupiter metuendus, ne iratus noceret : qui neque irasci solet, neque nocere* [2].

[1] Non enim falsum jurare perjurare est : sed quod ex animi tui sententia juraris, sicut verbis concipitur more nostro, id non facere, perjurium est. Scite enim Euripides : Juravi lingua, mentem injuratam gero. — Lib. III, c. XXVIII.

[2] Lib. III, c. XXVIII et XXIX.

Elle est contradictoire. D'abord, tous les préceptes que Cicéron prétend *imposer* sont une contradiction permanente avec son propre principe, qui n'admet que des conjectures et des probabilités. Qu'est-ce, je vous prie, qu'un précepte vraisemblable, un précepte conjectural? De plus, les conjectures et les probabilités variant avec l'âge et avec les événements, Cicéron enseigne tour à tour sur les mêmes points le pour et le contre. Si vos enfants écoutent Cicéron dans le *Traité de la vieillesse*, ils rendront jamais coupables de suicide : sur té de Pythagore, Cicéron le leur défend. udient le *De officiis*, Cicéron leur permet le de; et voyez quel bon maître! il va jusqu'à prendre soin de leur indiquer les cas où ils peuvent se tuer non-seulement sans crime, mais avec gloire. Sont-ils d'un caractère souple, de mœurs douces et faciles, il est probable, il est vraisemblable qu'ils doivent se conformer aux événements, et que *peut-être* ils feraient mal de se tuer. Sont-ils, au contraire, de mœurs austères, d'un caractère ferme et inflexible, en face d'une grande infortune, d'un grand chagrin, ils doivent mourir.

Ainsi, tout dépend du caractère. « La différence de caractère, dit l'habile moraliste, est telle, que, dans la même situation, l'un doit quelquefois se donner la mort et que l'autre ne le doit pas. Caton,

en Afrique, fut dans la même situation que ceux qui se livrèrent à César. Eh bien, tandis que ceux-ci eussent *peut-être* été coupables de se donner la mort, parce que leur vie avait été moins austère et leurs mœurs plus faciles, Caton, qui avait reçu de la nature une fermeté inflexible fortifiée par une constance continuelle, qui avait toujours été inébranlable dans ses principes et dans ses devoirs, Caton dut mourir plutôt que de supporter la vue du tyran. *Catoni autem... moriundum potius, quam tyranni vultus adspiciendus fuit* [1]. »

Si vos enfants lisent les *Tusculanes*, ils trouveront Cicéron plus explicite; il leur dira nettement : « Quand on n'a pas la force de supporter les coups de la fortune, il faut sortir de ce monde : *Injurias fortunæ, quas ferre nequeas, defugiendo relinquas* [2]. » Dans l'*Oraison pour Cluentius*, il leur ôtera toute hésitation, en ajoutant que le suicide est un acte honorable : « Lorsqu'on est malheureux et qu'on a un peu de vertu, *siquid virtutis*, on se tue, à l'exemple des hommes les plus courageux [3]. »

Belles leçons à donner à la jeunesse, surtout aujourd'hui !

Enfin, Madame, au lieu d'établir une morale quelconque, Cicéron détruit de fond en comble

[1] Lib. I, c. XXXI. — [2] *Tusc.*, V, c. XLI. — [3] C. LXI.

toute morale et toute religion. Quand la philosophie grecque naquit, la tradition régnait : c'était la Bible des gentils. On sait ce qu'en firent les philosophes grecs. Jusqu'à Cicéron, la tradition continuait de régner à Rome. Elle avait conservé, chez les vieux Romains en particulier, un certain nombre de vérités religieuses, dogmatiques et morales, que tout le monde tenait avec raison pour certaines : l'existence de Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, plusieurs prescriptions relatives au mariage et aux rapports de la vie civile. C'était le patrimoine, bien diminué sans doute, mais enfin c'était le patrimoine que l'enfant prodigue avait emporté de la maison paternelle : tant bien que mal, il en vivait.

Que fait Cicéron ? Au lieu de prendre la tradition pour point de départ, au lieu de consacrer son talent à défendre ce patrimoine, à fortifier la croyance à ces vérités fondamentales, boussole de la vie, suprême consolation de la mort, base nécessaire de la religion et des sociétés, marchant sur les traces des philosophes grecs, il dépense son érudition, sa parole, son esprit et ses veilles à attaquer ce patrimoine, à ébranler ces vérités. De dogmes qu'elles étaient, il s'évertue à les transformer en simples probabilités, en vraisemblances et en conjectures, puisqu'il pose en principe que la foi est le partage

du vulgaire, que le sage ne peut, ne doit croire à rien : *Nihil est quod percipi possit* [1].

Malheureux! qui arrache au pauvre son dernier morceau de pain, qui le dépouille de son dernier haillon! Avec son scepticisme *honnête et modéré*, voilà ce qu'a fait Cicéron pour ses compatriotes, en popularisant parmi eux la philosophie des Grecs : *Philosophiam latinam fecit.* Et il se vante à tout propos d'avoir sauvé son pays! Si sa vie se fût prolongée de quelques années, Cicéron aurait vu le fruit de ses *salutaires* doctrines; il aurait vu le siècle des sophistes suivi du siècle des barbares; il aurait vu ses compatriotes, fidèles à ses leçons, abjurer toute croyance, toute pudeur, et faire de leur existence une longue, une dégoûtante orgie; il aurait vu l'Empire lui-même s'abîmer dans le cloaque de ses mœurs. Ce qu'il a fait pour ses compatriotes, Cicéron ne cesse, autant qu'il est en lui, de le faire chez les peuples chrétiens, depuis la Renaissance. Et nous le canonisons! nous l'appelons le plus parfait moraliste

[1] On dira peut-être : Comment accuser Cicéron de détruire la morale, lui qui a écrit de si belles pages sur l'homme, sa dignité, ses devoirs? Nous connaissons ces pages. Prises en elles-mêmes et comme expression de la tradition primitive, elles ont une grande autorité; mais les vérités qu'elles contiennent la perdent autant que cela est possible sous la plume de Cicéron, pour qui elles ne sont que des conjectures et des vraisemblances.

de l'antiquité, et nous en faisons le précepteur obligé et le père nourricier de nos enfants[1] !

A demain Cicéron rhéteur.

Agréez, etc.

[1] Cette appréciation de Cicéron philosophe et moraliste a été faite avant nous par un homme non suspect. « Cicéron, dit Marmontel, soutient l'opinion de Carnéade, qui n'admettait rien de vrai que l'homme pût apercevoir distinctement et connaître à n'en pas douter. Étendre ce doute jusqu'aux vérités les plus indubitables, prétendre que le vrai n'a jamais aucun caractère qui dans le faux ne fût souvent le même, c'est ce que Cicéron avait, je crois, autant de peine à se persuader qu'il a mis d'artifice et d'adresse à le soutenir. » — *Logique*, dernière leçon.

SEIZIÈME LETTRE.

Cicéron rhéteur. — Excellent précepte qu'il donne. — Depuis la Renaissance, l'éducation classique le foule aux pieds. — Paroles remarquables d'Érasme. — Autre précepte bien différent du premier. — Cicéron enseigne à mentir. — Il ment lui-même : affaire de Sylla, de Milon, de Munatius, de Marcellus, de Verrès. — Il outrage la morale.

Rome, 12 février.

MADAME,

CICÉRON RHÉTEUR. — Marcus Tullius est tout à la fois rhéteur et orateur. Rhéteur, il donne des préceptes d'éloquence; orateur, il les applique. Tel est le double point de vue sous lequel nous avons à l'étudier, comme toujours, l'histoire à la main.

Cicéron a écrit plusieurs traités sur l'art oratoire [1]; tous les professeurs de rhétorique se font un devoir de les lire, une gloire de les avoir lus, un mérite de les enseigner. Parmi les meilleurs préceptes de Cicéron, il en est un que je me plais à vous signaler; ce principe est le fondement même de l'éloquence; il est consacré par le sens commun de tous les peuples : il est d'une évidence qui rivalise avec la lumière du soleil. Avant tout, Cicéron exige que l'ora-

[1] Entre autres, *De inventione*, *De oratore*, *Brutus*, etc.

teur soit profondément instruit ; il veut qu'il possède non-seulement la science particulière de son état, mais que ses connaissances ressemblent par leur nombre à une vaste forêt, *silva rerum*, et surtout qu'il sache à fond l'histoire de son temps, de son pays, de ses institutions religieuses, civiles et politiques, en un mot, tout ce qui se rattache de loin ou de près aux intérêts qu'il doit discuter et défendre.

« Comment, dit-il, parler avec succès, si on ne connaît à fond la politique, les intérêts des peuples, les lois, les usages, la jurisprudence, les passions humaines?... La justesse des mots dépend de celle des pensées ; il faut avoir approfondi une matière pour la revêtir des ornements convenables : *Dicendi enim virtus, nisi ei, qui dicit ea, de quibus dicit, percepta sint, extare non potest*[1]. » Et plus loin : « C'est pourquoi, si quelqu'un veut donner la véritable et complète définition de l'orateur, il dira, selon moi, que pour être digne d'un si beau nom, il faut pouvoir parler sur tous les sujets avec éloquence et avec justesse, avoir une mémoire sûre et de la dignité dans l'action[2]. »

Je le répète, ce principe est excellent ; le malheur est que, depuis la Renaissance, l'éducation classique n'en tient aucun compte. Ce monstrueux contresens excite la verve d'Érasme. Développant la pensée

[1] *De orat.*, lib., c. II. — [2] *Ibid.*

de Cicéron : « Vous êtes dans le faux, s'écrie-t-il, complétement dans le faux. Vouloir faire de vos jeunes gens des Cicérons, c'est-à-dire de grands orateurs et de grands écrivains, en leur faisant étudier, comme vous le faites, les auteurs païens, c'est l'antipode du bon sens. Avec votre méthode, vous pourrez former des cymbales retentissantes, des bavards en vers et en prose, bavards sublimes, si vous voulez, *sublimes nugatores*, suivant l'expression de Lucien, mais toujours des bavards : de grands orateurs et de grands écrivains, jamais.

» La parole suppose la pensée. Pour former des Cicérons, il faut commencer par faire le travail sérieux que Cicéron lui-même a fait, travail que vous ne faites pas, que vous ne faites pas faire, car vous faites tout l'opposé. Celui-là sera un Cicéron qui mettra autant d'ardeur à étudier la religion chrétienne, la société chrétienne, les hommes et les choses de son pays et de son temps, que Cicéron en mit à étudier la religion, la philosophie, la société païennes; celui-là deviendra un Cicéron qui boira à la source des psaumes, des prophètes et de la poésie chrétienne, avec la même avidité que Cicéron but à la source de la poésie païenne; celui-là deviendra un Cicéron qui consacrera autant de veilles à étudier les origines, les lois, les gloires chrétiennes et nationales, le commencement et la

propagation du christianisme, que Cicéron lui-même en consacra à étudier l'histoire, les mœurs, les lois, les usages des villes, des provinces, des municipes, des alliés de la République romaine. C'est ainsi que Cicéron devint Cicéron.

» Et nous qui, grâce à notre éducation classique, ne touchons pas même du bout du doigt les lois du christianisme, base de notre société, ni nos prophètes, ni nos historiens, ni nos commentateurs, qui même les méprisons et les avons à dégoût, par quel miracle deviendrons-nous des Cicérons? *Qui tandem erimus Ciceroniani*[1] ? »

De fait, que voyons-nous depuis que l'éducation est devenue une rhétorique continuelle et une rhétorique païenne? Quelles nuées de parleurs en vers et en prose! Quels déluges de doctrines insensées! Quelles masses de discours consignés au *Moniteur* depuis soixante ans, de livres et d'articles de journaux chaque jour répandus dans le public, et qui fourmillent d'énormités en tout genre! D'où vient ce siècle des sophistes, précurseur infaillible du siècle des barbares? De ce qu'on veut parler avant d'avoir appris à penser; ou, ce qui revient au même, de ce que l'éducation nous apprend à penser comme les païens de Rome et d'Athènes, en philosophie, en littérature, en politique, et que nous ne connaissons

[1] P. 91.

sérieusement ni le christianisme, ni ce qu'il a fait dans le monde, ni ce qu'il y fait encore.

Revenons à Cicéron. Tous ses préceptes de rhétorique sont loin de ressembler au premier. Pour former des élèves dignes de lui, c'est-à-dire des jouteurs qui, dans les combats de la parole, aspirent bien plus au triomphe de leur vanité qu'à celui de la vérité et de la justice, Cicéron ne craint pas de leur apprendre à mentir. Pour lui, le mensonge est une des règles de l'art oratoire, comme en finances le talent de grouper les chiffres. « S'il y a, dit-il, un côté faible dans ma cause, je le fais disparaître sous un amas de preuves et d'ornements, que j'emploie pour embellir le côté avantageux de mon sujet : *A malo vitioque causæ ita recedam, non ut id me defugere appareat, sed ut totum, bono illo ornando et augendo dissimuletur obrutum*[1]. »

Et ailleurs : « S'il faut narrer des faits, gardons-nous d'insister sur ce qui pourrait établir le crime ou le soupçon, ou être contre nous, mais retranchons tout ce que nous pourrons[2]. » Plus loin : « Il faut porter dans l'âme des juges non la lumière, mais le trouble : « *Quæ non cognitionem judicis, sed magis perturbationem requirit*[3]. » Enfin, dans la crainte de n'être pas assez clair, il dit nettement : « Il faut par-

[1] *De orat.*, lib. I, c. LXXII. — [2] *Id.*, lib. II, c. LXXXI. — [3] *Ibid.*

semer le discours de petits mensonges : *Mendaciunculis adspergendum* [1]. »

Que dites-vous, Madame, de ce grand moraliste qui enseigne effrontément au monde et à la jeunesse à mentir? qui légitime le mensonge dès qu'il peut être un moyen de succès? Qu'en diront toutes les mères chrétiennes, dont la principale sollicitude est que le mensonge ne vienne jamais souiller les lèvres de leurs fils?

Le précepte qu'il donne, Cicéron l'autorise par son exemple. En théorie, il semble ne permettre que les petits mensonges, *mendaciuncula;* mais dans la pratique il légitime les *moyens* et les *gros*. Exemples : Un jour, en plein Sénat, on lui reproche une faute qu'il ne peut nier. Il voulait acheter une maison sur le mont Palatin, et n'ayant pas la somme nécessaire, il emprunta secrètement à P. Sylla, qui était alors accusé, un million de sesterces. Mais avant l'acquisition, le secret fut trahi et divulgué. On reproche à Cicéron d'avoir emprunté à un accusé pour acheter une maison. Cicéron, interdit par ce reproche inattendu, nie résolûment l'emprunt et même le projet d'achat. Dans la suite cependant il achète cette maison, et, comme ses ennemis l'accusent de mensonge en plein Sénat, il sort de ce mauvais pas par une plaisanterie [2].

[1] *De orat.*, lib. II, c. LXXXI. — [2] Aul. Gel., *Noct. attic.*, lib. XII.

Vous connaissez un mensonge cicéronien de la seconde espèce, en voici quelques-uns de la troisième. Milon a contribué à faire rappeler Cicéron de l'exil, auquel il a été condamné sur la proposition de Clodius, tribun du peuple. Milon et Clodius se haïssent à mort. Un jour, ils se rencontrent hors de Rome. Leurs gens en viennent aux mains : Clodius est blessé. On le transporte dans une maison. Milon accourt, force la maison et assassine lâchement Clodius, mis hors de combat. Voilà l'histoire[1].

Cependant Milon est accusé de meurtre volontaire. Cicéron prend sa défense, et mentant à sa conscience comme à la conscience publique, il s'efforce de prouver que si Milon a tué Clodius, il n'a fait que se défendre. « Les esclaves de Milon, dit-il, entendant Clodius lui-même s'écrier que Milon était tué, et croyant en effet qu'il n'était plus, firent alors, je le dirai non pour éluder l'accusation, mais pour énoncer *le fait tel qu'il est, sans que leur maître le commandât, sans qu'il le sût, sans qu'il le vît,* ce que chacun aurait voulu que ses esclaves fissent en pareille

[1] Milo ut cognovit vulneratum Clodium, cum sibi periculosius illud etiam, vivo eo futurum intelligeret, occiso autem magnum solatium esset habiturus, etiam si subeunda pœna esset, exturbari tabernam jussit. — Ita Clodius latens extractus est, multisque vulneribus confossus est. — *Ascon. argum. in Milon.*, Dio, lib. LX, c. XLVIII; Middleton, c. II, p. 457; Rollin; P. C. Guéroult, conseiller de l'Université; trad. de Cic., etc.

circonstance. Juges, les choses se sont passées comme je viens de les exposer. *Hæc sicut exposui, ita gesta sunt, judices*[1]. »

Mensonge effronté, mais mensonge inutile. Moins prévaricateurs que Cicéron, les juges, malgré leur mépris pour Clodius, condamnent Milon à l'exil, et, pour tout bénéfice, Cicéron sort du tribunal « avec un assez large trou à son manteau de philosophe et d'honnête homme. » Croiriez-vous, Madame, que cette bassesse, ce mépris public de la vérité, de la justice et de l'honneur, n'empêchent pas les professeurs de rhétorique de dire à leurs élèves : « Ce discours a toujours passé pour un des chefs-d'œuvre de Cicéron. On admire la modestie et la douceur de l'exorde, l'énergie et la chaleur de la réfutation, l'*adresse et la netteté de la narration*, la méthode, la clarté, la force du raisonnement[2] ? » Ce qui veut dire : Tout est dans ce discours : excepté la vérité des faits et la probité de l'orateur. Excellent modèle pour les jeunes rhétoriciens qui, devenus avocats, voudront faire condamner l'innocence et absoudre le crime !

Au reste, ce n'est pas la seule circonstance où l'honnête Cicéron ait fait usage de son précepte *mendaciis adspergendum*. Nous lisons dans Plu-

[1] C. X.

[2] M. Guéroult, etc., traduct. de Cicér., *In Mil.*

tarque : « Un jour Munatius, que Cicéron avait défendu et fait absoudre, poursuivait en justice un ami de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut tellement irrité qu'il dit à Munatius : « Crois-tu » donc, Munatius, que ce soit à ton innocence que » tu dois d'être absous, plutôt qu'à mon éloquence » qui a *fasciné* les yeux des juges [1] ! »

Passons à un autre. Un jour, en plein Sénat, Marcellus tombe aux genoux de César, et lui demande le rappel de son frère, partisan de Pompée. Le Sénat se joint à Marcellus, et César accorde sur-le-champ la grâce demandée. Au nom de l'assemblée, Cicéron prend la parole et remercie César. Ce que la rhétorique a de plus pompeux, il l'emploie pour exalter sa douceur, sa modération, toutes les vertus réunies en sa personne. « Non. César, il n'est point de génie si fécond, d'orateur ou d'écrivain si sublime et si éloquent qui soit capable, je ne dis pas d'orner et d'embellir, mais seulement de raconter dignement vos exploits. Vous êtes parfaitement semblable à un dieu, *simillimum deo.* En vertu des droits de la victoire, nous pouvions, comme vaincus, périr tous légitimement : votre clémence nous a tous conservés. Jouissez de vos vertus ; ce n'est pas votre faute si quelques-uns vous ont craint. Vous êtes le sauveur de la République ; veiller à votre santé, c'est veiller à la nôtre.

[1] *In Cic.*, n. 23.

Moi qui suis, comme je le dois, nuit et jour occupé de vous, *equidem de te dies noctesque, ut debeo, cogitans*, je ne redoute pour vous que les accidents ordinaires de l'humanité, les maladies et les fragilités de la nature [1]. »

Puis, disant anathème aux ennemis de César, il ajoute : « Délivré des périls de la guerre, c'est être ingrat, c'est être injuste de garder un cœur armé. Nous ne devons plus avoir tous qu'une volonté, pour peu que nous ayons, je ne dis pas de sagesse, mais de bon sens et de raison. Nous ne pouvons vivre désormais que vous ne viviez, César, *nisi te salvo salvi esse non possumus*. Ainsi, nous tous qui voulons la conservation de la République, nous vous prions, nous vous conjurons de veiller à la sûreté de votre vie. Et puisque vous croyez avoir encore à vous garantir de quelques sourdes menées, nous vous promettons, car j'ose dire au nom de tous ce que le cœur m'inspire, nous vous promettons non-seulement de veiller nuit et jour pour votre défense, mais de vous faire, s'il le faut, un rempart de nos flancs et de nos personnes, *non modo excubias et custodias, sed etiam laterum nostrorum oppositus et corporum pollicemur*. Pour moi en particulier, je vous rends grâces, César, de m'avoir conservé, de m'avoir honoré de distinctions flatteuses et d'avoir accumulé

[1] *Pro Marcell.*

sur moi des bienfaits innombrables, *tua in me unum innumerabilia merita.* »

Eh bien, Madame, la veille du jour où il prononce cette harangue, peut-être le jour même où il l'a prononcée, ce même Cicéron, en sortant du Sénat, écrit à ses intimes lettres sur lettres, dans lesquelles il appelle César un tyran, un Phalaris, un Pisistrate ; dans lesquelles il dit que la plus agréable nouvelle pour lui serait que César se fût pendu ; dans lesquelles il exhorte Brutus à le poignarder, ne craignant qu'une chose, l'insuccès, à cause des précautions dont le tyran s'environne. Et quand l'assassinat sera commis, il le proclamera la plus belle action que puissent faire des mortels ; il se vantera de n'y avoir pas été étranger ; il dira que lui comme tous les gens de bien ont tué César par la main de Brutus, *omnes boni quantum in ipsis fuit Cæsarem occiderunt* [1]. Pour caractériser un pareil homme, la langue n'a que deux mots : hypocrite et comédien.

En disant : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée », M. de Talleyrand a volé Cicéron. Chaque fois que son intérêt le demande, le grand moraliste fait usage de sa maxime *mendaciunculis adspergendum*. Il ment sans rougir, il ment avec assurance, il ment dans les affaires les plus

[1] II, *Philipp.*, t. XII ; *ad Attic.*, lib. XIII, ep. 40; *id.*, lib. XIV, ep. 14 et *passim*.

graves, dans les circonstances les plus solennelles, comme dans les choses les moins importantes. Il est un homme parmi les Romains que Cicéron a surtout flétri, qu'il a attaché au pilori de l'infamie, et si bien attaché qu'il y est encore; un homme dont il a fait le nom synonyme de tous les forfaits, cet homme, c'est Verrès. Jamais pourrez-vous croire que Cicéron l'appelle un saint? Verrès un saint! un saint canonisé par Cicéron! Cela n'est pas possible, et pourtant cela est.

Verrès étant préteur à Rome, Cicéron eut à défendre devant lui Cluentius, accusé d'empoisonnement. Dans le cours de son plaidoyer, il trouve l'occasion de parler de Verrès, et il l'appelle *un homme exact, un saint; C. Verres, prætor urbanus, homo sanctus et diligens* [1]. Oui, direz-vous, mais c'était avant sa préture en Sicile? A l'époque où parlait Cicéron, Verrès pouvait être un parfait honnête homme, digne des louanges du grand orateur. Écoutez Cicéron : il vous dira que pendant sa préture à Rome, Verrès était un brigand, un infâme, dont la jeunesse avait été un long tissu de désordres et de turpitudes [2].

[1] Pro Cluent., c. XXXIV.

[2] Cujus prætura urbana, ædium sacrarum fuit publicorumque operum depopulatio; simul in jure dicundo, bonorum possessionumque contra omnium instituta, addictio et condonatio... Cujus

Ce n'est pas tout. A cette véhémence contre Verrès, qui met Cicéron en contradiction avec lui-même, l'histoire assigne une autre cause que l'intérêt de la morale publique. Jaloux de la noblesse, Cicéron faisait cause commune avec les chevaliers. Dans la personne de Verrès, il attaque toute la noblesse au profit des chevaliers, et leur prépare, ainsi qu'à lui-même, l'accès à certaines charges, jusqu'alors l'apanage exclusif de l'aristocratie. De là ce mot que la force de la vérité arrache à l'un des admirateurs les plus fanatiques de Cicéron, Mably : « Les périls de la République, dit-il, se grossissaient ou se diminuaient aux yeux de Cicéron, suivant qu'il y était plus ou moins intéressé personnellement [1]. »

Non-seulement Cicéron se fait un jeu de mentir à la vérité et à la justice, il ment encore à la morale publique. Cælius, chevalier romain, lui avait confié son fils Marcus Cælius Rufus. Ce jeune homme, élevé dans la maison et sous les yeux de Cicéron, vivait en concubinage avec une matrone nommée Clodia, veuve de Métellus Céler. Une brouille a lieu ; Clodia accuse Cælius d'avoir voulu l'empoisonner et porte plainte devant les tribunaux. De là une cause célèbre, c'est-à-dire un affreux

ut adolescentiæ maculas ignominiasque prætercam. — In Verr., *Act.*, I, c. IV.

1 *Observations sur les Romains*, p. 149 ; édit. in-12, 1790.

scandale, par la nature du crime, par la qualité des accusés, et, il faut le dire, par le plaidoyer de l'avocat.

Dans la défense de Cælius, Cicéron essaye de justifier les mauvaises mœurs de son élève par une plaisanterie, pour le moins fort déplacée : « Quant aux reproches qui regardent les mœurs, dit-il, Cælius n'en sera jamais assez affecté pour regretter de n'être pas né difforme, *ut eum pœniteat non deformem esse natum*. Avec une légèreté impardonnable dans un père de famille, pour ne pas dire avec un cynisme digne d'un épicurien : « Tout le monde, ajoute-t-il, accorde *quelques plaisirs* à la jeunesse; la nature elle-même donne à cet âge des passions impétueuses, et pourvu que dans leurs écarts elles n'attaquent ni la vie ni la fortune des citoyens, elles passent pour excusables et dignes d'indulgence, *faciles et tolerabiles haberi solent.* »

Justifiant cette espèce de fatalisme de la débauche, il ajoute : « Si jamais il s'est trouvé un homme d'une âme assez forte pour mépriser toutes les voluptés, j'ose prononcer qu'un tel homme a reçu en partage des qualités qui surpassent la nature humaine. » Est-ce un bonheur pour lui, est-ce un malheur? Cicéron n'ose prononcer : « Quelques-uns, avec moi, le regarderont comme le favori des dieux; mais le plus grand nombre ne verra en lui que l'ob-

jet de la colère céleste; *huic homini ego fortasse et pauci, deos propitios, plerique autem iratos putabunt.* » Au lieu de défendre la morale en défendant son opinion, il ose dire : « Laissons cette route déserte; ne refusons pas tout aux voluptés; que la droite raison ne domine pas toujours : que l'ardeur du désir et la volupté en triomphent quelquefois; *non omnia voluptatibus denegentur; non semper superet vera illa et directa ratio; vincat aliquando cupiditas voluptasque rationem.* »

Si vous ne savez que dire, Madame, de ce qui précède, que direz-vous de ce qui suit? Que diront, avec vous, toutes les mères chrétiennes, du vertueux Cicéron, le précepteur de leurs fils, et de la belle antiquité, leur séjour habituel? « Interdire à la jeunesse, continue le digne avocat, le commerce même des courtisanes, ce sont des principes d'une vertu sévère, je ne puis le nier; mais ces principes ne s'accordent ni avec la licence du siècle ni même avec les usages et la tolérance de nos ancêtres. En effet, dans quel temps cette tolérance n'a-t-elle pas eu lieu? dans quel temps l'a-t-on condamnée? dans quel temps ne l'a-t-on pas accordée? *Quando enim factum non est? quando reprehensum? quando non permissum?* »

Il dit vrai : le vertueux Caton conseillait même aux jeunes gens d'aller voir les femmes de mau-

vaise vie. En donnant un semblable conseil, Caton était infâme : Cicéron, qui l'approuve, l'est-il moins ?

Non-seulement Cicéron, rhéteur, enseigne à mentir, non-seulement il ment lui-même toutes les fois qu'il le croit utile à ses intérêts; il exhorte encore les autres à mentir pour lui plaire; il le demande avec instance, il le veut à tout prix. Apprenant que L. Lucceius se propose d'écrire une histoire contemporaine, sur-le-champ il lui adresse une longue lettre dans laquelle il ne rougit pas de lui dire : qu'il a une passion incroyable de se voir loué et célébré dans ses écrits; que, pour satisfaire cett passion, il le prie, le supplie, *te plane etiam atque etiam rogo,* de mentir pour le louer, et de ne tenir aucun compte ni des lois de l'histoire ni des droits de la vérité : *ut ornes vehementius, leges historiæ negligas, amorique nostro plusculum etiam quam concedat veritas, largiare* [1].

En traçant ces lignes incroyables, Cicéron ne commet pas seulement une bassesse, il se met encore en contradiction avec lui-même. N'est-ce pas lui qui, dans le *Traité de l'orateur,* proclame cette maxime : « La première loi de l'histoire, c'est de ne pas mentir : *Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat* [2] *?* » Mais quand il s'agit

[1] *Ep. famil.*, lib. V, ep. 12; *ad Att.*, lib. IV, ep. 9 — [2] Lib. II.

des intérêts de sa vanité, cet homme veut que l'histoire méconnaisse ses lois et que le mensonge usurpe les droits de la vérité. Avouez, Madame, que vos enfants auront tout à gagner à faire leur rhétorique sous un pareil maître, et agréez, etc.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Cicéron orateur. — Définition de l'orateur. — Ce que les anciens ont pensé de Cicéron. — Examen de son éloquence au point de vue de nos mœurs. — La seconde Philippique appelée un ouvrage *divin*. — Détails historiques sur Antoine et sur Cicéron. — Analyse au point de vue de la forme de la seconde Philippique.

Rome, 13 février.

MADAME,

CICÉRON ORATEUR. — La rhétorique païenne définit l'orateur : un homme de bien, habile dans l'art de parler, *vir bonus dicendi peritus* [1]. Cette définition, donnée par Caton et reproduite par Quintilien, est, quant à la pensée, celle de Cicéron lui-même; car il approuve fortement les stoïciens, qui définissent l'éloquence : *eloquentiam virtutem esse* : *L'éloquence, c'est la vertu* [2].

Être homme de bien, telle est donc, d'après Cicéron lui-même, la qualité fondamentale de l'orateur. Sans elle, l'homme qui parle en public, quelles que soient la faclité de son élocution et l'élégance de son style, n'est qu'un comédien et un bavard : *mimus et nugator*.

[1] Quintil., lib. XII; c. I; Plin., IV, ep. 7.

[2] *De orat.*, lib. III, c. XVIII.

J'avoue, Madame, que cette définition me déconcerte. Malgré toute ma bonne volonté, je ne sais comment l'appliquer à Cicéron. Pour qu'elle lui convienne, c'est-à-dire pour que Cicéron soit un orateur et non un fabricant de périodes, il faut avant tout que je trouve en lui l'homme de bien : *vir bonus*. Pour lever mes scrupules, je m'adresse à vous, Madame, à tous les professeurs de rhétorique, à tout le monde, à Cicéron lui-même; et je demande : si un homme qui donne le mensonge pour une règle de l'art oratoire; qui ment lui-même dans ses discours par honte, par jactance, par flatterie, pour faire absoudre le coupable et flétrir l'innocent; qui exhorte bassement les autres à mentir à son profit; qui autorise le libertinage, et pour qui les honteuses conquêtes du séducteur ne sont qu'un sujet de plaisanterie : si un tel homme est un homme de bien? J'ajoute, par anticipation, si un homme sorti pauvre de son village et qui arrive en peu de temps à une fortune colossale; qui n'adore que le *moi*, qui se vante toujours; qui écrit et qui fait des bassesses pour obtenir des honneurs; qui répudie ses femmes pour payer ses dettes avec leur dot; qui a de mauvaises mœurs; qui chante ses infamies; qui passe sa vie à flatter tous les partis et à les trahir tour à tour : si un tel homme est un homme de bien?

En attendant la réponse, je passe à la seconde

qualité de l'orateur : *être habile à manier la parole.* Dans Cicéron, cette habileté brille à nos yeux d'un éclat incomparable et sans tache; aux yeux de ses contemporains, plus capables d'en juger, il n'en est pas ainsi. Les uns, comme César, l'appellent crûment un *bavard;* les autres, avec Caton, un orateur *ridicule;* avec Brutus, un orateur *fourbu et éreinté : fractum et elumbem;* ceux-là un rhéteur *asiatique, redondant*, *rabâcheur, efféminé.* Il en est qui sont encore plus sévères, tels que Asinius Gallus, Licinius Largus, Messala Corvinus, Quintus Calenus, et d'autres en grand nombre cités par Quintilien, Asinius Pollion, Sénèque, Aulu-Gelle et Dion Cassius[1].

Qui a tort ou raison, et jusqu'à quel point? La logique semble décider en faveur des anciens; mais c'est une question que je ne veux pas discuter : il suffit de l'avoir posée. Il en est une autre qui s'y rattache et qui, étant plus pratique, me semble plus importante. Serait-il vrai, comme on le prétend à l'Académie, dans les colléges et même dans certains petits séminaires, que Cicéron est le modèle le plus propre à former, pour les peuples modernes, de véritables, de parfaits orateurs? Je ne parle pas des idées qui évidemment exigent de profondes modifi-

[1] Voir encore la préface du P. Schott, *Cicero a calumniis vindicatus.*

cations; je parle seulement de la forme, ce prisme fascinateur que tous les professeurs s'étudient à faire miroiter aux yeux de leurs élèves.

Autre temps, autres mœurs, et par conséquent autre langage. Avant tout, nos mœurs exigent de la part de l'homme qui parle en public, excepté dans certains clubs, une politesse de formes, une urbanité de langage qui interdit, même à l'égard d'un adversaire, toute épithète désobligeante, à plus forte raison toute injure. Les murmures de l'assemblée, les rappels à l'ordre, quelquefois des plaintes en diffamation ou même des duels, sont la conséquence de la moindre infraction à cette loi d'origine chrétienne.

Sous ce rapport, Cicéron est-il un modèle? Parmi ses *actions* oratoires, il en est une plus célèbre que toutes les autres, dont on a dit : « C'est une pièce d'éloquence qui n'eut *jamais d'égale,* et que la postérité a regardée comme un *ouvrage divin*. Certainement, elle aurait mérité toutes les louanges qu'on lui a données, si elle n'avait causé la mort de son auteur. » Cette pièce est la seconde Philippique. Qui parle ainsi, Madame? je vous le dirai plus tard : en attendant, vérifions l'éloge.

Vous savez que la seconde Philippique est dirigée contre Antoine, consul, lieutenant de César, l'un des triumvirs; vous saurez, de plus, que ce discours n'a jamais été prononcé, et que Cicéron avait plus

de soixante ans lorsqu'il le composa. Ainsi, ni la vivacité de la jeunesse, ni la chaleur du combat oratoire ne peuvent excuser les défauts de formes et de politesse, s'il y en a. Cicéron, dans la maturité de son talent, Cicéron, écrivant à loisir, a voulu laisser à la postérité un parfait modèle d'éloquence. Il ne s'est pas trompé : sa pièce, on vient de nous le dire, est un ouvrage divin.

Pour mieux apprécier toutes les beautés de forme et même de fond dont elle étincelle, rappelons quelques détails historiques. Antoine était un ambitieux, un prodigue, un débauché, un misérable, comme il y en avait tant parmi les illustres Romains au beau siècle de César. Malgré cette réputation, Cicéron avait été longtemps l'ami d'Antoine, il l'avait publiquement comblé de louanges devant le Sénat [1]. De son côté, Antoine avait rendu des services à Cicéron, entre autres il lui avait sauvé la vie après la défaite de Pharsale, et l'avait fait rentrer dans les bonnes grâces de César.

Cicéron se plaît à le reconnaître. Il écrit à Antoine qu'il est plein d'amitié pour lui, qu'il l'a toujours aimé, que les services qu'il lui a rendus et ce qu'il a fait pour la République ont élevé son affection à un tel point, que personne au monde ne lui est plus

[1] Cicero continuis laudibus prosequebatur Antonium.—Appian., *Bell. civil.*, lib. III, c. IV.

cher que lui, *ut cariorem habeam neminem*. Il l'appelle son cher Antoine, *mi Antoni*. Il lui répète qu'il a toujours été de ses amis, et le prie d'être bien persuadé du zèle extrême avec lequel il exécutera tout ce qui pourra lui être agréable, *hoc velim tibi penitus persuadeas*[1].

Après la mort de César, Cicéron se brouille avec Antoine sous prétexte qu'il est ambitieux, et il veut qu'on le condamne sur-le-champ. Le Sénat s'y oppose en disant qu'il est contraire à l'usage des Romains de condamner un citoyen sans l'avoir entendu; qu'il est indécent de vouloir faire passer pour un ennemi public un homme qui la veille était consul et qui avait été comblé de louanges par Cicéron lui-même. On délibère jusqu'à la nuit sans rien conclure. Le surlendemain, Cicéron renchérit sur son discours, et fait si bien, lui et sa faction, qu'Antoine eût été condamné sans l'opposition du tribun Silvius. La faction de Cicéron s'irrite contre Silvius, court par les rues en vomissant des injures contre lui et demandant sa mise en jugement. Pendant ce temps-là, Cicéron, à la tribune, déclame contre Silvius et contre Antoine et se fait réfuter énergiquement par Pison, qui l'appelle un accusateur fougueux, *accusator vehementissimus*.

Antoine ne fut pas condamné; mais Cicéron et sa

[1] *Epist. famil.*, lib. XIV, *init.*

faction lui firent refuser le gouvernement des Gaules et employèrent tous les moyens de le brouiller avec Octave. Chargé de signifier à Antoine qu'il eût à quitter Modène, Cicéron se permit, pour satisfaire son ressentiment, d'altérer la pensée du Sénat, et il écrivit à Antoine une lettre de sultan [1].

Antoine, indigné, déclare qu'il n'obéira pas. Pendant qu'on le déclare ennemi de la patrie, Cicéron excite Rome contre lui, prépare des armes, recueille de l'argent, frappe des plus dures exactions les partisans d'Antoine : *vexans Antonianos potissimum gravissimis exactionibus*. Pour en finir, Antoine envoie à Rome un vieux général, Ventidius, avec ordre de s'emparer de Cicéron. A cette nouvelle, Cicéron prend la fuite.

Antoine cependant éprouve un échec. Cicéron rentre à Rome, monte à la tribune, et « telle est sa fureur contre Antoine, qu'au mépris de toutes les convenances, de tous les usages, il sollicite cinquante jours de supplications pour remercier les dieux de la défaite d'Antoine. Il pousse l'extravagance jusqu'à demander que les deux légions qui

[1] Cicero, mutata paulisper Senatus sententia, conscripsit in hunc modum : Antonius a Mutina confestim abscedito. D. Bruto Galliam relinquito ; intra Rubiconem, Italiæ Galliæque terminum ante præstitutum diem se recipito, resque suas cunctas arbitrio Senatus permittito. Ita et contentiose et contra Senatus sententiam Cicero mandata conscripsit. — Appian., lib. III, c. LXI.

avaient déserté les drapeaux d'Antoine fussent gratifiées de vingt mille sesterces et qu'elles eussent à perpétuité le droit de porter, les jours de fête, des couronnes d'olivier : *tanto furore, præter omne decorum, concitatus erat in Antonium*[1]. »

Cependant la fortune sourit à Antoine, qui devient tout-puissant. Cicéron s'éclipse de nouveau ; et, caché dans une de ses villas, il compose contre Antoine la seconde Philippique. Les circonstances ne lui permettent pas de la prononcer à la tribune ; mais elle est communiquée aux intimes et une indiscrétion la fait tomber entre les mains d'Antoine. Examinons, Madame, *cet ouvrage divin, cette pièce d'éloquence qui n'eut jamais d'égale.*

Antoine a sauvé la vie à Cicéron. — Le grand orateur ne le nie pas. Mais admirez quelles formes *divines* il emploie pour reconnaître ce bienfait et remercier son bienfaiteur. « Tu dis que je te suis redevable d'un bienfait ! De quel bienfait ? De ce que tu ne m'as pas tué à Brindes. Tu n'étais pas le maître de me tuer. Le chef des brigands dont tu te faisais gloire d'être le lieutenant m'avait accordé l'assurance de la vie. Et quand tu en aurais été le maître, de quel bienfait, Sénateurs, peut-on avoir reconnaissance à des brigands, à moins qu'ils ne prétendent nous avoir donné la vie, quand ils ne

[1] Appian. lib. III, c. LXXIV.

nous l'ont pas ôtée ? Quelle obligation t'ai-je de ce que tu ne t'es pas souillé d'un crime abominable? En cela j'ai dû me trouver moins heureux de n'avoir pas été assassiné par toi, que malheureux de penser que tu le pouvais faire impunément[1]. »

Antoine s'est moqué, comme tout le monde, du méchant vers de Cicéron : *Cedant arma togæ*, etc. — Cicéron relève ce crime capital en ces termes : « Il ne lui manquait plus que d'être plaisant; c'est ce qu'il a essayé dans je ne sais quel endroit. Bons dieux! que cela te sied mal! Toutefois, il y a de ta faute; car ayant pour femme une comédienne, elle aurait pu t'assaisonner d'un peu de sel. *Que les armes cèdent à la toge.* — Eh bien ! n'y ont-elles pas cédé? Mais je ne te répondrai rien au sujet de ces vers; je dirai seulement que tu ne les entends pas; que tu es trop ignorant pour les entendre, ni quoi que ce soit au monde. J'ajouterai que, pour moi, je n'ai jamais manqué l'occasion d'être utile à la République et à mes amis; et que par les ouvrages immortels, en tout genre, que j'ai composés dans mes loisirs, *omni genere monumentorum meorum*, j'ai su rendre encore mes veilles utiles à l'instruction de la jeunesse et à la gloire du nom romain[2]. »

Antoine montre la lettre si flatteuse et si honorable que Cicéron lui a écrite.— Cicéron commence

[1] C. III. — [2] C. VIII.

par mettre en doute l'authenticité de la lettre, suivant le principe : *Mendaciunculis adspergendum ;* il ajoute que cette lettre est une plaisanterie et qu'il a voulu badiner, *mendaciunculis adspergendum ;* qu'en tout cas, Antoine, en la montrant au public, a fait l'acte d'un malhonnête homme, et qu'enfin il le défie de prouver que cette lettre est de lui Cicéron : « Que me répondrais-tu si je niais l'avoir écrite? Quel moyen as-tu de me convaincre? Ma signature? Il est vrai que tu as, en fait de signatures, une science assez lucrative ; mais comment feras-tu? elle est de la main d'un secrétaire ! En vérité, je commence à être jaloux de ton maître de rhétorique, que tu as payé si largement pour t'apprendre à n'avoir pas le sens commun : *Jam invideo magistro tuo, qui te, tanta mercede, nihil sapere docuit*[1]. »

Antoine dit que Cicéron a conseillé l'assassinat de César. — Cicéron s'en défend par des pirouettes oratoires ; en tout cas, il se déclare très-disposé à en faire autant, et se flatte d'avoir fait quelque chose de pareil : « Si Brutus m'a nommé, n'est-ce pas qu'ayant fait une action toute semblable aux miennes, il s'empressait de me faire connaître que la gloire dont j'étais couvert avait excité son émulation? Qu'importe que j'aie désiré l'assassinat de

[1] C. IV.

César ou que je le voie avec plaisir? De tous les Romains, si on t'excepte, toi et tous ceux qui se réjouissaient de voir César régner, quel est celui qui n'ait point voulu sa mort ou qui ne l'ait pas approuvée? Tous les gens de bien ont tué César, autant qu'il était en eux. Tout ce que je crains, c'est que tu ne puisses pas prouver que j'étais du nombre des conjurés. Si j'en avais été, j'aurais fait la tragédie tout entière : j'aurais tué non-seulement le tyran, mais la tyrannie. Cet ouvrage eût été, comme on dit, de mon style : *Si meus stylus ille fuisset, totam fabulam confecissem* [1]. »

Après avoir fait, dans les formes qu'on vient de voir, son apologie comme homme, comme poëte, comme républicain, l'illustre orateur passe à la confession de son adversaire. Pour cela il cherche dans les réservoirs de son âme, *pectus est quod disertos facit*, toutes les fleurs que l'art ora[illegible] y a entassées, et, pendant soixante-dix pages, il les répand à pleines mains sur son ami Antoine. Il l'appelle *brigand, chef de brigands, vil tyran, gladiateur, le plus méprisable des gladiateurs, ivre de vin et de luxure, scélérat, impudent, libidineux, plus vicieux que Clodius, plus effronté que Catilina, insensé, imbécile, ignare, archifou :* stultitiæ qua vincit omnes; *mari d'une comédienne, infâme, stupide, absurde ;*

[1] C. XIII.

homme crapuleux, qui n'a pas achevé de cuver son vin : edormi crapulam et exhala ; *voleur, faussaire, sacrilége.*

Cicéron, qui a des fleurs pour tout le monde, en jette quelques-unes aux amis d'Antoine, oubliant qu'il en était et qu'il s'en faisait gloire : « *Tes amis,* lui dit-il, *sont une vermine infecte que tu payes largement des biens de la République, pour t'apprendre à n'avoir pas le sens commun.* Pourrait-il en être autrement ? *banqueroutier que tu es, pédéraste, prostitué public, misérable qui promènes la débauche en litière par toute l'Italie, buveur de sang, ivrogne de la grosse espèce*, qui, avec ta carrure de gladiateur, bus tant de vin aux noces d'Hippias que tu ne pus t'empêcher de vomir encore le lendemain, en présence du peuple assemblé ! S'il t'était arrivé de pareilles vilenies dans ces orgies où tu fais de ton corps un tonneau, qui n'en rougirait pas ? Et au milieu d'une assemblée du peuple romain tu as vomi les morceaux de viande empuantis par l'odeur du vin, et tu en as rempli ta robe et tout le tribunal ! *Ivrogne partout*, n'avais-tu donc pas autre chose à faire à Narbonne qu'à vomir sur les tables de tes hôtes ? *Ivrogne éternel*, qui, dès le matin, bois, joues et vomis, qui inonde les parquets de vin, qui en souilles les tables et les murs !

» *Impie, forcené, ennemi des dieux, brute qui*

n'as ni sens ni âme; frénétique, quand tu dis : Moi, le consul Antoine, c'est comme si tu disais : *Moi consul, moi le plus infâme des hommes :* car es-tu autre chose ? quid enim est aliud Antonius? *Boutefeu, lâche, instigateur de cruautés*, qui marches soutenu d'un côté par un chef de spadassins et de l'autre par un chef de buveurs !... *Valet, menteur, impudent, cynique,* qui harangues le peuple tout nu : nudus concionatus; fou à lier : tu non constringendus? *Polisson, homme détestable, digne de tous les supplices !* »

Vous avez, Madame, pour le fond et pour la forme, un échantillon de la seconde Philippique. Pour le fond, c'est la glorification immodérée de Cicéron par lui-même, la confession générale d'Antoine, et, avant tout, l'apologie retentissante de l'assassinat politique. Pour la forme, c'est le langage de la halle et le vocabulaire complet des injures les plus grossières. Rappelez-vous maintenant la définition de l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus.* Cicéron est-il l'un et l'autre? Malgré les doutes qui pourraient vous venir, vous tiendrez pour certain que « la seconde Philippique est une pièce d'éloquence qui n'eut *jamais d'égale,* et que la postérité a regardée comme un *ouvrage divin.* » Certainement elle aurait mérité toutes les louanges qu'on lui a données, si elle n'avait causé la mort de son auteur.

C'est là un article de foi classique; point de salut littéraire pour vous si vous ne le croyez pas. L'oracle émane des plus respectables maîtres de la jeunesse, les pères de la Compagnie de Jésus[1].

« Continuons d'enseigner comme ont enseigné nos pères : tout ce qu'ils ont fait est bien fait; il n'y a rien à changer; blâmer leur enseignement, c'est injurier l'Église. »

Agréez, etc.

[1] *Histoire romaine* par les PP. Catrou, Rouillé, Rothe, etc., t. XVII, p. 470.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Cicéron homme d'État. — Il est en politique ce qu'il est en morale et en philosophie. — Esclave de l'ambition et de la vanité, il flotte entre tous les partis. — Ménage César, calomnie Crassus. — Veut assassiner César et Pompée. — Se laisse duper par César. — Dit du mal de tout le monde, excepté de lui-même. — Il se fait de nombreux ennemis. — Faible dans l'adversité. — Histoire de Philascus. — Il devient l'instrument de Pompée. — Imprudence politique. — Dupe de César et de son ambition. — Irrésolu, il donne des gages à Pompée et à César. — Inconstance et palinodie continuelles. — Dupé par Octave. — Il est méprisé de tous les partis, et assassiné.

Rome, 14 février.

MADAME,

CICÉRON HOMME D'ÉTAT. — « A l'école de Cicéron tous les hommes d'État! » s'écrient les maîtres de la jeunesse. — « On ne peut comparer à Cicéron aucun des hommes qui se sont mêlés de gouvernement, » répètent les élèves. Vous avez lu ces éloges dans une de mes lettres précédentes, et vous me demandez ce qu'il faut en penser.

Nous l'avons vu : en fait de croyances, Cicéron philosophe réduit tout à des conjectures, à des vraisemblances, au *maximum* à des probabilités. Cicéron philosophe passe dans Cicéron moraliste : on le re-

trouve dans Cicéron homme d'État. Comment pourrait-il en être autrement ? Tout homme qui fait profession de n'avoir sur rien aucune croyance arrêtée prendra nécessairement pour guide de sa vie les circonstances. Son étude sera d'en tirer le meilleur parti possible, dans l'intérêt de sa fortune et de sa passion favorite. Homme d'entre deux, il n'aura jamais de résolution préconçue. Avant de faire un pas, il regardera à droite, il regardera à gauche; il interrogera, à son point de vue personnel, les chances des partis, ira de l'un à l'autre, les flattera et les blâmera tour à tour, finira par se faire mésestimer de tous et par tomber dans des impasses, d'où il ne saura comment sortir. Appliqués à Cicéron homme d'État, ces principes sont-ils justes? Interrogeons l'histoire.

Le dieu de César, disait Cicéron, c'est le pouvoir : il n'en connaît pas d'autre. Le dieu de Cicéron, pouvait répondre César, c'est aussi le pouvoir : il n'en connaît pas d'autre. La différence est que César marche au pouvoir les armes à la main et en écrasant ses rivaux ; tandis que Cicéron veut y parvenir par la tribune aux harangues et en caressant tous les partis. L'orgueil et la force sont le caractère de César, la vanité et la faiblesse celui de Cicéron. César croit à son épée, Cicéron à sa parole ; César a foi à sa fortune, Cicéron à celle d'autrui ; César s'im-

pose, Cicéron s'insinue : « Cicéron, nous dit l'histoire, aspirait à gouverner la République : *Rempublicam regere affectans.* Plein de lui-même, il voulait montrer aux grands et au peuple qu'il donnait une force considérable au parti qu'il embrassait; et il allait de l'un à l'autre, épousant tour à tour les intérêts opposés, afin de se faire rechercher de tous les partis. Après avoir fait cause commune avec l'aristocratie, et en conséquence préféré l'édilité au tribunat, on le voit se joindre à la lie du peuple : *Fæci plebis se adjunxit*[1]. »

Ces lignes résument toute la vie publique de Cicéron : livre à partie double qui nous montre cet homme d'État, marchant toujours un pied dans le camp de César et un dans le camp de Pompée; ami et ennemi d'Antoine; panégyriste et calomniateur de Crassus, disant du bien et du mal de tout le monde, même de Verrès; descendant, suivant l'intérêt du moment, à des concessions réprouvées par la conscience, à des violences de langage, à des adulations qui déshonorent sa mémoire; victime de la vanité qui l'aveugle, jouet des partis qui l'exploitent; toujours irrésolu, passant de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance : mais ne perdant jamais de vue son désir de dominer, et répétant

[1] Dio. Cass., *Hist.*, lib. XXXVI, p. 219; édit. de Leipsick, 1824.

sans cesse que, s'il était aux affaires, la République serait sauvée. Venons aux faits.

Dans l'affaire de Catilina, la rumeur publique accuse César d'être complice ou du moins confident du complot : Caton même le dit tout haut : *Cato manifeste jam in suspicionem vocans Cæsarem*. Mais César est très-populaire et très-puissant. Cicéron peut avoir besoin de lui, et dans l'acte d'accusation il n'ose pas le nommer [1]. Cicéron va plus loin : dominé par la crainte que les partisans de Catilina n'attentent à sa vie, *ipse sibi metuebat*, il abrége les débats en empêchant Crassus de parler en faveur des coupables. Pour cela, il fait courir le bruit que ce grand orateur était du nombre des conjurés : « J'ai entendu, dit Salluste, Crassus lui-même dire publiquement que Cicéron s'était permis cette atroce calomnie : *Ipsum Crassum ego postea prædicantem audivi, tantam illam contumeliam sibi a Cicerone impositam* [2]. » Application du principe : *Mendaciunculis adspergendum*.

La même crainte lui fait brusquer l'exécution. On l'accuse de n'avoir pas observé les prescriptions de la loi ; le peuple s'irrite ; et nous verrons bientôt le tribun Clodius trouver dans ce reproche le moyen de faire condamner Cicéron à l'exil.

[1] Appian., *Bell. civil.*, lib. II, p. 430 ; édit. in-fol.
[2] Catil., c. XLVIII.

En attendant, César et Pompée cherchent de tous les côtés des appuis à leur puissance. Cicéron s'en irrite : leurs succès ne font pas le compte de son ambition. Il se confie à Lucullus, et tous deux complotent de faire assassiner César et Pompée. Le complot est découvert. L. Vettius, l'assassin, les dénonce, et si Bibulus n'eût été impliqué dans l'accusation, ils auraient couru grand risque de périr eux-mêmes, comme les complices de Catilina[1]. Devenu suspect à César et à Pompée, Cicéron a l'imprudence de fortifier lui-même leurs soupçons et leur haine. En défendant Antoine, il attaque vivement César et va même jusqu'à l'insulter publiquement. César ne répondit rien ; car il vit bien que c'était la vanité qui faisait parler Cicéron. « En effet, Cicéron cherchait moins à offenser César qu'à entendre de sa bouche quelques propos injurieux, par le désir qu'il avait d'être regardé comme son égal[2]. »

Tout en dissimulant, César choisit Clodius pour l'instrument de sa vengeance contre Cicéron : il le fait nommer tribun du peuple. Dirigé par César, Clodius tend un piége à Cicéron : il le flatte et lui

[1] Dio. Cass., lib. XXXVIII, c. IX — Clavelli pense que Cicéron fait allusion à cet assassinat lorsqu'il écrit à Atticus : « Sic enim video ne duobus his vivis nec hoc uno, nos unquam rempublicam habituros. » — *Ad Attic.*, lib. IX ; *Antico Arpina*, p. 407.

[2] *Id. ibid.*, c. X, XI.

propose de faire passer une loi que plus tard il tournera contre lui. Dupe de sa vanité, Cicéron donne la main au projet de Clodius. Profitant de l'autorité de sa charge, celui-ci indispose non-seulement le peuple, mais une partie du Sénat contre Cicéron, « dont le crédit reposait plus sur la crainte que sur l'affection [1]. » La tempête qui emportera Cicéron se forme à vue d'œil et il ne s'en aperçoit pas, on dirait même qu'il prend à tâche de la rendre plus formidable.

Le besoin de parler, et de parler de lui, ne le quitte pas : il parle partout, au Sénat et au Forum. « Par ses discours, il indisposait un très-grand nombre de citoyens et s'en faisait des ennemis implacables, en cherchant sans cesse à s'élever au-dessus des personnages les plus éminents, en abusant jusqu'à la satiété d'une licence de langage qui ne respectait rien, et en cherchant à paraître homme de bien plutôt qu'à l'être réellement. Ce fut par de semblables prétentions, en se vantant plus que tout autre et en se préférant à tous dans ce qu'il disait et dans ce qu'il faisait, que Cicéron finit par devenir insupportable même à ceux qui l'estimaient [2]. »

Arrive la fin de son consulat. Selon l'usage, il veut rendre compte de son administration. Le peuple ne lui permet que de prononcer le serment exigé par

[1] Dio. Cass. c. X. XI. — [2] *Id.* . . XII.

la loi. Mais Cicéron, tourmenté du besoin de parler, et de parler de lui, ajoute qu'il a sauvé Rome. Ce mot soulève un orage. Clodius en profite pour accuser Cicéron d'avoir, contre les lois, mis à mort Lentulus et Céthégus, *quod contra leges publicas indemnatos sustulisset Lentulum Cethegumque*[1].

Frappé comme d'un coup de foudre, Cicéron demeure interdit. Tout son courage l'abandonne. Il sort du tribunal, quitte sa toge, et, l'extérieur dans un désordre à faire peur, *sordidus et squalore horridus*, il se met à parcourir, en suppliant, les rues de la ville, arrête les passants connus et inconnus et leur conte sa disgrâce, *suppliciter per vias urbis sollicitabat obvios quosque, non veritus ignotis quoque hac de causa negotium facessere*. Il oublie à tel point ce qu'il se devait à lui-même, qu'en voulant paraître malheureux il se rend ridicule, *adeo nullo respectu decori, ut, dum miserabilis vult videri, ridiculus fieret*. Le désespoir s'empare de lui, et, au lieu de lutter contre la fortune, il s'abdique lui-même et part pour l'exil, *rebus omnibus desperatis sponte in exilium abiit*[2].

Profitant de la loi que Cicéron a eu l'imprudence de faire voter, Clodius convoque l'assemblée du peuple. César déclare que les mesures prises par Cicéron contre les conjurés sont illégales. La loi qui

[1] Appian., lib. II, c. xv. — [2] *Id., ibid.*

le bannit est portée sans opposition et même avec le concours empressé d'un grand nombre de citoyens : ceux qu'on regardait comme les meilleurs amis de Cicéron la soutiennent chaleureusement. La Macédoine lui est assignée pour séjour, avec peine de mort s'il ose se montrer à moins de 3,750 stades de Rome.

En Macédoine, Cicéron rencontra un certain Philascus qu'il avait connu à Athènes, et qui lui fit sa confession. Elle est assez curieuse, Madame, pour que je me permette de vous en dire un mot. Cicéron, qui enseigne que le sage est toujours heureux, est plongé dans une morne tristesse; il pleure, il se lamente. « N'as-tu pas honte, lui dit Philascus, de te conduire comme une femme? Toi qui es si brave à soutenir les autres, je n'aurais jamais cru que tu montrerais tant de faiblesse. — Il est plus facile, répond Cicéron, de donner des conseils aux autres que d'être soi-même ferme dans le malheur. » Là-dessus Philascus lui fait une morale stoïcienne et lui dit, entre autres : « De quoi te plains-tu? Les biens que tu regrettes n'étaient pas un héritage reçu de tes pères, et auxquels tu devais pour cela attacher plus de prix. Tu les avais acquis par ta langue, ta langue te les a fait perdre : tu ne dois donc pas te plaindre de les avoir perdus comme tu les avais gagnés. Aie autant de raison que les armateurs, et

dis comme eux : La mer nous avait donné ces richesses, la mer nous les a ravies. »

Cicéron fut *consolé* de ce sage discours. Vous le croirez si vous voulez, mais l'histoire le dit [1].

L'exil de Cicéron dura environ dix-sept mois. Pompée, qui y avait contribué plus que tout autre, fait rappeler Cicéron en haine de Clodius. Cicéron se jette dans le parti de Pompée, tout en ménageant César. Malgré les plus graves personnages du Sénat, il appuie en faveur du premier la fameuse loi *Manilia,* qui devient fatale à la République. Pompée, que Cicéron a voulu faire assassiner, Pompée qui l'a fait bannir, est aujourd'hui le plus parfait, le plus grand des hommes, le seul qui puisse rétablir la gloire du nom romain; un guerrier qui a fait plus de guerres que les autres n'en ont lu; qui s'est formé au métier des armes non par des défaites, mais par des victoires; un homme irréprochable dans sa conduite, modéré dans ses désirs, fidèle à sa parole, affable, et dont aucunes louanges ne peuvent égaler les vertus; enfin, un génie tel que Rome n'en vit jamais de plus grand, *virtuti Cn. Pompeii quæ potest par oratio inveniri?*

Cicéron ne manque pas d'ajouter : « Je proteste que je n'ai parlé dans cette cause qu'en vue des intérêts de la République. Loin d'avoir cherché à me

[1] Dio, lib. XXXVIII, c. XVI.

ménager des amis utiles, je sais que je m'attirerai beaucoup d'ennemis. Mais, Romains, comblé par vous de tant de bienfaits, je me fais un devoir en toute occasion de sacrifier mes avantages et mes intérêts personnels à votre satisfaction et à l'honneur de la République? » *Mendaciunculis adspergendum.*

En effet, Madame, c'est là le dessus des cartes; en voici le dessous. Cicéron et César s'étaient entendus pour faire voter la loi *Manilia*, non qu'ils la crussent avantageuse à la République; mais César voulait trois choses : flatter le peuple dont Pompée était alors l'idole, exciter de plus en plus la jalousie de la noblesse contre Pompée, et, comme la loi en question conférait à Pompée des pouvoirs extraordinaires, se frayer la voie pour obtenir un jour les mêmes prérogatives. Quant à Cicéron, dupe de César et de lui-même, il voulait, en faisant passer la loi, montrer qu'il gouvernait la République par sa parole et flatter Pompée, dont il désirait modestement épouser la fille. Cicéron fut déçu de ses espérances. César, au contraire, atteignit son but. Le Sénat lui accorde d'immenses pouvoirs qui le placent sur la même ligne que Pompée, et, grâce à l'imprudence de Cicéron, la République a deux compétiteurs dont les forces, longtemps égales, inondent l'Empire du sang des citoyens, jusqu'à ce que

l'un des deux établit son despotisme sur les ruines de la liberté [1].

Dans cette position qu'il a faite à sa patrie, ou du moins à laquelle il a beaucoup contribué, en face des deux puissants rivaux qu'il a créés ou grandis, que va devenir Cicéron? Le plus malheureux des hommes : perplexe, irrésolu, agité comme un roseau, toujours vain, toujours dupe de lui-même et des autres, condamné à voir l'agonie de la République, qui n'a, suivant lui, de salut que dans Cicéron, à la tribune aux harangues : et cette tribune est renversée! « Hélas! écrit-il à Cassius, s'il m'était permis de monter plus souvent à la tribune, ce serait une affaire de rien de rétablir la liberté et la République, *quæ si sæpius uti liceret nihil esset negotii, libertatem et rempublicam reciperare* [2].

Reconnaissant, mais trop tard, qu'il a par une première imprudence avancé la menaçante fortune de César, il en commet une seconde qui le brouille avec lui. Il opine pour qu'on lui refuse la continuation de cinq ans dans le gouvernement des Gaules, et qu'on rejette la loi qui le dispense de solliciter le consulat en personne; puis il souffle le feu de la discorde entre César et Pompée, et il s'en fait gloire:

[1] Dio, lib. XXXVIII, c. XLI. — De Pompeii magni filia tibi rescripsi, nihil me hoc tempore cogitare. — *Ad Attic.*, lib. XII, ep. II : Middleton, t. III, p. 257. — [2] *Ad Famil.*; lib. XII, ep. 2.

« Tu as soutenu, dit-il en répondant à Antoine, et tu t'es même fort étendu sur ce point, que c'était moi qui avais engagé Pompée à rompre avec César, et allumé ainsi par ma faute la guerre civile. En cela, tu ne t'es pas entièrement trompé, *in eo non tu quidem tota re.... errasti* [1]. »

Enfin il faut choisir : à César ou à Pompée ; il n'y a pas de milieu. Mais, de lui-même, Cicéron est incapable de prendre un parti. « Je t'écris lettres sur lettres, dit-il à Atticus, afin que je sache à quoi me déterminer. Faut-il me livrer à Pompée sans réserve? Ce n'est point le danger qui me retient, c'est le dépit [2]. » D'où vient ce dépit? Comme certains journalistes et hommes d'État de nos jours, Cicéron a toujours tout prévu... après coup ; et il dit : « Quelle conduite! Que de fautes on n'aurait pas faites si on avait suivi mon avis! Enfin, qu'en dis-tu? faut-il me ménager avec les deux partis et me donner enfin au plus fort? Il faut que tu m'aides à sortir de cet embarras [3]. »

En attendant, et après avoir dit du mal de Pompée et de son parti, il lui écrit : « J'ai toujours fait profession d'un zèle extrême pour vos intérêts [4] » ; puis il déblatère contre César : il se réjouit de tout ce qui lui arrive de fâcheux. « Il est presque sûr

[1] C. IX. — [2] *Ad Attic.*, lib. VII, ep. 12. — [3] *Id. ibid.* — [4] *Ad famil.*, lib. V, ep. 7.

que Labiénus a quitté César; cela serait très-avantageux à notre parti. Ce serait un grand préjugé contre César qu'un homme qui lui était si attaché n'ait pas cru pouvoir le suivre sans trahir sa patrie. Quant à César lui-même, c'est un Phalaris dont je crois que nous avons à redouter des horreurs. Imitera-t-il Phalaris ou Pisistrate? Je n'en sais rien; ce que je vois, c'est que, s'il triomphe, nous aurons des boucheries et un despotisme plus qu'oriental, *cædem video si vicerit et regnum non modo romano homini, sed ne Persæ quidem tolerabile* [1]. »

Pendant qu'il écrit de pareilles choses, il donne des gages à César : « Je suis engagé avec César et avec Pompée; vois dans quelle impasse je me trouve! *vides ne ut sim utrumque complexus!* Je les ai si bien ménagés, qu'ils n'ont pour personne plus d'amitié que pour moi. Les voilà prêts à éclater l'un contre l'autre; quel parti prendre [2]? »

Enfin, il se déclare, passe en Orient et se rend au camp de Pompée. César est vainqueur à Pharsale : Cicéron n'a rien de plus pressé que de lui faire sa cour [3]. Il va l'attendre à Brindes, lui demande humblement pardon d'avoir suivi le parti de Pompée, lui proteste de son dévouement. César lui fait un bon accueil. De ce moment tout est changé. Cicéron a toujours quelque chose de nouveau et de flatteur à

[1] Ad Att., lib. X, ep. 12-20, etc., etc. — [2] Id. ibid. — [3] Id. ibid.

dire sur le divin Jules[1] : « C'est un vainqueur d'une bonté et d'une modération admirables; en faisant relever les statues de Pompée, il affermit les siennes; César est le sauveur de la République; la vie de tous les citoyens dépend de la sienne : aussi je veux lui faire un rempart de ma personne[2]. »

Il écrit à Lentulus : « Les égards extraordinaires que César a eus pour mon frère et pour moi, me font un devoir de le soutenir dans toutes ses entreprises. Au milieu de sa fortune et couronné comme il est par tant de victoires, pourrais-je me dispenser de ce que je fais pour lui, quand il n'aurait pas pour nous les sentiments dont il est rempli ? Je vous confesse volontiers qu'après vous, à qui je suis redevable de mon salut, il n'y a personne à qui j'aie autant d'obligation qu'à César, et pour qui je me fasse plus d'honneur d'entretenir ce sentiment : *Neminem esse cujus officiis me tam esse devinctum non solum confitear, sed etiam gaudeam*[3]. »

Pour en donner la preuve, Cicéron abandonne lâchement ses propres amis. César publie un livre contre Caton, l'intime, le vieil ami de Cicéron. César envoie son livre à Cicéron, qui élève jusqu'aux nues l'ouvrage et l'auteur. Puis il écrit à Atticus : « J'estime fort cet ouvrage contre Caton. Il n'y a

[1] Plut., *In Cic.*, n. 51. — [2] *Ad Attic.*, lib. IV, 6; pro Marcello. *Ad Famil.*, lib. VII, ep. 5. — [3] *Ad Famil.*, lib. I, ep. 9.

donc point de flatterie dans ce que je lui ai écrit [1]. »

Ce n'est pas assez. Il se fait l'ami des amis de César, de César qu'il appellera bientôt un *chef de brigands*, *qu'il voudrait voir à la potence*. Il accepte avec empressement les services d'Antoine, le *chef des brigands de César*; il soupe continuellement avec les autres. « Que voulez-vous! écrit-il, il faut s'accommoder au temps : *Non desino apud istos qui nunc dominantur cœnitare; quid faciam? Tempori serviendum est* [2]. » C'est le fait accompli de nos jours. Mieux encore : Cicéron se fait le courtisan des maîtresses de César. Cléopâtre vient à Rome; un des premiers qui sont à ses genoux, c'est Cicéron, qui pousse la flatterie jusqu'à lui demander, comme souvenir, quelques curiosités de son pays.

Cette honteuse palinodie dure jusqu'à la mort de César. Elle recommence avec Octave qui, à dix-neuf ans, dupe Cicéron, le grand homme d'État, comme César l'avait dupé. Le jeune Octave vient à Rome pour recueillir la succession de César, et cette succession c'était l'Empire. Cicéron était remonté à la tribune. Toujours plein de lui-même, il croyait gouverner la République. Octave, qui le regarde comme un instrument utile à ses projets, le prend par son faible, le flatte, et lui fait entrevoir une large part dans l'administration de l'État.

[1] Ad Att., [illegible] 51. — [2] Ad Fam., lib. [illegible], [illegible] 9.

Enivré de cet encens, Cicéron prépare une harangue dans laquelle il fait un pathétique tableau des besoins de la République, et dit au Sénat : J'ai votre homme! Là-dessus, un pompeux éloge d'Octave. « Tout jeune encore, dit-il, et pour ainsi dire encore enfant, César joint une sagesse toute divine à une incroyable valeur, *Cæsar adolescens, pene potius puer, incredibili ac divina quadam mente atque virtute* [1].... S'il n'eût pas existé, sénateurs, qui de nous existerait encore? Antoine, comme un furieux marchait sur Rome. Tout à coup parut ce jeune et divin heros, *hunc divinum adolescentem*, qui crée une armée pour l'opposer à Antoine. Il faut donc accorder à Octave le titre de commandant, *demus igitur imperium Cæsari*. Le Sénat et le peuple auront souvent, j'espère, occasion d'honorer ce jeune Romain. En attendant, je demande encore pour lui qu'avant l'âge, Octave soit membre du Sénat.

» Je sais qu'il n'abusera pas de sa puissance; tous les sentiments de ce jeune Romain me sont connus; il n'est rien de plus sacré pour lui que la République et votre autorité. » Dans l'enivrement de sa future puissance, Cicéron conclut par cette chaleureuse péroraison : « J'oserai même, sénateurs, me donner pour garant et pour caution, au Sénat, au peuple, à la République; j'assure, je

[1] *Philipp*. III, c. II.

promets, je réponds que Caïus César sera toujours un c... en tel qu'il est aujourd'hui, tel que nous devons surtout vouloir et désirer qu'il soit, *promitto, recipio, spondeo* [1]. »

Lorsqu'il parle ainsi, vous croyez, Madame, que Cicéron est sincère dans ses convictions et dans l'intérêt qu'il porte à Octave? Détrompez-vous; Cicéron n'a d'autre sincérité que celle de son désir d'arriver au pouvoir, en se faisant d'Octave un piédestal. Étonnés de son langage, ses amis lui écrivent de prendre garde, de ne pas se livrer. En homme qui se croit maître de la position : « C'est un jeune homme, leur répond-il; il faut le louer, le flatter, puis l'expédier : *laudandum adolescentem, ornandum, tollendum* [2]. » Une indiscrétion fait connaître à Octave le mot de Cicéron, et il ajoute : « Oui, mais ce jeune homme ne se laissera pas expédier: *sed se non esse commissurum ut tolli possit.* »

Cependant Octave dissimule. Il est sénateur, mais il a besoin d'être consul : c'est un degré nécessaire pour arriver à l'Empire. Cicéron lui servira de marchepied. En lui faisant part de son projet, Octave lui fait entrevoir qu'il l'aura pour collègue; qu'étant un homme supérieur par son âge, par son talent, par son expérience, l'administration de la République lui appartiendra; qu'il se contentera, lui Octave,

[1] *Philipp.*, V, c. XVIII. [2] *Ad Famil.* lib. II.

d'être consul de nom. Aveuglé par son incorrigible vanité, Cicéron donne encore dans le piége et s'en va sottement répéter sa leçon au Sénat, *hac spe elatus. Cicero, potestatis cupidus, suasit senatui*[1]. Il demande gravement qu'on nomme Octave consul avant l'âge; et pour rassurer le Sénat, il ajoute : « Afin de prévenir de la part de ce jeune Romain toute fausse démarche, vous choisirez parmi les anciens sénateurs un homme prudent que vous lui donnerez pour collègue et pour mentor [2]. »

Le Sénat n'a pas de peine à reconnaître le masque, et de longs éclats de rire accueillent la harangue de l'ambitieux Cicéron, *eam vero Ciceronis ambitionem risit Senatus*[3].

Grâce à l'imprudence de Cicéron, Octave marche rapidement vers le trône. Lélius, en plein Sénat, le reproche à Cicéron. Brutus le qualifie sans détour de lâcheté et de traître; l'accuse de sacrifier aux intérêts de sa vanité les intérêts de la République, et d'avoir préparé une tyrannie plus insupportable que celle dont lui et Cassius ont délivré la patrie, en égorgeant César : *Dum habeat a quibus colatur et*

[1] Appian., lib. III, c. LXXXII.

[2] Sed ne quid forte ille præter utilitatem Senatus faceret, hoc addendum est, ut e senioribus prudentem aliquem virum collegam ei darent, tanquam firmum ætatis immaturæ pædagogum. — Appian., lib. III, c. LXXXII. — [3] *Id. ibid.*

laudetur, servitutem honorificam modo, non aspernatur. Eo tendit, ut sit illi Octavius propitius [1].

Quand tout le monde et jusqu'à ses meilleurs amis lui disent en face qu'il a perdu la République, Cicéron finit par s'en douter. Il reconnaît qu'il a été dupe; mais, au lieu de l'avouer avec une franchise qui lui eût fait honneur, sa vanité lui fait chercher de mauvaises raisons pour se justifier. Il écrit à Brutus : « Je suis profondément affligé de ce que la République m'a accepté comme caution d'un jeune homme et presque d'un enfant. Après tout, où est mon imprudence? J'ai lié envers la République celui pour lequel j'ai répondu, bien plus que je ne me suis lié moi-même : *quæ temeritas est? magis enim illum pro quo spopondi quam me obligavi.* »

La justification a peu de succès, et l'histoire rapporte que, dans son dépit de se voir joué par Octave, Cicéron prend le parti d'en finir par un coup de théâtre. Il veut aller dans la maison même d'Octave, et, en présence de ses Dieux domestiques, se suicider; afin de manifester à l'univers l'indignité de celui dont il voulait se servir pour restaurer la République et la liberté, et qui avait abusé de sa confiance pour détruire l'une et l'autre [2].

Octave, cependant, est obligé de s'éloigner de

[1] Ep. Brut., ad Attic., lib. XV, ep. 5. Plut. In Cic., c. 8.

[2] Clavelli Antico Arpino, p. 134.

Rome : aux yeux de Cicéron, son étoile semble pâlir. Avec la légèreté d'un jeune homme, il encourage vivement les Romains à prendre les armes et à fermer leur ville à Octave. Le peuple entre en fermentation, quelques cohortes sont échelonnées sur les murailles. Octave l'apprend et n'a pas de peine à triompher de cette ridicule levée de boucliers. Il rentre dans Rome. Cicéron s'empresse de lui demander une audience; il l'obtient, et il prêche longtemps, *multis verbis prædicavit*, pour persuader Octave de son dévouement et lui rappeler tout ce qu'il a fait en vue de lui obtenir le consulat. Pour toute réponse, Octave se moque de lui, et dit en souriant : « Cicéron est le dernier de mes amis qui soit venu me voir : *Postremum amicorum Ciceronem sibi occurrisse*[1]. »

Dans le même temps paraît la seconde Philippique : nouvelle imprudence. Cette diatribe tombe entre les mains d'Antoine et le met en fureur. Quelques jours après Cicéron, proscrit par les triumvirs et méprisé de tous les partis, est assassiné dans une de ses villas.

A demain Cicéron simple citoyen.

Agréez, etc.

[1] Appian, lib. III, c. xcvii

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Cicéron simple citoyen. — Son apologie sur le P. Schott, jésuite. — Pauvreté de Cicéron. — Modestie de Cicéron. — Constance de Cicéron. — Prudence de Cicéron. — Force de Cicéron. — Reconnaissance de Cicéron. — Chasteté de Cicéron. — Cicéron et les cicéroniens.

Rome, 15 février.

MA DAME,

CICÉRON SIMPLE CITOYEN. — « César fut un grand homme, Cicéron est un homme vertueux ; on ne sait pas à quel point sa personne est respectable. Cicéron est un homme très-intègre, très-chaste, très-saint. » Si ces éloges, et d'autres encore que vous avez lus, ne suffisent pas pour rassurer votre sollicitude maternelle, prenez un livre intitulé : *Cicero a calumniis vindicatus*. *Cicéron vengé des calomnies*. Ce livre, imprimé à Anvers en 1613, est l'ouvrage d'un homme fort respectable, le R. P. André Schott, de la compagnie de Jésus. *Cicéron vengé* est le pendant de *Virgile vengé*, du R. P. Galluzzi, de la même compagnie. Vous avez vu, dans la *Révolution*, qu'aux yeux du P. Galluzzi, Virgile est un grand théologien et un parfait ascétique. Le P. Schott vous prouve que Cicéron est un saint et que toutes les accusa-

tions portées contre lui sont de pures calomnies. Il n'est que peu, ou même nullement coupable de vanité, d'ambition, d'avarice, d'inconstance, de mauvaise philosophie, de mauvaises mœurs.

Le but de l'auteur et la conclusion de son travail est d'établir que Cicéron doit être le grand précepteur de la jeunesse chrétienne, en sorte que, dès ses plus tendres années, celle-ci doit rester assidûment à l'école et même apprendre par cœur les leçons de ce maître irréprochable : *Ut juventuti nostræ fidei commissæ Cicero jam inde a teneris in manus traditus, teratur assidue atque ediscatur* [1].

Nous connaissons les écrits et les actes publics de Marcus Tullius Cicero ; pour compléter le procès de sa canonisation, il ne nous reste qu'à mettre au grand jour ses vertus privées. L'ordre suivi par le postulateur de la cause, le R. P. Schott, dirigera notre étude : Je commence.

Pauvreté de Cicéron. — « Rien, dit-il, n'annonce plus une âme étroite et petite que la passion des richesses : *Nihil enim est tam angusti animi tamque parvi, quam amare divitias* [2]. » Voilà le principe, voyons l'application. Né dans l'obscurité, Cicéron, jeune encore, quitte son village d'Arpinum, avec quelques as dans sa bourse. Il vient à Rome et se trouve, après quelques années, un des plus

[1] P. 5. — [2] Cic., *De Offic.*, lib. I, c. xx.

opulents parmi les opulents Romains. Il possède une maison de ville, achetée de Crassus environ six cent mille francs. Cette maison est meublée avec un luxe oriental. Les galeries sont ornées des plus belles statues et des meilleures peintures de la Grèce. La vaisselle et les autres meubles répondent à la magnificence de l'édifice par la beauté de la matière et l'excellence du travail. « Ce pauvre homme, dit Pline, possédait, entre autres, une table en bois de cèdre, la première qu'on ait vue à Rome : elle existe encore ; elle avait coûté soixante mille francs[1].

Sur le versant du mont Aventin, dans le quartier d'Argilète, il est propriétaire de je ne sais combien de tavernes et de boutiques, dont le loyer, montant à quatre-vingt mille sesterces, environ seize mille six cents francs, sert à payer la pension de son fils, étudiant à Athènes[2]. Au delà du Pomœrium, de l'autre côté du Tibre, et ailleurs, il possède de superbes jardins. Hors de Rome, on lui connaît dix-huit villas, sans compter celle d'Arpinum, qui lui était venue de son père. Cicéron lui-même a acheté ou bâti ces villas, situées dans les positions les plus agréables du Latium et de la terre de Labour.

[1] Extat hodie M. Ciceronis in illa paupertate, etc. — *Hist. nat.*, lib. XII, c. xv et xvi. Middleton, t. IV, p. 303.

[2] *Ad Attic.*, lib. XVI, ep. 1.

Rien ne manque ni à la richesse ni à l'élégance de la plupart de ces habitations, vraiment princières, puisque Cicéron lui-même les appelle les délices et les bijoux de l'Italie[1].

Voici le nom des principales : *Tusculum*, *Antium*, *Asture*, *Formium*, *Pompei*, *Lanuvium*, *Amalthée*, *Aquinum*, *Frosinum*, *Cumes*, *Venusium*, *Pouzzoles*[2]. Bon nombre de ces villas sont autant de terres magnifiques, entourées de parcs, de jardins, de prairies, embellies par des eaux jaillissantes, ornées de statues du plus beau marbre et du travail le plus fin, accompagnées de thermes, de portiques en marbre, de mosaïques, de théâtres, peuplées d'esclaves, et assez grandes pour recevoir Cicéron avec sa suite, et ses amis les grands seigneurs de Rome, qui s'y arrêtaient ordinairement plusieurs jours dans leurs voyages.

Celle de Tusculum, dont je viens de visiter les ruines, serait aujourd'hui une fortune. Le modeste Cicéron y fait construire des salles, des galeries, des portiques à l'imitation des écoles d'Athènes; il l'orne des statues et des peintures les mieux choisies, qu'il fait venir de Grèce à grands frais. Atticus, son

[1] Cur ocellos Italiæ, villulas nostras non video. — *Ad Att.* lib. VI, ep 6. Bene ædificatus et satis amœnus. — *Ibid.*

[2] Voir *Istoria di Formia*, de Clavelli, p. 117; Flav. Blondus, *De* [illegible]; J. [illegible] Sextus, *In Epist. ad Attic.*; Fabricius, et

correspondant et son ami, lui en envoie un grand nombre, et chaque fois qu'il en reçoit il en demande de nouvelles. « Les Mercures de marbre pentélicien » à tête de bronze, lui écrit-il, que tu m'as envoyés » me causent beaucoup de plaisir, et tu ne saurais » m'en envoyer un trop grand nombre : *Quidquid » ejusdem generis habebis, ne dubitaveris mittere*[1]. »

Ne reculant devant aucune dépense pour satisfaire son luxe babylonien, il envoie en Grèce le plan de ses plafonds, qui étaient en stuc, pour y faire ajouter par les artistes d'Athènes, dans les compartiments, des ornements de sculpture et de peinture; il y envoie jusqu'aux rebords de ses puits, afin de les faire orner de figures en relief, copiées sur les meilleurs modèles : *Præterea typos tibi mando quos in tectorio atrioli passim includere, et putealia sigillata duo*[2].

La villa de Tusculum s'éclipse devant celle de Baia ou de Pouzzoles, appelée l'*Académie*. Elle était tellement somptueuse que le Sénat lui-même, peu rigoriste en pareille matière, en fut scandalisé.

Outre ces villas somptueuses échelonnées sur la route de Rome à Naples et dans les environs, Cicéron en possède d'autres moins considérables qu'il appelle ses petites hôtelleries : *diversoriola*. Il faut entendre par là des lieux de repos, bâtis apparem-

[1] *Ad Attic.* lib. I, 9, 5, 6, 10. — [2] *Ibid.*

ment pour la commodité de ses voyages, lorsqu'il passe de l'une à l'autre de ses grandes terres : *Ego accepi in diversoriolo Sinuessano tuas litteras*[1]. Dans ses lettres à Terentia, où il prêche la misère, il reconnaît que toute la région de Formium, où il possède une superbe villa, est pleine de ses terres et que tout le pays lui appartient : *Hæc autem regio, in qua ego sum, nostrorum est cum oppidorum tum etiam prædiorum*[2].

Ce n'est là qu'une partie de sa fortune. Pendant son année de préture en Cilicie, il trouve moyen de faire une économie de cinq cent mille francs[3]. Il avoue que les guerres civiles lui ont fait perdre plus de vingt millions de sesterces. Ce qui ne l'empêche pas de recevoir César à la campagne, de le traiter en grand seigneur, et d'écrire : « Je le crois satisfait de l'accueil qu'il a reçu de moi[4]. » Enfin, veut-il, simple particulier, passer de l'Italie dans la Grèce? il possède trois bâtiments à rames et à voiles pour le transporter, lui, ses bagages et sa suite : *Conscendens e Pompeiano tribus actuariolis, decem scalmis*[5]. Et c'est lui qui a dit : « Rien n'annonce plus une âme étroite et petite que la passion des richesses ! »

[1] *Ad Attic.*, lib. XIV, ep. 8. — [2] *Ad Terent.*, ep. 8. — [3] *Ad Attic.*, lib. XI, ep. 1. — [4] *Id.*, lib. XIII, ep. 32. — [5] *Id.*, lib. XVI, ep. 4.

Modestie de Cicéron. — Le vrai mérite fut toujours modeste. Si vous ôtez des harangues de Cicéron, de ses lettres, de ses traités de morale, de rhétorique et de philosophie, les phrases où il se donne de l'encens, vous supprimerez la moitié de ses ouvrages : c'est le moi, le moi partout, le moi toujours, le moi qui ne rougit pas. Aux preuves déjà nombreuses que je vous ai données de la modestie de Cicéron, j'en ajoute seulement quelques-unes : « Dans tous ses discours, dit Plutarque, Cicéron parle de lui avec une intempérance qui décèle un désir immodéré de gloire. Peu content de vanter tout ce qu'il a fait dans le gouvernement, il loue même les discours qu'il a écrits ou prononcés : en cela il montre la petitesse de son âme [1]. »

Ce n'est pas assez pour lui de se louer en prose, il se chante en vers et compose un long poëme en l'honneur de son consulat. A l'entendre, c'est lui qui a tout conseillé, tout prévu, tout fait dans la République, elle n'a été heureuse que par lui : *O fortunatam natam me consule Romam!* Tous les maux de l'État viennent de ce qu'il n'est plus aux affaires : « Il est indigne, écrit-il, de laisser dans le repos un homme comme moi, qui a assuré celui des citoyens [2]. » Il avoue qu'il est avide de louanges,

[1] Plutarque, *Parallèle de Cicéron et de Démosthène*, ch. III.
[2] *De Offic.*, lib. III, c. III.

très-avide, incroyablement avide : *Laudis avidissimi semper fuimus, sum etiam avidior etiam quam satis est gloriæ; incredibili cupiditate teneor, ut nomen nostrum illustretur*[1].

Pour obtenir des louanges, il n'y pas de bassesse qu'il ne fasse : il les mendie à genoux; il ne rougit de rien. Il se fâche quand on ne le loue pas: « Brutus croit sans doute que je lui en dois parce qu'il m appelle *optimum consulem*, excellent consul? Un ennemi pourrait-il me donner une plus maigre louange? *Quis enim jejunius dixit inimicus*[2]? » Enfin nous l'avons vu, avec une impudeur sans exemple, prier, supplier, *rogo atque etiam rogo*, l'historien Lucceius de mentir pour le louer.

Il n'est pas moins avide d'honneurs. Préteur en Cilicie, il repousse quelques barbares; aussitôt il se croit digne du triomphe. Pour l'obtenir, il écrit lettres sur lettres à ses amis de Rome, à Atticus, à Caton, à Brutus, à tous les membres du Sénat individuellement. Dans une de ses lettres, il annonce que les destinées de la République vont se décider par de sanglantes tragédies, et que des maux incalculables vont fondre sur Rome; mais rien ne lui fait perdre de vue les intérêts de sa vanité : « Je te prie, d'abord, dit-il dans cette même lettre, d'ima-

[1] *Ad Attic.*, lib. I, ep. 15; *Ad famil.*, lib. IX, ep. 1, et *passim*.
[2] *Ad Attic.*, lib. XII, ep. 21.

giner comment je pourrai me ménager avec César, et ensuite de penser à mon triomphe : *Deinde de ipso triumpho*. Je n'aurai pas de peine à l'obtenir si la République demeure tranquille. Je te prie de voir les sénateurs qui se sont opposés à ma demande et de leur indiquer les personnes qu'il faut mettre en jeu. J'ai écrit à tous les sénateurs, excepté Hirrus et Crassipède, mais je leur écrirai [1]. »

Il s'adresse surtout à Caton, son intime ami. Mais celui-ci, voyant le ridicule d'une pareille demande, vote publiquement dans le Sénat contre Cicéron [2]. Cet échec ne le décourage pas; il écrit à Atticus : « J'emploierai tous les moyens de réussir et j'espère que je réussirai : *omnia experiar et ut spero assequar* [3]. »

Voilà quelques traits de la modestie de Cicéron : passons à ses autres vertus.

Constance de Cicéron. — Il serait plus facile de compter les ondulations du roseau agité par les vents, que les inconstances de Cicéron : sa vie n'est qu'une oscillation perpétuelle entre tous les partis : le matin pour Pompée, le soir pour César, le lendemain pour et contre Octave ; mais toujours pour lui, pour sa vanité, son ambition et sa chère tribune aux harangues. Grand comédien, dont les acteurs

[1] *Ad Attic.*, lib. VII, ep. 1. — [2] *Ad famil.*, lib. XV, ep. 16. — [3] *Ad Attic.*, lib. XV, ep. 16.

eux-mêmes se moquent en plein théâtre : « Tu te plains de ne pas avoir assez de place, lui cria un jour le comédien Labérius; cela m'étonne, toi qui es toujours assis sur deux chaises[1] ! »

Prudence de Cicéron. — Philosophe, il se fait le disciple et l'interprète des sophistes grecs, et par le scepticisme qu'il propage, il hâte la ruine de sa patrie en ébranlant toutes les croyances; homme d'État, il est dupe de tous les partis. Ses meilleurs amis lui imputent les deux plus graves imprudences commises de son temps : la loi *Manilia*, qui prépare la puissance de Jules César; et les *senatus-consultes* en faveur d'Octave qui établissent l'Empire sur les ruines de la République.

Force de Cicéron. — Il consacre une partie des *Tusculanes* à prouver que le sage est toujours heureux, *sapientium perpetua bene vivendi facultate.* Accusé par Clodius, au sortir du consulat, au lieu de faire tête à l'orage, il s'abdique, il s'oublie, il s'abîme dans sa douleur au point d'en être ridicule. Retiré en Macédoine, il pleure comme une femme. De retour à Rome, il n'a le courage d'aucune de ses opinions. Il ne connaît que les demi-résolutions, les demi-partis; ses amis ont procuration de penser, de décider pour lui : « Que faire? où fuir? tire-moi

[1] Macrob., lib. II, c. III, et lib. VII, c. III.

de cet embarras[1] ! » tel est le refrain ordinaire de ses lettres.

Reconnaissance de Cicéron.—Envers César : gracié, bien accueilli, placé dans l'ordre des patriciens, comblé par César de bienfaits innombrables, comme il le dit lui-même, *innumera merita*, Cicéron aiguise le poignard de Brutus. Envers son père : il annonce ainsi à Atticus la mort de ce vieillard : « Mon père est mort le 7 des calendes de décembre[2].... » Pas un mot de regret !

Envers Terentia : Cicéron, jeune encore, épouse Terentia, d'une illustre famille et qui lui apporte de grandes richesses. Devenue mère de deux enfants, Terentia donne à Cicéron pendant son exil les plus grandes preuves de dévouement. Démarches, sollicitations, privations, rien ne lui coûte : elle va jusqu'à vouloir vendre ce qu'elle possède pour secourir son mari[3]. Cicéron lui prodigue les remercîments les plus vifs, les noms les plus tendres, les éloges les plus complets. « Les nombreuses lettres que je reçois, d'accord avec l'opinion publique, me font connaître votre force d'âme, votre incroyable vertu, et les fatigues de corps et d'âme que vous avez affrontées pour moi. » Sa grande douleur est de penser qu'elle souffre à

[1] *Ad Attic.*, lib. VII, ep. 12. — [2] *Ad Attic.*, lib. I, ep. 1. — [3] *Ad Famil.*, lib. XIV, etc., etc.

cause de lui ; il ne soupire qu'après le moment de la revoir ; si jamais il a ce bonheur tous ses maux seront oubliés ; en attendant il fond en larmes à la pensée de l'absence. Il l'appelle : Ma Terentia, ma vie, mon âme, mon âme délicieuse, ma très-douce, ma très-désirée, ma très-fidèle, ma très-excellente femme. Terentia n'a aucun défaut, elle est la reine de toutes les vertus : *Terentia mea, vita mea, anima mea, anima dulcissima.... mea Terentia, fidissima, atque optima uxor, suavissima et optatissima Terentia*[1].

Grâce, en grande partie, aux démarches de Terentia, Cicéron est rappelé de l'exil. Une des premières choses qu'il fait, c'est de répudier la très-douce, la très-fidèle, la très-excellente Terentia ! On crie au scandale : Cicéron aggrave sa faute en voulant se justifier. Il accuse Terentia de n'être pas une bonne ménagère, de manquer d'affection pour lui et de n'avoir pas pourvu à ses nécessités pendant son exil.... *Mendaciunculis adspergendum*[2].

Le vrai motif de ce divorce, c'est le besoin d'argent. Malgré sa grande fortune, Cicéron est criblé de dettes. C'est pour les payer, ou mieux pour ac-

[1] *Ad Famil.*, lib. XV, ep. ad 24 ; édit. in-12, 1744.
[2] Plutarch., *In Cic.*, et Leon. Aretin., *Vita Cicer.*, p. 51.

croître son opulence[1], qu'il trouve bon de faire à Terentia l'outrage le plus sanglant dont une honnête femme puisse être l'objet. A peine a-t-elle quitté le foyer domestique, que Cicéron épouse Publilia, jeune et très-riche héritière, et qui plus est sa pupille. Le vertueux époux s'empare de la fortune de sa nouvelle femme, paye ses dettes et répudie Publilia : ce qui donne lieu à un procès scandaleux entre Cicéron et Publilius. Le motif apparent de cette nouvelle répudiation, c'est que Publilia a semblé se réjouir de la mort de Tullia, fille de Cicéron : *Quod visa esset Tulliæ morte lætari*[2]. Quel en est le vrai motif? l'histoire va nous le dire.

Chasteté de Cicéron. — Sur ce point, les panégyristes de Marcus Tullius, s'accordent à nous le présenter comme irréprochable. Les rationalistes de nos jours, qui se glorifient d'être de son école, l'opposent avec assurance à nos plus grands saints. Leur but est de prouver que, sans la grâce, sans la fidélité aux pratiques de l'Évangile, l'homme peut devenir un modèle de vertus. Voyons, Madame, ce qu'il en faut penser.

A l'exemple de tous les grands saints de son

[1] En effet, on le trouve à la même époque, écrivant à Atticus de lui acheter des jardins près de Rome ; ajoutant que la chose sera faite si Fabérius le paye, mais qu'en tout cas il en viendra à bout sans lui. — *Ad Attic.*, lib. XII, ep. 21.

[2] Plutarch., *In Cic* ; Fabric., *Vit. Cic.*, p. 186.

temps, *sanctissimos viros*, comme dit Pline le Jeune dans la lettre que je vous ai citée, Cicéron débute par écrire des poésies tellement licencieuses, que Rome elle-même en est scandalisée. La bouche parle de l'abondance du cœur; il est rare, suivant un ancien adage, qu'on soit Caton dans ses mœurs quand on est Catulle dans ses vers : Cicéron ne fait pas exception. Savez-vous pourquoi il répudie Publilia? c'est pour vivre publiquement dans l'adultère avec Cerellia, qu'il a deshonorée et à laquelle il écrit des lettres qu'on dirait datées d'un lupanar [1].

Peut-être avez-vous lu les gémissements inouïs de Cicéron sur la mort de sa fille Tullia, et les extravagances, le mot n'est pas trop fort, par lesquelles il manifeste sa douleur. En tout cas, je vais vous en dire quelque chose. Cicéron, qui se montre si sec à l'égard de son père, se montre inconsolable de la mort de Tullia; Cicéron, qui dans ses ouvrages a protesté contre les honneurs divins rendus aux hommes, veut élever un temple magnifique à sa fille, et à tout prix la mettre au nombre des dieux. « A l'exemple des anciens, je veux, dit-il, élever un temple à Tullia; elle me paraît plus digne de cet honneur que toutes les créatures qui l'ont

[1] Cum Cerellia quam stupravisti, ad quam ipsam ejusmodi litteras scribis quales scribi par est a scurra. — Q. Calenus, *apud. Dio*, lib. XLII.

obtenu. Les dieux m'approuveront. Oui, je veux te placer dans leur assemblée, pour y être adorée de tous les mortels! *Quod quidem faciam approbantibus diis ipsis, in eorum cœtu locatam, ad opinionem omnium mortalium consecrabo* [1]. »

Le plan du temple est arrêté avec son architecte. Il est en marché pour se procurer des colonnes de marbre de Chio, et un sculpteur du même lieu, attendu que cette île a la réputation de produire le plus beau marbre et les meilleurs ouvriers de la Grèce. « Je veux un temple, écrit-il, et non un tombeau, parce que pour le premier de ces édifices rien ne limite la dépense; mais ce n'est pas là mon principal motif. Je veux faire l'apothéose de ma fille: *Fanum fieri volo.... ut maxime assequar apotheosim* [2]. » La seule difficulté était le choix de l'emplacement. « Les bois, ajoute-t-il, et les lieux écartés conviennent aux divinités dont le nom et le culte sont déjà bien établis; mais, pour la déification des mortels, il faut choisir des lieux ouverts et fréquentés, qui puissent frapper les yeux et attirer un grand nombre d'adorateurs [3]. » Ce n'est pas tout; il veut que les orateurs et les poëtes grecs et latins embouchent la trompette et remplissent le monde des louanges de sa fille [4].

[1] *Ad Attic.*, l. XII, ep. 35. — [2] *Ibid.* — [3] *Id. ibid.*, ep. 19, etc., etc.

[4] Ego quantum his temporibus tam eruditis fieri poterit, pro-

Quel mystère cachent toutes ces démonstrations? Faut-il y voir seulement l'excès de la douleur paternelle? On le voudrait. Mais l'histoire y découvre les folies et le désespoir d'un amant. Salluste et Q. Calenus, contemporains de Cicéron, l'accusent positivement d'un commerce incestueux avec sa fille[1]. Telle était la publicité du fait, que le plus ancien interprète de Virgile, Donat[2], n'hésite pas à dire, dans son *Commentaire*, que Virgile a voulu désigner Cicéron par ce vers du sixième livre de l'*Énéide :*

> Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos[3].

Les mêmes historiens l'accusent, comme d'une chose connue de Rome entière, de s'être souillé dès sa jeunesse, avec Pison, d'infamies qu'on n'ose nommer[4]. Mais nous avons d'autres témoignages.

fecto illam consecrabo omni genere monimentorum, ab omnium ingeniis scriptorum et græcorum et latinorum. — *Ad Attic.*, lib. XII, ep. 18.

[1] ..... Filia matris pellex, tibi jucundior atque obsequentior quam parenti par est. — Sall., *In Cicer.;* Q. Calen., *apud Dio*, lib. XLVI.

[2] IVe siècle.

[3] V. 623.—Nous n'avons que des fragments des *Commentaires* de Donat, conservés surtout par Servius.

[4] An vero Marce Tulli facta tua ac dicta obscura sunt? Annon ita a pueritia vixisti ut nihil flagitiosum corpori tuo putares quod alteri collibuisset? An scilicet istam immoderatam eloquentiam apud M. Pisonem non pudicitiæ jactura perdidisti? — *Ibid.*

Le premier est celui de Pline le Jeune. Dans une de ses lettres, ce nouveau saint de la belle antiquité, comme l'appelle un de ses panégyristes, *ad summas virtutes pervenit*, raconte en termes formels que c'est l'exemple de Cicéron qui l'a mis en verve et porté à chanter les infamies dont il se souille. « Un jour, dit-il, me tomba sous la main une épigramme lascive que Cicéron adressait à son cher Tyron. J'appris que ce grand homme savait aussi prendre plaisir aux *badinages* et aux bons mots. En effet, dans cette pièce, Cicéron se plaint d'avoir été privé de son amant, qui ne lui a donné que peu de baisers après son souper et qui l'en a frustré pendant la nuit. Après un tel exemple, pourquoi, me suis-je dit, cachons-nous nos amours? Quelle timidité nous empêche de les publier? Pourquoi ne pas avouer que nous connaissons et les ruses de Tyron, et ses fugitives caresses, et ses larcins, si propres à augmenter les flammes de l'amour [1]?...

Il paraît d'ailleurs que Cicéron ne se contentait pas de Tyron. Il écrit à Atticus sur la mort d'un autre jeune esclave nommé Sosithée, pour lequel, disent les commentateurs, il avait la même passion qu'Horace pour Valgius [2].

Un second témoignage, est celui de Cicéron lui-

[1] Epist., lib. VII, ep. 4, *Ad Pontium*. Edit. Milan., 1601.

[2] *Ad Attic*. lib. I, ep. 12; Dübner, *In Horat.*

même. Dans le *Traité de la nature des dieux*, il ne rougit pas de diro en prose, par la bouche de Cotta, ce qu'il faisait, ce qu'il chantait en vers; seulement il ajoute, avec un cynisme révoltant, que ces choses sont des fantaisies autorisées par les anciens philosophes : *Deinde nobis qui concedentibus philosophis antiquis, adolescentulis delectamur, etiam vitia sæpe jucunda sunt*[1].

Plusieurs auteurs païens, Plutarque entre autres, me fourniraient bien d'autres certificats de bonne vie et mœurs du très-vertueux, très-chaste et très-saint Marcus Tullius Cicero; mais je dois finir, et en finissant vous expliquer pourquoi je me suis longuement étendu sur son compte.

Entre tous les personnages de l'antiquité, Cicéron passe dans la république des lettres pour un des plus vertueux : en vous le faisant connaître, j'ai voulu vous donner la mesure des autres. De plus, Cicéron est le roi des colléges; de tous les auteurs classiques, il est celui qui *déteint* le plus sur les générations lettrées et par elles sur la société. D'une part, le genre de ses écrits et la nature de ses doctrines philosophiques, morales et politiques, sourient aux passions de l'adolescence; d'autre part, Cicéron est l'auteur le plus étudié dans les hautes classes, le plus vanté, le plus admiré. Les profes-

[1] *De nat. deor.*, lib. I, c. XXVIII.

seurs d'humanités et de rhétorique ne parlent de lui que chapeau bas; pour les élèves, son nom est celui du géant de l'éloquence, du vrai patriotisme et de la vertu. Enfin, Cicéron est le livre classique par excellence de l'école normale. Les futurs professeurs des grands colléges de l'Université doivent le posséder à fond, s'en pénétrer et s'en nourrir, afin de le faire passer tout entier dans l'âme de la jeunesse. Dans le clergé séculier et régulier, une tâche analogue est recommandée ou imposée aux régents des classes supérieures.

Voyez les résultats : Cicéron est un sceptique, *honnête et modéré*, qui professe en phrases académiques le doute universel, la conciliation de toutes les sectes, la tolérance de toutes les erreurs : manquons-nous de Cicérons?

Cicéron est un Janus à double face, qui a pour maxime : Penser en philosophe, vivre en politique: *Sentiendum philosophice, vivendum politice* [1]. Parfois, s'inspirant de la tradition qu'il ébranle, il écrit de belles tirades sur la religion, dont il se moque. Il est augure, il assiste aux cérémonies officielles; lui-même les accomplit, et, de retour chez lui, il en plaisante avec ses intimes : manquons-nous de Cicérons?

Cicéron est un moraliste facile qui n'enseigne que

[1] Cette maxime de Cicéron nous a été conservée par Lactance.

la morale naturelle, les vertus naturelles; qui approuve qu'on se tue quand la vie est à charge, et surtout qui est intrépide à nier l'enfer : manquons-nous de Cicérons ?

Cicéron, en public, est un *honnête homme* qui évite avec soin de se compromettre avec le préteur : mais dans l'intérieur, il écrit des obscénités et se livre à des infamies : manquons-nous de Cicérons ?

Cicéron, d'après sa propre définition, n'est pas un orateur, mais un parleur intarissable qui parle avec une égale facilité de tout, sur tout, pour tout et contre tout; qui ment en parlant, qui enseigne à le faire, qui déchire à belles dents la réputation d'autrui, et qui, pour faire triompher son éloquence, ne craint pas toujours de violer les droits de la justice et d'outrager la morale : manquons-nous de Cicérons ?

Cicéron est un républicain ardent, qui déteste à mort les tyrans et la tyrannie. A ses yeux l'assassinat politique est l'acte le plus glorieux, le plus méritoire qu'un mortel puisse accomplir. Chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il le dit tout haut et proclame ceux qui le commettent des héros et des dieux : manquons-nous de Cicérons ?

Cicéron est un républicain austère, un républicain de vieille roche, qui, dans ses livres, dans ses harangues, tonne contre le luxe, l'ambition,

l'amour des richesses : et il se fait une fortune colossale, il étale un luxe scandaleux, il répudie ses femmes pour s'enrichir, il ne rêve que le pouvoir et les honneurs, ne reculant devant aucune bassesse, devant aucune palinodie, pour y parvenir : manquons-nous de Cicérons?

Cicéron est un républicain dévoué, seulement son intérêt personnel passe avant la chose publique. Si le tyran est tué, le tyran était une bête féroce; Cicéron se réjouit de sa mort, il s'en attribue l'honneur, il veut partager les bénéfices de la victoire. Si le tyran triomphe, le tyran est un grand homme, le sauveur de la patrie; Cicéron lui baise les pieds, l'assure de son dévouement, se met à son service et se glorifie de ses faveurs : manquons-nous de Cicérons?

Cicéron est un républicain prévoyant : prêt à toute éventualité, il a toujours sur lui une provision de cocardes : il a celle de Pompée, il a celle de César, il a celle de Brutus, il a celle d'Octave. Au premier changement de scène, il retire celle qu'il porte; mais il ne la déchire pas, elle peut lui servir plus tard : manquons-nous de Cicérons?

Madame, quand vous voyez un champ couvert d'ivraie, vous dites à coup sûr : On y a semé de l'ivraie. En voyant notre société moderne peuplée de Cicérons, tels que je viens de les définir, com-

ment ne serais-je pas en droit de dire : On y a semé du Cicéron? Reste l'éternelle question que nul ne veut aborder de sang-froid, que nul n'a le courage de résoudre tout haut : Quand, par qui, comment ont été faites, en Europe, comment se font encore le semailles cicéroniennes, qui nous donnent une si belle moisson?

Agréez, etc.

VINGTIÈME LETTRE.

Horace. — Salluste. — Plaute. — Térence. — Tibulle. — Catulle. — Properce. — Lucain. — Lucrèce. — Juvénal. — Sénèque, Pline l'Ancien. — Pline le Jeune. — Tacite. — Caton. — Brutus.

Rome, 16 février.

MADAME,

Notre longue étude sur Cicéron m'oblige d'être court sur les autres saints de la belle antiquité. Je me bornerai à vous indiquer leurs principaux titres à votre vénération et à la confiance des mères de famille. Des mains de Cicéron, vos enfants tombent dans celles d'Horace. « Nul auteur, dit-on dans la république des lettres, n'a blâmé avec plus de force toutes les passions déréglées; nul n'a excité à la vertu avec autant de véhémence; nul n'a détourné du vice avec plus de fermeté [1]. »

Horace, qui n'entend pas raillerie, s'empresse de répondre : « Je suis un pourceau du troupeau d'Épicure, *Epicuri de grege porcus ;* je suis un frondeur, un impie, un sceptique, *parcus deorum cultor et*

[1] *Dictionnaire* de Moreri; et M. Louis Moreri était prêtre et docteur en théologie!

infrequens; je chante surtout quatre choses : le vin, les femmes, les garçons, Auguste et Mécène dont je suis l'égal par mes mœurs et le vil flatteur par mes vers, bien que partisan de Brutus, que j'ai lâchement abandonné, *relicta non bene parmula.* »

Horace est ce qu'il dit : buveur, libertin, pédéraste, tellement esclave des plus abominables passions qu'il ne peut travailler sans en avoir l'image sous les yeux : *Ad res venereas intemperatior traditur ; nam speculato cubiculo scorta dicitur habuisse disposita, ut, quocumque respexisset, ibi ei imago coitus referretur* [1]. Le cynisme d'un grand nombre de ses poésies arrive au point de faire rougir Voltaire lui-même, l'auteur de *la Pucelle!*

Après Horace, c'est Salluste, qui préside à l'éducation de la jeunesse chrétienne. Or, Salluste est un valet de César, un adultère public qui se fait rouer de coups par Milon, un libertin tellement scandaleux qu'il se fait chasser du Sénat, un concussionnaire qui écorche l'Afrique, qui vient dévorer à Rome dans le luxe et la débauche le sang et les sueurs de cette malheureuse province, et qui consacre les instants dérobés à ses honteux plaisirs à déclamer contre les vices de son temps.

Viennent ensuite Plaute et Térence. Pour rassurer votre sollicitude, écoutez l'éloge de ces deux esti-

[1] Suet., *Vit. Horat.*

mables pédagogues de vos enfants : « Qu'on s'arrête à la manière de peindre les mœurs, de réunir tous les moyens de rendre les hommes meilleurs, et de développer habilement ce que la morale et la philosophie ont de plus pur : on sera forcé de convenir du mérite réel de Plaute. » Ainsi parle M. Levée, professeur de rhétorique [1]. Il est l'écho d'un prêtre du dix-septième siècle, M. de Marolles, abbé de Villeloin et traducteur de Plaute. « Si cette traduction, dit-il, fait concevoir autant d'estime des comédies de Plaute que j'en ai conçu par leur lecture agréable avant que j'eusse entrepris ce labeur, je n'y aurai pas mal réussi [2]. »

Eh bien, Plaute lui-même avoue que sa comédie des *Captifs* est la seule de ses pièces qui ne soit pas immorale, *neque spurci dici insunt versus immemorabiles.* « En effet, dit la Harpe, dans Plaute ce sont toujours de jeunes courtisanes, des vieillards ou des vieilles femmes qui les vendent, des amoureux qui se servent de valets fripons [3]. » Acteurs et actrices, courtisanes et proxénètes tiennent un langage, se permettent des bouffonneries et, comme dit un auteur, des *luxures de style* qui ne s'entendent que dans les mauvais lieux. Au dévergondage des mœurs se joint le dévergondage de la pensée. L'*Am-*

[1] Trad. de Plaute, 1820, préface, p. 12. — [2] *Ibid.*, préface, p. 1. — [3] *Cours de littérature*, etc.

phitryon est une longue moquerie de Jupiter et des dieux. Jupiter comédien et adultère; une femme en mal d'enfant sur la scène, *Alcmena parturit :* voilà le fond de la pièce. Dans l'*Asinaire*, vous voyez un jeune homme qui se ruine pour une courtisane, et qui se résigne à la partager pour la posséder encore; un vieillard, mari imbécile et père corrupteur, qui se rend complice des iniquités de son fils pour partager honteusement ses plaisirs clandestins; des esclaves qui volent; une courtisane émérite qui trafique des appas de sa fille.

Sauf les broderies, même fond dans les *Deux Bacchis*, la *Marmite*, le *Marchand*, la *Cassette*, le *Charançon*, *Stichus*, le *Fanfaron* et les autres. Reste l'*Épidique :* « La faveur acquise à cette pièce, dit naïvement un des panégyristes de Plaute, servirait à prouver que les Romains ne regardaient pas le théâtre comme une école de morale. Ici la vieillesse est bafouée, la majesté paternelle est ridiculisée ; le libertinage ne reçoit d'autre punition que de ne réussir qu'à demi; le mensonge et la friponnerie triomphent [1]. » Ajoutez, Madame, que Plaute, fut comme Molière, auteur et acteur, puis entrepreneur de spectacle, puis commerçant ruiné, puis garçon meunier, et vous aurez une idée du noble précepteur qu'en

[1] Trad. de Plaute, 1831.

sa personne l'éducation classique donne à vos enfants.

Térence n'est pas moins estimable. Esclave africain, jouet des infâmes amours de son maître, puis du vertueux Lélius, puis du chaste Scipion, puis d'autres nobles Romains, Térence a laissé, pour former le goût de la jeunesse chrétienne, six comédies dignes de ses mœurs et de celles de ses patrons. La plus connue et peut-être la plus mauvaise, l'*Andrienne*, s'explique encore dans les colléges [1]. Bossuet écrit que son royal élève se divertissait beaucoup à la lecture de Térence; et Ovide place Térence dans sa *Bibliothèque de séduction!* O grand évêque de Meaux!

Ce qu'il y a de certain, c'est que Térence enivrait d'amour impudique la jeunesse romaine. « Térence vous fait prendre intérêt non-seulement aux amoureux, mais aussi à leurs amours. Presque tous ses personnages sont bons; les courtisanes elles-mêmes, excepté une seule, ont des sentiments généreux, estimables, délicats. Aussi les jeunes gens sortaient de ces spectacles l'esprit fasciné, tout émus d'une effervescence dangereuse et abusés par des

[1] Cum multis nobilibus *familiariter* vixit, sed maxime cum Scipione Africano et C. Lælio, quibus etiam corporis gratia conciliatus existimatur. Porcius suspicionem de consuetudine per hæc faciat: dum lasciviam nobilium et fucosas laudes petit, dum se amari ab hisce credit, etc. — Suet., *Vit. Terent.*

rêves de voluptueux enchantements; leur imagination, séduite par ces perfections romanesques, embellissait à leurs yeux leurs propres passions. L'espérance d'avoir rencontré une Thaïs fidèle, une honnête Bacchis, les livrait sans défense aux piéges de leurs corruptrices, dont l'engeance pullulait à Rome, dépouillant les spoliateurs du monde et faisant de ses conquérants leurs tributaires [1]. »

A Térence et à Plaute, certaines maisons d'éducation se font un devoir de joindre, du moins par extraits, Tibulle, Catulle et Properce. Elles veulent par là montrer qu'elles sont à la hauteur des études, et répondre pleinement à la confiance des familles. « Nous ne les laissons, disent leurs *prospectus*, étrangers à aucun des grands modèles antiques, capables de former le goût, l'esprit et le cœur. »

Voyons, Madame, tout ce que vos fils auront à gagner dans l'honorable commerce de ces nouveaux maîtres. Tibulle a composé en tout trente-sept élégies : il y chante perpétuellement le vin, les femmes et les garçons! Aussi il est un des auteurs qu'Ovide fait entrer dans sa *Bibliothèque de séduction*. Écho de ses vers, la vie de Tibulle fut une débauche perpétuelle. Tibulle, le poëte des femmes, fut plus amoureux de Marathus, qu'Horace de Ligurinus [2]. « Après une vie courte, à ce qu'il paraît,

[1] M. Naudet, trad. de Plaute, préface, p. 14.
[2] Walckenaer, *Vie d'Horace*, p. 337.

mais passée au sein des plaisirs et *embellie par la culture des lettres*, Tibulle mourut à Rome, entre les bras de deux de ses nombreuses maîtresses, Némésis et Délie, se disputant les derniers baisers du poëte mourant, qui, ne pouvant plus leur parler, leur presse encore la main en signe d'éternel adieu. *Qui n'envierait une si douce mort*[1] ! »

Est-il encore chrétien, celui qui ose exprimer un pareil vœu ! Voilà pourtant, Madame, où conduit l'amour fanatique des auteurs païens.

Concubinaire public, libre penseur, pédéraste, chantre de toutes les lubricités, Catulle est le nouveau professeur qui, de temps à autre vient faire la classe à vos enfants. Entre les courtisanes dont il fut l'esclave, on cite Spsitille, Véronaise comme lui ; puis Clodia, qu'il appelle Lesbie, et à laquelle il écrit des infamies telles, que je rougirais de les rapporter. La luxure avec les femmes ne lui suffit pas ; pour un jeune garçon, il se brouille à mort avec ses deux amis, Furius et Aurélius ; ce qui n'empêche pas des maîtres baptisés de dire à leurs élèves : « Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grâce et de naturel, ont mis Catulle au rang des poëtes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-

[1] Héguin de Guerle, *Notice sur Tibulle*, dans la traduction de Tibulle par M. Valatour, professeur au collége royal de Bourbon. — Édition Panckoucke, 1836.

d'œuvre, où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux. Les amateurs les savent par cœur.... On ne peut mieux les louer qu'en disant que Virgile, dans son IVe livre de l'*Énéide,* lui a emprunté des idées, des mouvements, quelquefois même des expressions et jusqu'à des vers entiers [1]. »

D'autres ajoutent : « Catulle acquit dans la Grèce ces grâces naïves et piquantes, ces tournures aimables, cet art de traiter avec élégance et avec *pureté,* les sujets les moins purs et les plus libres, ce bon ton, cet enjouement dont la Grèce avait fourni le modèle.... Toutes les différentes passions qui peuvent entrer dans le cœur d'une amante sensible et trahie, leur succession, leur mélange, leurs gradations, voilà ce qu'aucun poëte ne traita jamais avec plus d'art et en même temps avec plus de vérité que ne le fait Catulle [2]. »

Quelle éloquente exhortation à lire Catulle ! Aussi nous pouvons affirmer, *de visu,* que dans les bibliothèques publiques où la jeunesse studieuse va se perfectionner, il n'y a pas de volume plus *maculé à force d'être lu*, que le Catulle, traduit et exalté par les chefs de l'enseignement.

Dans sa *Bibliothèque de séduction*, Ovide place un autre poëte, c'est Properce. Il en est digne. Properce

[1] La Harpe, *Cours*, etc. — [2] *Collection des classiques*, publiée sous la direction de M. Nisard, 1839.

a laissé cent deux élégies, divisées en quatre livres. Le premier en contient vingt-deux; la *dernière* est insignifiante. Sur les vingt et une autres, *vingt* chantent les amours de Properce pour ses maîtresses, et *une* l'amour des garçons. Le second livre en contient vingt-quatre; *vingt-trois* chantent l'amour en des termes que je n'ose transcrire : *une* chante la gloire d'Auguste. Livre troisième : vingt-cinq élégies; *cinq* sur différents sujets; *une* à Bacchus, dans laquelle le poëte, tourmenté d'un dépit amoureux, chante le bonheur de l'ivrogne; *dix-huit* à l'amour. Quatrième livre : onze pièces; *une* infamie.

Et un maître chrétien, récent traducteur de Properce, écrit : « Puissent l'édition et la traduction de Properce que j'offre en ce moment au public mériter quelque bienveillance et *populariser* dans le monde un poëte dont la lecture a été jusqu'à présent trop négligée[1] ! » Il ne manquait plus que de le recommander spécialement aux jeunes femmes et aux jeunes filles, en leur disant avec Ovide : « Puissiez-vous aussi lire les vers du tendre Properce, *et teneri possis carmina legisse Properti !* »

Peut-on s'abuser à ce point? Quelle est cette rage du beau antique, qui compte pour rien les mœurs et la foi? Quelle séve de vie chrétienne et française sort des ouvrages de Properce et des autres? Est-ce la

[1] *Collection* Panckoucke, 1834.

grâce de Jésus-Christ ou l'esprit de Satan qui circule dans leurs vers? Avec de pareilles émanations, la classe ne deviendra-t-elle pas une serre chaude dont l'atmosphère voluptueuse développera prématurément les germes funestes qui fermentent au cœur de l'adolescence? A moins d'un miracle, comment les jeunes gens ne deviendraient-ils pas, peu à peu, semblables à leurs auteurs? *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.*

Parmi ces vertueux professeurs de la jeunesse chrétienne figurent encore Lucain, Lucrèce, Juvénal, Sénèque, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, Tacite. Je vous dois, Madame, un mot sur chacun d'eux.

Lucain. — Conspirateur et chantre des tyrannicides, sceptique et moqueur des dieux, impétueux et violent dans ses vers, Lucain trahit ses complices. Dans l'espoir de sauver sa vie, il dénonce sa propre mère et l'accuse, bien qu'elle fût innocente, d'être au nombre des conjurés. Condamné à mort, il consacre ses derniers instants à corriger quelques-uns de ses vers, se gorge de vin et de viandes, puis donne au bourreau ses veines à couper[1]. Malgré tout cela, Lucain passe pour un grand homme dans la république des lettres. « Au milieu des poëtes de son temps, disent les maîtres de vos fils, Lucain est un cheval hennissant et fougueux au milieu d'une

[1] Suet., *Vit. Lucan.*

troupe d'ânes. Car, comme il n'y a pas d'animal plus soumis et plus propre à la servitude que l'âne, de même, parmi les diverses espèces de savants, il n'y en avait pas autrefois de plus flatteuse et de plus esclave des grands que les poëtes[1]. »

Lucrèce. — Naguère un illustre prélat, que je ne veux pas nommer, lui faisait l'honneur de prendre dans ses ouvrages le sujet des compositions de prix pour ses petits séminaires. Or, Lucrèce est le chantre de l'athéisme et du paradis d'Épicure. Devenu frénétique pour avoir bu un philtre amoureux, il se suicida à l'âge de quarante-trois ans. Et pourtant, Madame, vos enfants entendront dire de lui : « La langue romaine s'éleva jusqu'à la hauteur de la plus riche poésie, lorsqu'elle eut rencontré dans Lucrèce un génie assez vigoureux pour prêter le secours de ses sublimes accents aux plus grands objets qui puissent occuper la pensée humaine : L'origine du monde, la cause première, les phénomènes de la nature, le principe du bien et du mal, la destinée de l'homme sur la terre[2]. » Qui ne croirait que Lucain a en effet chanté toutes ces choses ? Il n'a fait que les nier, et mettre en vers les plus monstrueuses erreurs.

Ils entendront dire encore : « Le premier chez les Romains, Lucrèce força les Muses à mêler leurs voix

[1] Barthius, *Adversar.*, lib. LX. — [2] Walckenaer, *Vie d'Horace*, t. I, p. 9.

mélodieuses aux nobles accents de la morale et de la vérité. Quel éloge que celui que Virgile lui adresse : « Il s'est immortalisé avant moi, en foulant à ses pieds les erreurs des mortels et en leur faisant aimer la vérité par le charme des vers [1]. »

Juvénal. — Comme les autres écrivains du paganisme, philosophes, orateurs ou poëtes, Juvénal est un parleur de morale qui vit au gré de ses passions; ou, pour rappeler le mot de saint François de Sales, c'est une cloche qui sonne l'office, mais qui n'y va jamais. « Au lieu d'inspirer de l'aversion pour le désordre, dit Vossius, il semble qu'il enseigne plutôt à le commettre, outre qu'il n'était pas lui-même assez réglé dans ses mœurs pour vouloir tirer les autres du déréglement [2]. » — « Toujours triste et farouche, il satisfait le besoin d'évaporer sa bile, et non pas le désir d'être utile à son siècle. C'est parce que de mauvais poëtes l'ont fatigué par des ouvrages insipides, qu'il veut faire des vers à son tour et user de représailles. Le beau motif [3] ! »

Ce langage ne sera pas celui du professeur chargé de faire valoir Juvénal auprès de vos enfants ; il leur dira : « Armé du glaive de la satire, Juvénal court du trône à la taverne, frappant indistinctement quiconque s'est éloigné du sentier de la vertu. Auteur

[1] De Pongerville, *Répertoire de littérature*, article *Lucrece*. — [2] *Institut. poet.*, c. XX, § 4. — [3] Geoffroy.

incorruptible, austère, toujours conséquent aux mêmes principes, chez lui tout est grave, tout est imposant. Sans les taches qui alarment la pudeur, qui sont du siècle et non de l'auteur, on ne trouverait rien à reprendre dans ses écrits [1]. » Et vos fils sortiront du collége avec la conviction que Juvénal est bon à mettre dans le calendrier.

SÉNÈQUE. — Ils auront la même opinion du vertueux Sénèque. Un de leurs maîtres les plus renommés leur dira : « Sénèque est un philosophe dont les écrits élèvent l'âme et dont la mort est un bel exemple; ses livres sont le manuel de tous les hommes qui aiment la philosophie pratique ; peut-être n'existe-t-il pas de livre qui contienne une telle richesse d'observations morales; personne n'a recommandé d'une manière plus touchante le pardon des injures et la bonté envers le prochain [2]. »

Voilà Sénèque dûment placé au niveau des Pères de l'Église, et ses ouvrages égalés, pour ne rien dire de plus, à l'*Imitation* et même à l'*Évangile*. Sénèque, du moins, est un digne maître de la jeunesse chrétienne. Otons-lui cependant son manteau de philosophe et voyons-le en déshabillé. Chanson-

[1] Dussault, *Répertoire*, etc., article *Horace*.

[2] M. Charles du Rozoir, professeur au collége Louis-le-Grand, 1831. *Notice sur Sénèque*, p. 17.

nier et faiseur de dialogues, Sénèque vit dans l'adultère avec la femme de Domitius, son bienfaiteur. Exilé en Corse pour ce fait, il est rappelé par Agrippine, mère de Néron, avec laquelle il entretient un commerce criminel. Puis il débauche la fille de Germanicus, tout en se livrant, comme les autres saints de l'antiquité, à l'amour infâme des garçons.

Précepteur de Néron, il engage son élève dans cette affreuse débauche. Ce jeune prince se prend d'un violent amour pour une affranchie nommée Acté. Deux jeunes débauchés, Othon et Sénécion, ne servent pas cette passion adultère avec plus de zèle que ne le fait Sénèque. Impatient du joug, Néron forme l'abominable projet de tuer sa mère. L'opinion publique accuse Sénèque d'avoir encouragé le parricide : *Ut a permultis fide dignis hominibus relatum est, Seneca eum incitavit* [1]. Le meurtre commis, Sénèque compose une lettre au nom de Néron pour le justifier. « Cette lettre était un nouveau crime, et l'opinion publique, dit Tacite, s'éleva fortement contre celui qu'avait ainsi consacré l'aveu d'un parricide [2]. »

« Sénèque blâme les flatteurs, et il flatte les princes et les affranchis, jusqu'à composer des discours à leur louange ; il parle contre les richesses,

[1] Dio, lib. LXI, p. 992. — Édit. de Hambourg, in-fol. 1752.
[2] *Annal.*, lib. XIV.

et il possède cent millions de fortune; le luxe lui est odieux dans ses livres, et il a dans ses splendides demeures cinq cents tables en bois de cèdre montées en ivoire, sur lesquelles il prend de délicieux repas. Pour subvenir à cet excès de luxe, l'histoire l'accuse d'avoir poussé à la guerre contre les Bretons, afin de recouvrer des sommes considérables, qu'il leur avait prêtées malgré eux à un taux énorme[1]. »

Voilà quelques traits de la vie de Sénèque; citons quelques-unes de *ses* maximes de morale. Je dis les siennes, et non pas celles qu'il avait trouvées dans la tradition, ou puisées dans ses relations très-probables avec saint Paul. Il enseigne que le suicide est un acte vertueux; que c'est une consolation pour l'homme qui craint la foudre de penser que sa mort mérite tant de fracas; que la mort est le remède à tous les maux; que le sage voit les hommes sous ses pieds et les dieux sur son niveau. C'est bien le cas de rappeler le mot de Voltaire : « En vérité, ces philosophes sont de drôles de gens! »

La fin de Sénèque est digne de sa vie. Accusé de conspiration avec Rufus, préfet du prétoire, et quelques autres, il est condamné à mort. Voyant sa maison envahie, le modeste philosophe dit à ses amis : « Je vous lègue le seul bien qui me reste, mais le plus précieux de tous, l'exemple de ma vie. »

[1] Dio, *ubi supra*, p. 1003.

Sa femme, Pauline, témoigne le désir de mourir avec lui. Sénèque ne veut point s'opposer à la *gloire* de sa femme. « Je t'ai fait connaître, lui dit-il, ce qui pouvait t'engager à vivre. Tu préfères l'honneur de mourir, je ne suis point jaloux de ta vertu. Quand le courage serait égal dans nos deux morts, le mérite sera toujours plus grand dans la tienne. » Après ces mots, le fer leur ouvre à tous deux les veines. Pour Sénèque la mort ne vient pas : il prie son médecin de lui administrer de la ciguë. Le poison n'a aucun effet. Sénèque se fait mettre dans un bain chaud, jette quelques gouttes d'eau sur ses esclaves en disant : « J'offre cette libation à Jupiter Libérateur. » Puis il se plonge dans l'étuve, où il est promptement étouffé. Telle est la mort qu'un professeur de la jeunesse chrétienne appelle *un si bel exemple !*

Pline l'Ancien. — C'est un vieux Sybarite qui, au sein de sa colossale opulence, se moque des dogmes les plus sacrés. Parlez-lui de la Divinité, et un amer sourire naîtra sur ses lèvres. Après une critique de toutes les divinités possibles, à l'exception, bien entendu, des trois grands dieux régnants, Vespasien, Titus et Domitien, il dit : « Demander si cet Être supérieur, quel qu'il soit, se mêle des affaires humaines, c'est chose risible[1]. » Parlez-lui de l'immortalité de l'âme, ses sarcasmes redoublent :

[1] Lib. II, c. VII.

« L'homme, dit-il, croit à son âme et à une autre vie; il adore les mânes, il prend soin des restes de ses semblables. Rêves d'enfant! Il n'y aurait donc jamais de repos pour l'homme! le plus grand bien de la vie, c'est la mort; la mort prompte et imprévue, qui nous fait rentrer dans le néant : *Mortes repentinæ hoc est summa vitæ felicitas*[1] ! Non, l'homme rentre au lieu d'où il est sorti : il est après sa mort ce qu'il était avant de naître : *Omnibus a suprema die eadem quæ ante primum ; nec magis a morte sensus ullus aut corpori aut animæ quam ante natalem*[2]. »

Et le bon Rollin n'a pas un mot de blâme pour les doctrines matérialistes de Pline! Et d'autres princes de la république des lettres diront à vos enfants : « Il n'y a pas de lecture plus curieuse ni plus instructive que celle de Pline.... Sa précieuse exactitude est souvent accompagnée de *pensées et de vues* qui annoncent un esprit *éminemment philosophique*[3].... Nous le regardons comme un des auteurs les plus *recommandables* et des plus dignes d'être placés au nombre des *classiques*[4]. »

Pline le Jeune. — Héros de toutes les vertus, sénateur excellent, jurisconsulte habile, orateur éloquent, humain, libéral, affable, usant très-honnêtement d'immenses richesses justement acquises,

[1] Lib. VII, c. LIII. — [2] *Id. ibid.*, c. LVI. — [3] Dussault, *Annal. littér.* — [4] Cuvier, *Biographie universelle.*

cherchez-vous un homme qui vous apprenne à bien vivre, à parvenir à l'immortalité par la vertu ? Pline le Jeune vous suffit : « *Ad summas virtutes pervenit.... Quæris quomodo immortalitatem virtutibus consequaris? hic unus satis tibi faciet*[1]. » Pour vous faire connaître cet ange conducteur de vos enfants, ce type de la perfection, quelques mots suffisent. Plus riche que son oncle, Pline le Jeune vit en satrape oriental ; à une époque d'abaissement général des âmes et des caractères, Pline se fait remarquer par l'excès de ses adulations ; inconséquent avec lui-même, il persécute sans cause les meilleurs sujets de l'Empire, les chrétiens ; philanthrope mielleux, il applaudit aux affreux carnages qu'on appelle les combats de gladiateurs ; libertin et homme de lettres, il s'abandonne aux infamies de Sodome, les justifie en prose et les célèbre en vers. Telle est la vertu de la belle antiquité, que les infamies de Pline, qui aujourd'hui l'enverraient au bagne, sont mises en musique et chantées en grec et en latin, avec accompagnement de lyre et de guitare[2].

Il me resterait, Madame, à vous parler de Tacite,

[1] Cattaneo, édit. Plin. — Milan. 1601.

[2] Postremo placuit, exemplo multorum, unum separatim hendecasyllaborum volumen absolvere, nec pœnitet. Legitur, describitur, cantatur etiam, a Græcis quoque quos latine hujus libelli amor docuit, nunc cithara, nunc lyra personatur. — *Epist.*, lib. VII, ep. 4.

de Caton, de Brutus, dont les noms, répétés dans les classes beaucoup plus souvent que ceux des apôtres et des Pères de l'Église, sont donnés à vos enfants comme synonymes de la vertu élevée jusqu'à l'héroïsme : l'espace me manque. Sachez seulement que Tacite est le père de Machiavel, le calomniateur des chrétiens, l'apologiste de la cruauté, le panégyriste du suicide et le prédicateur du scepticisme; Caton est un concubinaire, un ivrogne, un conseiller de libertinage, un avare et un libertin qui prête sa femme à Hortensius; Brutus, un usurier qui prête à quarante-huit pour cent; un régicide, un suicide, mort le blasphème sur les lèvres!...

Tels sont les saints de la belle antiquité latine, au milieu desquels vos enfants doivent passer les années décisives de leur vie. A demain les saints de l'antiquité grecque.

Agréez, etc.

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Second voyage en Grèce. — Les jeunes chrétiens achèvent de faire connaissance avec les grands hommes de ce pays. — Démosthène : ses vertus, son courage, son intégrité, son patriotisme, son incorruptibilité, sa moralité, sa mort.

Rome, 17 février.

MADAME,

Commencée par un premier voyage dans la Grèce, l'éducation finit par un second pèlerinage dans cette terre classique des grands hommes. Enfants, vos fils ont appris à l'école de Cornélius le nom et les exploits des héros d'Athènes, de Sparte et de Thèbes ; adolescents, ils doivent faire connaissance avec les orateurs, les poëtes, les philosophes qui ont illustré les mêmes républiques. Étudier sérieusement et surtout admirer ces rois de l'éloquence, de la sagesse et de la vertu, c'est, au dire de l'éducation, l'unique moyen de les rendre chrétiens et Français, hommes de leur temps et de leur pays. A tout seigneur tout honneur : commençons par Démosthène.

Ainsi que nous l'avons vu, la rhétorique païenne définit l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus*, *un homme de bien, habile dans l'art de parler :* deux

conditions essentielles; la première de moins, et l'orateur disparaît pour faire place au déclamateur. Mieux que Cicéron, Démosthène a-t-il vérifié en lui cette définition? Une pareille question passera pour un blasphème. En effet, c'est un dogme de la république des lettres que Démosthène est un modèle de la vertu antique : républicain généreux, il s'oublie constamment pour la patrie; avocat intègre, jamais il ne trahit les droits sacrés de la justice; orateur convaincu, le désintéressement seul le fait tonner contre Philippe; homme de bien, incorruptible dans sa vie, honorable et courageux dans sa mort, digne objet de l'admiration de la jeunesse et des louanges de la postérité.

« Toute la carrière de Démosthène n'eut qu'un objet : guerre à Philippe. Pendant quatorze ans, celui-ci ne put faire un pas sans trouver sur son chemin ce terrible adversaire, qu'aucune tentative ne réussit à corrompre.... Il est sûr que sa mort fut honorable et courageuse.... Il tonne, il foudroie, c'est un torrent qui entraîne tout.... Son discours *Pro Corona* est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; toutes les fois que je le lis, je voudrais n'avoir jamais écrit... La grande qualité de l'orateur, c'est la *probité*. Cicéron et Démosthène s'étaient acquis cette réputation à un si haut point par leur bonne conduite, que le peuple les regardait

comme les dieux tutélaires de la patrie. En effet, ils avaient l'un et l'autre beaucoup d'honneur et d'intégrité; et même la mention fréquente qu'ils faisaient des dieux leur avait acquis une opinion de piété qui faisait de fort grands effets sur les esprits[1]. » Ainsi parlent les oracles de la république des lettres.

Arrière donc, Madame, toute inquiétude et toute crainte : vos enfants peuvent-ils être confiés à des mains plus pures? Est-il pour eux un maître plus parfait? Vérifions seulement ces éloges et mettons au grand jour le génie et les vertus de Démosthène.

Génie de Démosthène. — Rien n'est plus frappant que la pauvreté d'esprit politique de Démosthène. Citoyen d'Athènes, il ne voit rien au delà de sa bourgade. Il n'a qu'une crainte : que la Grèce ne devienne trop puissante par l'union de ses cités. Ses discours ne révèlent aucune vue supérieure. La démocratie athénienne, dont tous les esprits sensés présagent la fin, reste toujours son idéal; elle fournit à ses triomphes oratoires. Cette étroitesse de vues l'entraîne dans des fautes capitales.

Courage de Démosthène. — Par ses discours démocratiques, il fait si bien, qu'il détermine les répu-

[1] Schoell, la Harpe, Fénelon, Boileau, le P. Rapin; voir *Histoire de la littérature grecque*, *Cours de littérature*, *Lettres sur l'éloquence*, etc., *Lettre à Brossette*, t. III, p. 212; *Compar.*, etc.

bliques de Thèbes et d'Athènes à prendre les armes contre le *tyran macédonien*. Les republicains des deux pays marchent contre Philippe, comme ceux de Rome marchèrent plus tard contre Octave. Démosthène, il va de soi, fait partie de l'expédition et marche bravement avec les républicains grecs, comme Horace avec les patriotes romains. Plus décidé que les autres, Démosthène porte un superbe bouclier, sur lequel il a fait graver en lettres d'or cette fastueuse devise : *A la bonne fortune*. Les armées se rencontrent à Chéronée. Au premier bruit de la trompette qui sonne la charge, Démosthène prend peur, mais si bien peur, qu'il jette son bouclier, et, comme Horace à Pharsale, se sauve à toutes jambes, *relicta non bene parmula* [1].

Intégrité de Démosthène. — Plus brave en paroles qu'en action, Démosthène entre dans la carrière du barreau. Là, il rencontre un autre ennemi, devant lequel il lâche pied, comme devant les phalanges de Philippe. Il trafique à prix d'argent de son éloquence, et l'histoire l'accuse de composer en secret des plaidoyers pour les parties adverses dans un même procès [2].

Dignité de Démosthène. — Au lieu du *revolver* qu'ils ne connaissaient pas, et dont les citoyens libres des États-Unis font un si digne usage, les citoyens

[1] Plut., *In Demosth.*, c. XXIII. — [2] *Id.*, c. IV.

d'Athènes protégeaient leur liberté personnelle à coups de bâton. Un sujet fréquent des plaidoyers de Démosthène, c'est un citoyen qui a reçu des coups de canne et qui demande une indemnité : chez les Grecs, tout se paye avec de l'argent ou avec des femmes. Démosthène n'a pas été exempt d'accidents de ce genre. Un jour, étant sur la scène, où il dirige une troupe de chanteurs, arrive un citoyen, un nommé Midias, son ennemi juré, qui lui applique une paire de soufflets. De là, action de Démosthène et plaidoyer véhément. La cause cependant n'est pas plaidée. Quoique hargneux, violent et vindicatif, Démosthène se désiste. Il tarife sa haine et se fait payer sa réconciliation à beaux deniers comptants. Eschine lui reproche cette bassesse et l'accuse de tirer profit de sa tête comme d'une ferme [1].

Patriotisme de Démosthène. — Après leur bavardage éternel et leurs illustres débauches, ce qui éclate le plus dans les républiques de la Grèce, c'est l'absence de patriotisme. Généraux et officiers passent d'un camp dans l'autre sans scrupule : véritables condottieri, tantôt au service des Grecs, tantôt au service des Perses. Rien de plus vulgaire que la vénalité des orateurs. Le grand Démosthène, au moins, sera exempt de ce vice national. En effet, pendant plusieurs années, l'Aréopage retentit chaque jour

[1] Plut., *In Demosth.*, c. XIV.

de ses éloquentes invectives contre Philippe. Jamais la Grèce n'a vu un orateur plus infatigable, un citoyen plus dévoué aux intérêts de sa patrie. Démosthène est le modèle de la sincérité républicaine. Sa réputation, sous ce rapport, remplit toute la Grèce : elle règne encore dans les colléges. La raison en est que la chose que nous connaissons le moins, bien qu'on ait l'air de nous l'enseigner à fond, c'est l'antiquité.

Donc, le fils de Philippe, Alexandre, ayant déclaré la guerre aux Perses, entre en vainqueur dans la ville de Sardes. Il va droit à l'hôtel de ville et s'empare des archives du gouvernement. Quelle est sa stupéfaction en trouvant une correspondance des gouverneurs de Sardes avec Démosthène, l'indication des sommes envoyées par Darius à cet orateur pour payer ses harangues contre Philippe, et les reçus de Démosthène! *Invenit* (Alexander) *ducum regionum monumenta quibus exprimebatur pecuniæ ei datæ summa* [1]. Darius, qui connaissait les Grecs, soudoyait le tribun républicain, afin que par ses discours contre Philippe il suscitât au roi de Macédoine des embarras capables de le retenir loin de l'Asie.

De ce fait il résulte que la carrière oratoire de Démosthène n'est qu'une longue comédie. Que sont

[1] Plutarch., *In Demosth.*, c. XVI et XXIV.

dès lors toutes les périodes éloquentes qu'on nous fait admirer? Reste-t-il dans l'âme place à un autre sentiment que le mépris, lorsque à chaque phrase on est en droit de dire : Cela n'est pas vrai ; Démosthène n'est pas sincère. Artiste en paroles, ce n'est pas la conviction qui le fait parler, c est l'or. Chaque discours que j'étudie est une lâcheté : il lui a été payé par les ennemis de son pays. Orateur vénal, il aurait dit le contraire, si on l'avait exigé et si le prix avait été meilleur.

Incorruptibilité de Démosthène. — Après la mort de Philippe, Démosthène continue de jouer au républicain contre Alexandre, comme le firent plus tard les républicains de Rome contre Octave, après la mort de César. Cependant Darius est vaincu. Il ne vient plus d'or de Suze ni d'Ecbatane, *ex Suzis et Ecbatanis*. Mais, en échange, il arrive un jour au port d'Athènes un navire chargé de richesses. Navire et cargaison appartiennent à Harpalus, un des généraux d'Alexandre. Voleur sur une grande échelle, cet homme craint la colère de son maître, et il vient se mettre sous la protection des Athéniens.

Le laissera-t-on débarquer? L'obligera-t-on à remettre à la voile? Les orateurs d'Athènes, gagnés par son or, conseillent de l'accueillir et de le prendre sous la protection de la République. Démosthène ouvre sur-le-champ l'avis contraire. Il le soutient

avec force et prouve éloquemment qu'admettre Harpalus, c'est attirer à la République une guerre dangereuse, pour une cause injuste et nullement nécessaire. La délibération est remise au lendemain, et Démosthène annonce qu'il parlera de nouveau.

Dans l'intervalle, il prend fantaisie à Démosthène d'aller visiter les richesses d'Harpalus. En parcourant le magnifique bazar, il considère avec attention une coupe royale, dont il admire la forme et le travail. Harpalus s'en aperçoit : « Prenez-la dans vos mains, dit-il à Démosthène, pour juger de ce qu'il y a d'or. — Quel en est le poids? reprend Démosthène étonné. — Vingt talents (cent mille francs) », répond Harpalus en souriant. Démosthène continue sa visite, et le soir, en rentrant chez lui, il trouve la coupe; puis, dans l'intérieur, un rouleau de vingt talents : en tout, deux cent mille francs. « Frappé de ce présent, dit Plutarque, comme s'il avait reçu une garnison chez lui, Démosthène épouse les intérêts d'Harpalus. Le lendemain il se rend à l'assemblée, le cou tout enveloppé de bandelettes. On lui demande son avis; il tousse et fait signe qu'il a une esquinancie. Plusieurs, se doutant du mystère, se mettent à crier en riant : Non, non! ce n'est pas une esquinancie; c'est une argyrancie : *Non angina, dixerunt, sed argentangina correptum* [1].

[1] Plutarch., p. 310.

Le lendemain toute la ville connaît le *pot aux roses*. « Démosthène s'est vendu ! » telle est l'accusation qui retentit dans toutes les rues. Démosthène, dont l'esquinancie a disparu, monte résolûment à la tribune, et croyant en imposer, il propose lui-même un décret qui charge l'Aréopage de rechercher et de punir ceux qui seraient convaincus de s'être laissé corrompre. Trouvé coupable le premier, il est condamné à deux cent cinquante mille francs d'amende et à la prison.

Moralité de Démosthène. — « Il était, dit Plutarque, beaucoup plus habile à louer les vertus des ancêtres que fidèle à les imiter : *Prædicare majorum virtutes præclarissime potuit, imitari non potuit* [1]. Avare, l'argent qu'il gagne si honnêtement, il le décuple en le plaçant à intérêt sur les vaisseaux. C'était *l'usure maritime*, la plus décriée de toutes et la même qui rapportait au vertueux Caton de si beaux bénéfices. Marié, Démosthène fréquente les mauvais lieux, et on le voit aux pieds de Laïs, en compagnie d'Aristippe le Philosophe et de Diogène le Chien : *Laidem amaverunt Demosthenes orator, Aristippus et Diogenes canis* [2]. De Laïs ou d'autres courtisanes, il a des enfants qu'il amène à l'Aréopage le jour de son procès pour l'or d'Harpalus, afin d'attendrir les juges. « Bien

[1] P. 303.

[2] Polemon, *Ad Timacum apud Athen.*, lib. XII, p. 588.

que ce fût l'usage des accusés d'y faire paraître leur femme, Démosthène, ajoute Athénée, n'osa pas produire la mère de ses enfants, dans la crainte d'aggraver sa position ; car cet orateur était libidineux à l'excès, *intemperanter libidinosum* [1]. »

Pas plus que les autres saints de l'antiquité grecque et romaine, il n'évite le dernier excès de l'infamie. Il vit avec le jeune Aristarque, dont Nicodème lui dispute la possession ; et un jour, emporté contre celui-ci d'un dépit amoureux, il l'accable d'injures et crève les yeux à l'objet de sa passion. Une autre fois, il entraîne chez lui le jeune Cnosion pour assouvir sa brutalité. Sa femme s'en aperçoit, et pour se venger elle s'abandonne elle-même à Cnosion. Vertueux époux ! « En un mot, Démosthène avait la réputation d'aimer trois choses par-dessus tout : la bonne chère, les jeunes gens et les femmes : *Circa obsonia, juvenes et feminas sumptuosum fuisse, fama jactatum* [2]. »

Mort de Démosthène. — Sorti de prison, Démosthène reparaît à la tribune. Comme il avait fait contre Alexandre, il continue de déclamer contre Antipater, son successeur. Fatigué des invectives de l'incorruptible tribun, ce prince ordonne qu'on lui livre les orateurs qui cherchent à soulever la Grèce contre lui. Aussi brave dans la vieillesse qu'à

[1] *Conviv. sapient.*, lib. XII, p. 592. — [2] *Ibid.*

la fleur de l'âge, Démosthène se hâte de prendre la fuite. Il se réfugie dans le temple de Neptune, à Calaurie. Là, craignant de tomber entre les mains des soldats d'Antipater, il se suicide. Sur quoi le *sage* Plutarque fait cette réflexion, bien propre à former l'esprit et le cœur de la jeunesse chrétienne : « On ne peut que louer la précaution que Démosthène avait prise de tenir du poison tout prêt, le soin qu'il eut de le conserver sur lui, et la fermeté avec laquelle il en fit usage [1]. »

Faites aussi les vôtres, Madame, avec vos amies, en vous rappelant que les païens définissent l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus.*

Agréez, etc.

[1] *In Demosth.*, c. VI.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Euripide : éloge-histoire. — Sophocle : *idem*. — Eschyle : *idem*. — Aristophane : *idem*. — Anacréon : *idem*. — Pindare : *idem*. — Xénophon, Platon, Aristote, Zénon, Pythagore, Épictète, Socrate. — Deux conclusions : l'antiquité païenne est la chose la plus laide qu'il y ait eue au monde. — Ses dieux et ses grands hommes, tous au bagne.

Rome, 18 février.

MADAME,

Démosthène n'est pas le seul grand homme que vos enfants doivent admirer dans leur second voyage en Grèce. L'éducation leur montre toute une pléiade de génies immortels qui réclament le tribut de leurs hommages. Avant tout, c'est Euripide, Sophocle, Eschyle : poëtes illustres, citoyens vertueux, dont les tragédies sont tellement propres à former l'esprit et le cœur des chrétiens, qu'on les voit encore aujourd'hui interprétées sur la scène, dans plusieurs petits séminaires, par de jeunes acteurs en cothurne, qui bientôt, revêtus de la soutane, interpréteront l'Évangile du haut de la chaire. Vous-même, Madame, apprenez à estimer comme ils le méritent ces nouveaux maîtres de vos enfants.

L'orateur, nous ont dit les païens eux-mêmes, est un homme de bien habile dans l'art de parler, *vir bonus dicendi peritus*. Si pour être orateur l'homme qui parle en prose est obligé d'être un homme de bien, à quel titre l'homme qui parle en vers serait-il dispensé de cette condition fondamentale? Pour moi, je soutiens, jusqu'à preuve contraire, que la définition de l'orateur convient également au poëte. Mais passons, et venons au grand, au vertueux Euripide. « Ses tragédies sont des leçons presque perpétuelles de vertus; on y voit même un grand nombre de sentiments conformes à ceux que nous apprenons dans les saintes Écritures [1]. » — « Comme il insiste avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des *sages*, et sera toujours regardé comme le philosophe de la scène [2]. »

Euripide, du moins, vous inspirera quelque confiance. Écoutez cependant : « Il est beaucoup plus aisé de trouver ces vérités morales dans l'ouvrage du P. Thomassin que dans les pièces d'Euripide et des autres poëtes. Ils ont eu la malice de les couvrir de mille obscénités, d'en cacher souvent les avenues et d'en empoisonner même les dehors. De sorte qu'à moins d'être aussi sage et aussi expérimenté dans les belles-lettres, la philosophie mo-

[1] Thomassin, *Méthode*, etc., liv. I, c. II.
[2] L'abbé Barthélemy, *Anacharsis*, etc.

rale et les saintes Écritures, que le P. Thomassin et quelques autres critiques de nos jours, il est certain que la lecture des poëtes profanes est plus dangereuse qu'utile, surtout aux jeunes gens[1]. »

Mais il est un point sur lequel Euripide passe pour n'avoir point de rival, c'est l'amour : « Il est admirable lorsqu'il peint toutes les formes de l'amour : c'est alors qu'il parvient au sublime[2]. » Ce genre de mérite est sans doute peu rassurant pour une mère de famille, mais il doit être réel, car la bouche parle de l'abondance du cœur. Or, entre tous les effrontés libertins qu'on appelle les grands hommes de la belle antiquité, Euripide est un des plus scandaleux. Bigame, divorcé, pédéraste, buveur, impie : tel fut Euripide. *Fuit mulierosus et Euripides*[3]. Il prend deux femmes, deux mégères et deux courtisanes. Il répudie la première et surprend la seconde en flagrant délit d'adultère avec un de ses acteurs, nommé Ctésiphon. « Euripide déteste les femmes, disait quelqu'un à Sophocle. — Oui, mais seulement dans ses tragédies : *at in cubili esse illarum amantissimus*[4]. »

L'amour infâme le maîtrise tellement que, dans un festin, à la table même du roi de Macédoine, ayant bu socratiquement, il se mit à faire des

[1] *Jugement des savants*, p. 185. — [2] Barthélemy, *supra*. — [3] Athen., lib. XIII. — [4] Stob, *De intemper*.

caresses impudiques au poëte Agathon, plus qu'adolescent. Sur la demande du prince si Agathon lui semble encore un objet aimable : « Par Jupiter, répond le cynique, l'automne de la beauté n'est pas moins beau que le printemps [1]. » Il aime non-seulement Agathon, mais Craterus, et, d'après Élien, cet amour fut la cause de sa mort. Étant sorti pendant la nuit pour satisfaire ses passions, il est dévoré par les chiens; d'autres disent qu'il fut mis en pièces par des femmes, au moment où il allait trouver celle de Nicomède [2].

Ennemi juré de Sophocle et d'Aristophane, il les diffame autant qu'ils peuvent être diffamés. Il ne respecte pas plus les dieux que les hommes. L'impiété perce dans ses pièces, à tel point qu'il fut obligé de changer les deux premiers vers de sa *Ménalippe*, parce qu'ils attaquaient l'existence du plus grand des dieux. Le fameux vers de sa tragédie d'*Hippolyte* :

> Lingua juravit, mens vero manet injurata,

lui valut un procès d'impiété, et Plutarque l'accuse nettement d'athéisme [3].

Passons au vertueux Sophocle, le tragique des

[1] Plutarque, *Traité de l'amour*, p. 130. — [2] Lib. II, c. xxi. — [3] *In Amator.*, p. 156; Euseb., *Præparat.*, lib. XIV, c. xvi.

petits séminaires [1] : « Auteur admirable, presque aussi utile que l'*Imitation*, il prêche partout l'horreur du vice, l'amour de la vertu, la soumission à la volonté de Dieu, et nous inspire les réflexions continuelles que nous devons faire sur nos misères, sur nos faiblesses, notre mortalité et le besoin continuel que nous avons du secours d'en haut. Bien-aimé des dieux, il était particulièrement sous leur protection; il les recevait familièrement chez lui, et ils lui avaient accordé le don des miracles [2]. »

Or, le grand moraliste est un franc libertin, et ce thaumaturge ne fait d'autres miracles que des mira-

[1] On lit dans le *Mémorial de l'Allier*, septembre 1858 :

« Tout le monde n'est pas de l'avis de l'*Univers* sur la question des classiques. Mgr Daniel, évêque d'Avranches, vient de faire jouer dans son petit séminaire de Mortain la tragédie grecque de Sophocle, *Philoctète*. Les professeurs du petit séminaire d'Orléans, qui le premier a donné l'exemple de ces représentations intelligentes, avaient mis leurs conseils à la disposition des jeunes interprètes du tragique grec, et tout a marché pour le mieux. Devant un auditoire choisi, les élèves ont récité avec expression la belle poésie du maître, et ont été couverts d'applaudissements. Le vénérable Mgr Daniel a prononcé à cette occasion un discours commençant par ces paroles :

« Laissez dire les détracteurs de l'antiquité classique. Non, elle n'est pas, comme quelques-uns l'ont dit, réprouvée par le christianisme. Loin de la condamner, le christianisme l'aime et la protège. »

[2] Scalig., *Posterior.*, p. 229; Thomass., lib. I, c. 1; Lilio Gyrald., *De poet. histor.*, dial. VII, etc

cles de libertinage. Non moins débauché et plus cynique, s'il est possible, qu'Euripide, Sophocle est toute sa vie l'esclave de la volupté : *voluptati deditus*. A tous les âges, on le trouve plongé dans les débauches les plus honteuses; il fait même ses délices de tout ce qu'il y a de plus abominable dans la pédérastie : il vit publiquement avec une prostituée nommée Théoride, dont il a un fils nommé Ariston, et telle est sa passion pour cette femme, qu'il adresse à Vénus une prière dont les termes mêmes sont un nouveau scandale[1].

La vue d'un beau jeune homme le fait tressaillir. « Il était, dit Cicéron, préteur avec Périclès. Un jour qu'ils travaillaient ensemble aux affaires de leur magistrature, Sophocle voit passer un beau jeune garçon. Il ne peut se contenir et s'écrie : Ah! Périclès, le bel enfant! — Souviens-toi, Sophocle, lui dit Périclès, qu'un préteur doit être chaste dans ses yeux aussi bien que dans ses mains : *Prætorem, Sophocle, decet non solum manus, sed etiam oculos abstinentes habere*[2]. » Sophocle rit de la leçon donnée par un pareil maître. Malgré les rides de la vieillesse, il brûle pour Archippe et fait monter la pédérastie sur le

[1] Præcantem audi, o nutrix juvenum; hoc concede petenti : juvenum amorem et amplexus femina ut hæc renuat. — Athen., lib. XII, p. 592. — [2] *De Offic.*, lib. I, n. 144.

théâtre. Dans sa vie privée, il est d'une lubricité dégoûtante et tellement connue, que les Grecs lui donnent le surnom de *Philomerax*. Des aventures que la plume n'ose retracer en font l'objet des sarcasmes populaires et du dégoût universel [1].

Venons au troisième tragique grec, Eschyle. Deux religieux respectables, le P. Thomassin, de l'Oratoire, et le P. Rapin, de la Compagnie de Jésus, ont dit : « qu'on peut tirer bon parti de ses ouvrages pour fuir les vices et pratiquer la vertu. » Aux vices abominables de Sophocle et d'Euripide, Eschyle en ajoute un troisième : il est ivrogne. Il ne compose ses utiles tragédies que lorsqu'il est dans le vin. Tel est le cynisme de ses passions, qu'il introduit sur la scène des ivrognes, des pédérastes et des blasphémateurs. Accusé d'impiété dans une de ses pièces, dit Élien, il fut condamné à être lapidé; mais il fut sauvé par son frère Amynias [2]. »

[1] Sophoclem aliquando formosissimum puerum extra muros urbis duxisse, ut eo abuteretur. Quo cum pervenissent, puer super herbam statim vestem suam explicuit. Sophocles vero chlamydim circumduxit. Sed postquam Veneris opus peregere, puer, rapto Sophoclis chlamydio, confestim aufugit, sua ibi veste relicta. Itaque elusus Sophocles, etc. — Athen., *ubi supra;* Lilio Gyrald., dial. VII, p. 769.

[2] Poetæ magni Æschylus et Sophocles suis tragædiis amorem in theatra induxerunt : hic quidem Achillis erga Patroclum... quam ob rem nonnulli tragædiam pæderasten appellant. — Athénée, lib. XII, p. 601 ; Ælian., lib. V, vers. fin.

La Grèce se glorifie d'autres poëtes dont le nom retentira souvent avec éloge aux oreilles de vos enfants. De ce nombre sont Aristophane, Anacréon et Pindare. Je ne vous parle pas d'Homère, vous savez pourquoi. Aux yeux du P. Brumoy, de la Compagnie de Jésus, Aristophane est un personnage respectable; à ceux du P. Thomassin, de l'Oratoire, et de mademoiselle Lefèvre, Aristophane est une espèce de saint qui enseigne les vertus politiques, militaires et morales. « Rien n'est comparable, ajoute la célèbre demoiselle, au plaisir qu'on éprouve à lire Aristophane. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, si on n'a pas lu Aristophane, on ne connaît pas tous les charmes et toutes les beautés du grec [1]. » Scaliger va plus loin, il prétend qu'il n'y a point d'auteurs qui puissent servir davantage à entendre l'Écriture sainte qu'Aristophane, Catulle, Tibulle, Properce [2]. Et un malheureux lettré fait gloire d'avoir passé quinze ans de sa vie à étudier Aristophane : « Et non-seulement je ne m'en repens pas, ajoute-t-il, mais j'y ai trouvé, j'y trouve, j'y trouverai mon bonheur : *Placuit magis, et placet, et placebit* [3]. »

Pour peu qu'il ait le désir de se former le goût,

[1] Thomas, etc., liv. I, c. XII; préface sur la *deuxième Comédie d'Aristophane*, p. 45. — [2] Prima Scaliger., p. 23. In-8°, 1669. — [3] Fabri, *In Aristoph.*

l'esprit et le cœur, quel est le jeune homme qui, sur de semblables recommandations, ne se fasse un devoir de lire le respectable, le vertueux Aristophane? J'avoue, Madame, que je suis de plus en plus confondu en entendant des chrétiens et des religieux parler ainsi d'un homme dont un païen, son compatriote, a dit : « La muse d'Aristophane a l'air d'une femme débauchée qui, après s'être abandonnée à toutes sortes de désordres et avoir perdu toutes ses grâces, n'a pas honte de vouloir contrefaire la dame honnête. Ce poëte envenime toutes choses : s'il veut peindre un homme prudent, il en fait un fourbe; un homme de bon sens, il en fait une bête. S'il parle de l'amour, il va toujours chercher ce qu'il y a de plus honteux et de plus criminel dans cette passion : il semble n'avoir eu d'autre passion que celle de se rendre agréable à ceux qui font un métier infâme de la médisance et de toutes sortes de débauches[1]. »

La vérité est que les pièces d'Aristophane ne sont pas traduisibles; qu'un Père de l'Église, saint Jérôme, je crois, a dit qu'un chrétien ne pouvait interpréter une seule ligne de cet auteur; que, sur les onze comédies qui nous restent de lui, il n'y en a que deux, au jugement de Dacier lui-même, *Plutus* et les *Nuées*, que la bienséance permette de traduire

[1] Plut., *In Compar. Aristoph. cum Menand.*

en langue vulgaire ; enfin, qu'Aristophane était un affreux libertin, et de plus un ivrogne dont la verve, comme la vertu du vieux Caton, puisait ses inspirations dans le vin : « *Alcæus versuum lyricorum scriptor et Aristophanes comicus poemata sua poti condebant*[1]. »

Si vos enfants, Madame, s'en rapportent à leurs professeurs, Anacréon n'est ni moins estimable ni moins utile qu'Aristophane. « Savant dans l'art de plaire, Anacréon met les leçons au milieu des roses. Il sait que si la sagesse a besoin d'être égayée par un peu de folie, la folie à son tour doit être assaisonnée d'un peu de sagesse. Ses poésies respirent la sagesse et la grâce ; partout il flatte, il enchante, il intéresse ; il rit, il badine avec la naïveté d'un enfant dont l'innocence nous charme ; ses odes ne sont que des fleurs, des beautés et des grâces perpétuelles[2]. »

Pour réduire à leur valeur ces éloges scandaleux, et pour faire monter la rougeur au front de ceux qui se les permettent, il suffit de savoir qu'Ovide place Anacréon dans sa *Bibliothèque de séduction*, *sit Coï nota poetæ* : c'est à juste titre. Aussi infâme dans ses mœurs que licencieux dans ses vers, Ana-

[1] Athen., lib. X, p. 429. — [2] L'abbé Barthélemy, *Anacharsis* ; Labarpe, Gail, *préface d'Anacréon* ; Mauro, *Histoire de la littérature grecque* ; le P. Rapin, *Réflexions*, p. 30.

oréon est un concubinaire, un ivrogne, un pédéraste. Il passe sa vie à commettre le crime et à le chanter[1].

Venons à Pindare. Tout ce qu'elle possède d'éloquence, la république des lettres l'emploie à exalter les ouvrages et la personne de ce nouveau maître de la jeunesse chrétienne. Un des chefs de la Renaissance, le chanoine Politien, comparant Pindare à David, ne craint pas de dire que le premier a entrepris de traiter des vertus et des vices dans ses odes, comme a fait David dans ses psaumes. « Toute la différence, ajoute-t-il, c'est que Pindare a exprimé avec beaucoup d'éloquence et une grande majesté de style ce que David a traité d'une manière simple et basse[2]. » — « Génie vigoureux et indépendant, écrit un autre clerc, Pindare ne s'annonce que par des mouvements irréguliers, fiers et majestueux : c'est un aigle, c'est un torrent[3]. » — « Chaste comme un ange, ajoute un troisième, il ne perdit ni sa santé ni sa pureté avec les courtisanes; il ne connut jamais les vices infâmes qui souillaient la Grèce entière, *quibus Græcia referta erat*. O le plus pieux des

[1] Ineptus (Anacreon) qui totam suam poesin ebrietatis mentione contexuerit. — Athen., lib. X, c. VII, p. 429. — Magnam carminum suorum partem in exprimendis amoribus consumpsit. — Pausan., lib. I, p. 23; Horace, *Epod.* 14. — [2] *Bibliog. curiosit. hist. philolog.*, p. 53 — [3] Barthélemy, *Anacharsis*, etc.

mortels, tu n'enseignes que la vertu, *vir pientissimus virtutes unice prædicat.* Génie incomparable, le plus grand et le plus érudit des hommes, poëte très-chaste et très-sage, *vates castissimus et sapientissimus*, jamais tu ne souillas tes écrits par aucune impureté; en te lisant, on n'apprendra pas à connaître les adultères de Jupiter : ta lyre ne fait entendre que de chastes accents : *Non vana Jovis hic adulteria disces, verum et pudico lyrico pudicam etiam lyram audies* [1]. »

Rajeunissant tous ces éloges, un savant professeur vient d'écrire dans un ouvrage couronné par l'Académie française : « Pindare est, si l'on peut le dire, le plus poétique de tous les poëtes [2]. Quelle veine! quelle imagination! quel enthousiasme! Comme il passionne pour *ces héros de l'antiquité païenne, pour ces hommes forts, nobles et simples*, comme sont simples, nobles et forts les vers où il les loue! On accuse cet homme si pieux de sacrilége; ce Grec, si passionné pour sa patrie, on l'accuse de trahison; mais ces mesquines taquineries de quelques envieux sont comme englouties au milieu des flots d'éloge et d'enthousiasme que soulevait dans toute la Grèce la voix sublime du chantre inspiré

[1] Joan. Lonicer., *Vit. Pindari*, p. 9, etc.; Neander, *Astrolog. Pindar.*, 1580.

[2] Même Job et Isaïe!

des dieux. La postérité ne lui a pas moins été prodigue de ses faveurs[1]. »

Il est donc bien entendu que, sous le rapport des mœurs, les vers de Pindare ne sont pas moins irréprochables que sa vie. Dans la personne de ce saint poëte, vos enfants auront un maître qui n'alarmera pas votre sollicitude maternelle : un sur tous, c'est peu, mais enfin c'est quelque chose. Souvenez-vous, Madame, de ce que vous venez de lire, et ouvrons Pindare : « La nymphe Pitané s'unit à Neptune, *Neptuno mista,* fils de Saturne, et en eut, dit-on, une fille à la noire chevelure, Évadné. Elle cacha dans son sein le fruit de ses amours; puis, devenue mère, elle chargea des serviteurs de remettre l'enfant au héros, fils d'Élatus, qui régnait sur Alphée. C'est là qu'elle fut élevée, et Apollon lui fit le premier goûter les douceurs de l'amour, *sub Apolline dulcem primum gustavit Venerem*[2]. » Première leçon de vertu donnée à vos enfants par le très-chaste poëte, *vates castissimus virtutes unice prædicat!* »

Il leur en donne une seconde dans la VII[e] Olympique, où il chante les amours d'Apollon qui s'unit

[1] M. Poyard, ancien élève de l'École normale, professeur au lycée impérial de Vendôme, traduct. de *Pindare*, œuvre couronnée par l'Académie, 1851. — Préface, p. 5.

[2] Olymp. VI.

à la nymphe Rhodos, laquelle lui donna sept fils. Une troisième, dans la IX[e] Olympique. Le chaste poëte présente à leur méditation : « les amours de Jupiter, qui enleva la fille d'Oponte et s'unit sècrètement à elle sur le mont Minale; puis il la fit entrer dans la couche de Locrus afin qu'il ne mourût pas sans enfant. La jeune épouse portait dans son sein un illustre germe : Locrus se réjouit à la vue de l'enfant qu'il croyait son fils. » Et cependant on nous avait assuré qu'il ne serait pas question des adultères de Jupiter, *non Jovis adulteria disces!*

La III[e] et la IX[e] Pythique continuent le chaste enseignement du poëte, en chantant les amours d'Apollon et de Coronis, d'Apollon et de Cyrène, dans des vers tellement sublimes d'obscénité que je rougirais de vous les transcrire... *O vates castissimus!* Dans la dernière de ces pièces, le très-sage Pindare apprend aux pères une recette très-ingénieuse et surtout très-morale pour marier leurs filles. « Danaüs, roi d'Argos, trouve le moyen de marier, en moins d'un jour, ses quarante-huit filles. Il les range à l'extrémité de la lice où couraient les chars, et le prétendant arrivé le premier choisit. » Presque toujours, dans Homère et dans Virgile, une femme est la récompense de la valeur ou du service rendu ; ici elle est le prix de la course. La belle antiquité est partout la même.

Les idées religieuses et philosophiques de Pindare ne sont pas moins corrompues que ses idées morales. Selon lui, le destin qui régit toutes les choses, divines et humaines, reconnaît comme justes les actes les plus violents; le premier homme est sorti du sein de la terre. Pindare sait qu'il fut d'abord sauvage, mais il ignore le nom du premier *qui goûta l'heureux fruit du chêne*[1].

Après avoir chanté les chars, les chevaux et les cavales qui courent aux jeux de la Grèce, ainsi que les amours particuliers des héros et des dieux, le chaste poëte célèbre l'amour en général, et achève ainsi de former le goût, l'esprit et le cœur de la jeunesse. Malgré la répugnance que j'éprouve, je vous envoie le début de quelques-unes des *odes sublimes* consacrées à cet objet. « Aimable puberté, toi qui nous promets les délicieuses caresses de Vénus, et qui allumes une divine flamme dans les regards des jeunes filles et des jeunes garçons, nous devons céder aux lois de tes ardents désirs. La plus précieuse de toutes les faveurs que nous puissent accorder les destins, ce sont de fortunées amours... Il est un temps pour aimer et pour être aimé; saisissons-le. Qu'elles sont douces les secrètes faveurs de Cypris[2]! » Et un prêtre a osé comparer David à Pindare, et mettre le premier au-dessous du second! Et on ne

[1] Fragm., 28-113. — [2] *VIIIe Néméenne* et fragm. 77.

veut pas avouer que l'engouement pour l'antiquité païenne a fait tourner les têtes !

Pour être digne de tous les grands poëtes des siècles d'or de Rome et de la Grèce, il ne restait plus à Pindare qu'à chanter l'amour contre nature : il n'y manque pas. Entendons, ou plutôt bouchons-nous les oreilles pour ne pas entendre ce très-chaste poëte, *vates castissimus*, célébrer dans une même pièce et avec un cynisme qui n'a pas été dépassé les prostituées de Corinthe et les garçons. « Jeunes filles hospitalières de la riche Corinthe, prêtresses de la séduction au doux langage, vous qui brûlez en l'honneur de la reine des amours les larmes dorées de l'arbre vert qui produit l'encens, sans cesse votre pensée s'envole au ciel vers la divine Vénus, dont la faveur vous permet de cueillir sur vos couches voluptueuses le doux fruit de la puberté. O mon âme, il fallait cueillir la fleur des amours dans le printemps de l'âge! Mais s'il est un mortel qui puisse voir sans que son cœur bouillonne de passion les étincelants rayons des yeux de Théoxène, c'est que son âme noire a été forgée avec de l'acier. Pour moi, le désir me dévore, et je fonds comme la cire des abeilles dès que je vois un beau jeune homme, dans la première fleur de sa puberté. Ne retranche pas le plaisir de ta vie, car il est pour l'homme le plus grand de tous les biens [1]. »

[1] Pindarus quo loco meminit Theoxenii amasii sui [illegible]

La mort de Pindare est digne de sa vie. L'antiquité elle-même l'a regardée comme un exemple effrayant de la colère de Dieu sur ce grand coupable. Pindare meurt dans l'acte même du crime[1].

Comparez maintenant, Madame, l'éloge à l'histoire, et voyez quelle confiance méritent, depuis la Renaissance, les maîtres de la jeunesse, quand ils parlent des prétendus grands hommes de l'antiquité païenne!

Les historiens et les philosophes dont le panégyrique retentit dans toutes les maisons d'éducation ne valent pas mieux que les poëtes. Xénophon, Platon, Aristote, Zénon, Pythagore, Épictète, et les autres, concubinaires et sodomites, sont tous des pourceaux du troupeau d'Épicure : *Epicuri de grege porci*. Les preuves abondent, je les ai sous la main, mais le temps ne me permet pas de vous les donner.

Je fais une exception en faveur du divin Socrate. Du jour où j'ai su qu'il avait été déclaré le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes, c'est-à-dire par le diable, le maître du *divin* Platon m'a

velut ab ape mellifica puncto tabesco, donec juvenilia pubescentis pueri membra inspiciam. — Athen., lib. XIII, p. 601.

[1] Pindarus cum in gymnasio, super gremium pueri quo unice delectabatur capite posito, quieti se dedisset, non prius decessisse cognitus est, quam gymnasiarcho claudere eum jam locum volente nequaquam excitaretur. — Valer., *Maxim. hist.;* et Lilio Gyrald., *Dial.* IX. p. 1001.

toujours été suspect. Mes soupçons étaient fondés. Cet homme qu'on nous présente comme la plus haute personnalité de la vertu dans l'antiquité païenne, dont on a osé comparer la mort à celle de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'Érasme appelle un saint, que Ficin canonise, que tous nos philosophes modernes vénèrent comme leur patriarche, cet homme est un affreux libertin, un bigame, un concubinaire, un sodomite, un sorcier, ou, comme on dirait aujourd'hui, un *medium* qui a un démon à ses ordres, et enfin un ivrogne fameux dans toute la Grèce. Vingt pages de textes, non des Pères de l'Église, mais des auteurs païens, lui assurent chacun de ces titres; l'espace me manque pour vous les transcrire.

Un mot seulement sur l'ivrognerie de Socrate. Aux preuves qu'en donne Platon dans le *Banquet*, j'ajouterai le fait suivant: La république d'Athènes, ayant maille à partir avec celle de Corinthe, envoie un corps d'armée pour faire le siége de cette ville. Antigone, qui commande l'expédition, prend pour lieutenant le vertueux Socrate. La ville est emportée, et le général en chef confie la garde de la citadelle à Socrate, pendant que lui-même va fourrager dans la campagne. Le grave philosophe, devenu commandant de place, célèbre sa nouvelle dignité par de copieuses libations. Il se met en ribote avec tout son

état-major. L'orgie se renouvelle plusieurs jours. Aratus de Sycione, apprenant ce qui se passe, s'empare de la citadelle, en chasse cette troupe d'ivrognes, qu'il jette hors de la ville, dont il ferme les portes. Quand le général athénien reparaît, le brave Socrate a cuvé son vin, mais la ville est perdue [1].

A Socrate, le point culminant de la vertu païenne, s'arrêteront mes esquisses bibliographiques. Bien qu'incomplètes, faute d'espace pour les développer, elles sont exactes et suffisent pour répondre, comme vous le disiez, à votre curiosité de femme et à votre sollicitude de mère. Malgré qu'on en ait, elles conduisent à ces deux conclusions :

1° L'antiquité gréco-romaine, dans laquelle l'éducation classique condamne vos enfants à passer les années décisives de leur vie, au lieu d'être, comme on le dit, la plus pure et la plus belle chose du monde, en est la plus laide et la plus malsaine;

2° En vertu des articles 86, 332, 333, 334, 340, 351, 361 de notre Code pénal, qui pourtant n'est pas sévère, tous les dieux de la belle antiquité, à commencer par Jupiter, seraient aujourd'hui à Cayenne ou à Toulon; toutes les déesses à Saint-La-

[1] Frivola studia mente semper versans, Acrocorinthum sibi ab Antigono rege commissam, dum assiduis compotationibus ad ebrietatem usque indulget, simul cum urbe Corintho amisit, Arati Sicyonii bellicis artibus deceptus et fugatus.— Hermippus, *apud* Athen., lib. IV, p. 162.

zane ou à Clairvaux : en vertu des mêmes articles, tous les grands hommes, tous les grands orateurs, tous les grands poëtes, tous les grands philosophes de la belle antiquité, ces maîtres acclamés de la jeunesse chrétienne, s'ils existaient aujourd'hui, seraient au bagne, et, s'ils avaient vécu il y a cent ans, ils eussent été brûlés vifs.

Admirons maintenant deux choses : la première, la véracité de l'histoire ancienne écrite par les hommes de la Renaissance, et, grâce à l'enseignement des colléges, popularisée dans l'Europe moderne ; la seconde, le respect de l'Europe pour la jeunesse. L'enfant baptisé est l'enfant de Dieu, le temple du Saint-Esprit, une fleur divine qui doit s'épanouir aux rayons du soleil de la grâce et de la vérité, un candidat du ciel dont toute l'éducation doit être une œuvre sainte, parce qu'elle doit être le développement de la vie surnaturelle qu'il a reçue dans le baptême : au lieu de le confier à des maîtres saints et sanctificateurs, tels que les docteurs et les grands écrivains de l'Église, on le confie à des maîtres corrompus et corrupteurs, les libres penseurs et les libertins du Paganisme !

Agréez, etc.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Une objection. — Réponse. — Les auteurs païens sont nécessaires pour former le goût. — Réponse. — Pour procurer les belles formes littéraires et artistiques. — Réponse.

Rome, 19 février.

MADAME,

Contrairement à la maxime de Socrate, nous confions nos fils à des ivrognes, nos filles à des débauchés, et nos magasins à des voleurs. Pour justifier cette monstrueuse aberration qui a perdu l'Europe, on dit : « Que voulez-vous ? il faut bien former le goût de la jeunesse, lui enseigner les belles formes du langage et lui apprendre le beau grec et le beau latin. Pour cela il n'y a pas deux moyens, il n'y en a qu'un, c'est de l'envoyer dans l'antiquité à l'école de ses grands maîtres. »

Cette objection est sans importance, et nous pourrions la négliger : d'une part, la question de l'éducation, aujourd'hui moins qu'autrefois, est une mesquine affaire de littérature, c'est une question religieuse et sociale au premier chef ; d'autre part, l'objet principal de l'éducation ne fut jamais d'ap-

prendre à parler, mais à penser. Voyons cependant ce qu'il en est de cette objection si souvent rebattue.

Le goût est le sentiment du beau, et le beau est le rayonnement du vrai, *splendor veri*. Plus il y a de vérités dans un auteur, plus il y a de beautés; plus il y a de beautés, plus il y a de facilités pour former le goût. Reste à savoir si les auteurs païens des *siècles d'or* sont riches de vérités, très-riches, plus riches que tous les autres. Si, loin d'en être ainsi, ces auteurs sont surtout riches d'idées fausses, il est évident qu'au lieu de former le goût, ils le dépravent en pervertissant l'esprit et en appauvrissant la raison. Pour fixer votre jugement sur ce point capital du débat, rappelez-vous ce que vous avez lu. Méditez encore cette belle parole de saint Augustin : « La vérité chrétienne est incomparablement plus belle que toutes les beautés du monde païen : *incomparabiliter pulchrior est veritas christianorum, quam Helena Græcorum* [1]. » Et celle-ci, de saint Isidore de Péluse : « Tous les auteurs païens n'ont rien qui approche de la gravité de notre sainte religion ; tout y est plein de mensonges, d'impiétés, de crimes, ou du moins de fausses vertus [2]. »

Si cela ne suffit pas, écoutons un homme de notre temps, l'oracle littéraire de son pays et entièrement désintéressé dans la question qui nous occupe.

[1] *Epist.* 40, n. 7. — [2] Lib. I, epist. 63.

Voici ce qu'écrivait, il y a trente-six ans, l'illustre Manzoni : « La partie morale des classiques anciens est *généralement* fausse. Idées fausses du vice et de la vertu ; idées fausses, incertaines, exagérées, contradictoires, incomplètes des biens et des maux, de la vie et de la mort, des devoirs et des espérances, de la gloire et de la sagesse. Jugement faux des événements ; et ce qui n'est pas entièrement faux manque de cette première et dernière raison : la raison chrétienne que les anciens ont eu le malheur de ne pas connaître, mais dont ce serait folie de vouloir se passer. Or, la partie morale est la plus importante dans les matières littéraires, elle y occupe une grande place et y est plus répandue qu'on ne le voit au premier coup d'œil.

» Aussi, je ne voudrais pas appeler nos maîtres en littérature des hommes qui se sont toujours trompés et qui me trompent dans la plus grande partie de leur enseignement. Je désire de tout mon cœur qu'au lieu de les proposer, comme on fait depuis si longtemps, à l'imitation de la jeunesse, on soumette la question à l'examen sérieux d'un esprit élevé, grave et consciencieux. Jusqu'à ce que l'on rencontre un tel juge, je souhaite au moins qu'on perde cette vénération si profonde, si solennelle, si magistrale qu'on a pour les classiques, car elle empêche tout jugement raisonnable sur leur valeur. Je souhaite

surtout qu'en parlant des classiques à la jeunesse, on use d'un langage plus mesuré et moins enthousiaste [1]. »

Jugez maintenant, Madame, du bon sens de notre éducation depuis la Renaissance. Chrétiens, nous avons la vérité sous la main, nous l'avons abondante et pure de tout alliage : et nous la dédaignons ! et nous allons la chercher avec des efforts et des dangers inouïs, non pas en lingots, mais en parcelles souillées de mille erreurs, dans les ouvrages du paganisme. Et nous croyons former le goût de la jeunesse !

Mais les belles formes littéraires et artistiques, mais le beau langage, où les trouver si ce n'est dans les grands modèles de Rome et de la Grèce ? — A entendre certaines gens, on croirait que si Démosthène ou Cicéron n'avaient parlé, le monde serait muet : que si Phidias ou Praxitèle n'avaient peint et sculpté, le genre humain ne saurait manier ni un pinceau ni un burin. Tant que les révolutions ne sont pas venues éclairer le débat de leurs sinistres lueurs et montrer que la question des classiques est tout autre chose qu'une affaire de forme, cette prétention a été l'élément de la guerre souvent renouvelée des anciens et des modernes : aujourd'hui encore, elle est l'argument principal de quelques myopes

[1] Lettre au marquis d'Azeglio, 1822.

qui, suivant le mot de saint Augustin, ne verraient pas la lune au bout de leur nez. Sur cette seconde partie de l'objection, comme sur la première, un instant d'examen.

Depuis la Renaissance, l'éducation classique part de cette formule qu'elle regarde comme un axiome : « Pour réaliser le beau dans sa perfection, il faut prendre l'idée dans le christianisme et la forme dans le paganisme [1]. » — En conséquence, on a vu et on voit encore l'Europe entière, rejetant avec mépris la forme artistique, poétique et littéraire du moyen âge, envoyer ses enfants chercher le beau, et le chercher à tout prix, dans l'antiquité grecque et romaine. Cet axiome prétendu implique trois suppositions : la première, qu'une idée peut exister sans sa forme; la seconde, qu'on peut ôter la forme à une idée, comme avec un emporte-pièce, et après l'avoir décalquée, l'appliquer à une autre idée; la troisième, que le christianisme n'a pas su donner à ses idées la forme convenable.

Eh bien, s'il y a quelque chose de certain en philosophie, c'est l'axiome suivant, diamétralement contraire à celui de l'éducation : « Toute idée porte sa forme en elle-même [2]. » Exemple : Je suis sculp-

[1] C'est, en d'autres termes, la même pensée qu'on vient de publier : « La foi se tourne vers Dieu, mais l'écrivain se tourne vers la Grèce. »

[2] Pour nous, l'idée est ici synonyme de connaissance : ainsi,

teur et je veux faire une statue de la sainte Vierge. En méditant, je conçois l'idée de la beauté virginale, céleste, idéale, élevée à sa plus haute perfection et réalisée dans une créature humaine. Aussitôt cette conception se reflète aux yeux de mon esprit avec ses traits caractéristiques, incommunicables, qui sont la forme même ou l'expression de mon idée. Au lieu de les prendre pour inspirateurs et de les faire resplendir sur le marbre, que dois-je faire pour me conformer au principe de l'éducation classique? Je dois me mettre en contemplation devant quelque statue antique, la Vénus de Milo ou la Vénus Callipyge, par exemple, prendre mon ciseau et appliquer à mon type chrétien de la beauté virginale les traits et la forme de la statue païenne : et vous croyez que j'aurai la sainte Vierge!

Les caricatures sacriléges dont la sculpture, la peinture et l'architecture ont inondé l'Europe depuis la Renaissance donnent un sanglant démenti à l'axiome prétendu de l'éducation.

Le principe étant le même, il faut raisonner de la poésie et de l'éloquence comme des arts plastiques. Je suis orateur ou poëte, je veux célébrer un héros chrétien. En méditant, je conçois l'idée de l'héroïsme chrétien, de cet héroïsme qui, élevant l'homme au-

nous parlons de l'idée particulière et non de l'idée générale ou abstraite, sur la formation de laquelle il y aurait beaucoup à dire.

dessus de lui-même, me présente un assemblage merveilleux de force et de douceur, de dignité et d'humilité, de calme et de courage, de fermeté, de justice et de bonté. Ce type, fortement conçu, se révèle à mes yeux en traits caractéristiques qui sont la forme même ou l'expression de mon idée. Maintien, actions, langage de l'homme en qui je la personnifie, tout porte son cachet propre et incommunicable.

Pour me conformer à l'axiome de l'éducation classique, j'abandonne cette forme naturelle et spontanée, et je vais me mettre en contemplation devant un héros antique, Alexandre, César, Caton, Brutus, et j'applique à mon type de héros chrétien la forme du héros païen : je lui prête son langage, je lui donne son maintien, je le revêts de son manteau : et vous croyez que j'aurai Théodose, Charlemagne, saint Louis, saint Ferdinand, ou n'importe quel héros chrétien! J'aurai simplement un personnage hybride, qui ne sera ni chrétien ni païen; une vraie caricature de grand homme, preuve vivante de la fausseté du principe de l'éducation classique.

Or, ce principe est faux précisément parce qu'il suppose que toute idée ne porte pas sa forme avec elle-même. De plus, il renferme un problème insoluble. Non, Madame, on ne peut isoler une idée de sa forme et enlever cette dernière, comme avec un emporte-pièce, sans prendre quelque chose de la première.

Moins encore peut-on l'appliquer à une autre idée. Tentez cette singulière opération, que ferez-vous? La forme dont vous voulez revêtir votre idée, n'étant pas sa forme naturelle et spontanée, ne cadre plus avec elle. Pour l'ajuster, vous êtes obligée de modifier votre idée première, de lui donner un aspect nouveau, de la torturer, de lui faire subir l'opération du lit de Procuste. Sans vous en apercevoir, vous substituez une idée nouvelle à votre idée; car, en fin de compte, c'est l'idée dont la forme que vous employez est le rayonnement, que vous manifestez au dehors.

Voyez plutôt : l'éducation exige qu'on aille chercher la forme du beau dans l'antiquité païenne. Par la force des choses il en est résulté que, la forme ne pouvant pas être entièrement isolée de l'idée, que la forme païenne n'étant pas, ne pouvant pas être la forme de l'idée chrétienne, la jeunesse, et peu à peu la société, sous prétexte d'embellir la pensée chrétienne de la forme païenne, ont substitué l'idée païenne à l'idée chrétienne. Cela se voit non-seulement dans la littérature et dans les arts, mais en politique, en institutions sociales et dans tout le reste: quoi qu'on fasse, il en sera toujours ainsi. Tel est pourtant le labeur absurde et dangereux auquel l'éducation nous condamne.

Mais son axiome n'est pas seulement une absurdité, sauf erreur, c'est aussi un blasphème. Il

suppose que le fils de Dieu, le Verbe éternel, la source de toute parole, l'archétype de toute beauté, n'a pas su donner à ses magnifiques idées leur forme convenable; qu'il a refusé à l'Église son épouse, aux chrétiens ses enfants, un don qu'il a, suivant les adversaires, prodigué exclusivement et dans sa perfection à l'esprit de mensonge et à ses adorateurs. En un mot, ce Dieu de sagesse aurait réglé, pour obtenir la perfection, que le monde penserait en chrétien et parlerait en païen; qu'il prendrait ses idées dans la Bible, dans l'Évangile, dans les Pères et les conciles, et qu'il irait chercher la forme dans Homère, dans Cicéron, dans Tite-Live. Or, nous venons de le voir, c'est là un travail philosophiquement absurde, un problème logiquement impossible, un genre d'éclectisme qui surpasse tous les autres en ridicule.

A demain le beau grec et le beau latin.

Agréez, etc.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Latin chrétien. — Sa supériorité. — La Renaissance l'a répudié comme barbare. — Efforts pour rapprendre le latin païen. — Savons-nous aujourd'hui le latin? — Paroles de Mercier, — de M. Lenormant, — de M. Gatien Arnoult, examinateur de l'Université, — d'un professeur de l'Université, — d'un ancien lauréat de l'Université, — du P. Judde de la compagnie de Jésus. — Pourquoi nous ne savons plus de latin.

Rome, 20 février.

MADAME,

En créant un monde nouveau par l'effusion du Saint-Esprit, le Fils de Dieu a nécessairement créé une langue nouvelle, comme il a créé un art nouveau, expression naturelle et adéquate des idées dont il a enrichi l'intelligence de l'homme, des sentiments dont il a doté son cœur. De là une langue chrétienne latine ou grecque, aussi supérieure à la langue latine et à la langue grecque païenne, que l'humanité régénérée est supérieure à l'humanité déchue. Élaboré par les plus beaux génies, saint Cyprien, Lactance, saint Jérôme, saint Augustin, saint Léon, saint Grégoire, saint Bernard, le latin chrétien, fut la langue savante de l'Europe jusqu'à la Renaissance.

A cette époque, il fut frappé, avec tout ce qui était de création chrétienne, d'un mépris profond. On le répudia comme barbare, pour lui substituer le latin païen, la langue du siècle d'or. Avec une ardeur fiévreuse on se mit de toutes parts à l'école des anciens. Ce qu'on a dépensé pendant deux siècles de veilles, d'études, de travaux de tout genre, pour apprendre leur langue, est inouï. L'éducation publique n'eut pas d'objet plus important. Aujourd'hui encore on fait de la connaissance de cette langue la condition nécessaire de l'admission aux carrières libérales. « Si vous voulez arriver, disait naguère à un jeune homme le chef d'un grand établissement, enfoncez-vous dans le *Conciones* : du latin, et encore du latin [1]. »

A quoi ont abouti tant de labeurs? Savons-nous le latin païen? Les renaissants les plus renommés l'ont-ils su? Pouvons-nous le savoir? Autant de questions qu'il importe souverainement d'examiner, puisqu'elles sont le grand cheval de bataille des champions opiniâtres de l'enseignement actuel.

Savons-nous le latin? — D'abord, nous ne sa-

[1] Le *Conciones* est, sous le rapport politique, un des ouvrages les plus dangereux qui existent : c'est l'école de la démocratie, de la haine des plébéiens contre les patriciens, de la guerre sans pitié, des vertus de parade et des idées subversives de notre ordre social.

vons pas le latin chrétien; nous nous faisons gloire de ne pas l'apprendre, attendu qu'à nos yeux c'est un latin barbare, un latin de cuisine. Quant au latin païen, écoutons des témoins non suspects. En 1782, Mercier écrivait : « Il y a dix colléges de plein exercice à Paris; on y emploie sept ou huit ans pour apprendre la langue latine, et sur cent écoliers *quatre-vingt-dix-neuf* en sortent sans la savoir[1]. »

Depuis cette époque sommes-nous devenus meilleurs latinistes? Un de mes plus chauds adversaires, M. Lenormant, a publié ce qui suit : « Le dicton des écoles du moyen âge trouve à s'appliquer sans restriction chez nous : *Græcum est, non legitur,* c'est du grec, cela ne s'explique pas. Quant au latin, s'il y a *deux cents* personnes à Paris et *cinq cents* dans la France qui en lisent pour leur plaisir, c'est beaucoup dire. » Et plus loin : « J'avais fait comme les autres, et généralement sous de *bons professeurs*, le cours d'étude de cette fameuse Université. On trouvera mon nom parmi les lauréats de l'époque; et pourtant, lorsque je voulus remonter sérieusement à la source des études classiques, dès la première épreuve, JE ME SENTIS D'UNE IGNORANCE FABULEUSE[2]. »

Un professeur, examinateur de l'Université, ajoute : « Le grec et le latin, ces objets apparents

[1] *Tableau de Paris*, t. I, c. LXXXI. — [2] *De l'enseignement des langues anciennes*, p. 28. — Paris, 18[illegible].

des études collégiales, sont mal enseignés : la preuve en est que TOUS les élèves ignorent le grec, et qu'AUCUN ne sait bien le latin. Au reste, pour la valeur scientifique de l'enseignement en France, il existe une infaillible pierre de touche : ce sont les examens dits du baccalauréat. Eh bien ! je le déclare franchement : il y a sept ans que j'ai fait pour la première fois ces examens, et depuis sept ans, je n'ai pas trouvé UN seul candidat sur dix qui répondît même passablement [1]. »

Un autre membre de l'Université, professeur de philosophie dans un des lycées les plus importants, écrit : « Le niveau des études est présentement si bas, que c'est une question de savoir s'il peut baisser encore. Partout, même à Paris, où nos habitudes de centralisation expédient chaque année les plus brillants sujets de la province, la moyenne des classes est *déplorablement faible*. A Paris, entre les cinq ou six premiers et le reste de la classe, *il y a un abîme ;* il y en a *un autre* entre les dix suivants et ce qu'on appelle la queue de la classe. Or, cette queue est *interminable*. Si bien qu'entre le vingtième et le soixantième, il n'y a pas de différence sérieuse. Le soixantième est un *zéro*, le vingtième un *infiniment petit*. Dans les départements, c'est la même chose.

» Ces appréciations se vérifient de la manière la

[1] M. Gratien Arnoult, *Lettres*, etc.

plus irréfragable et la plus triste aux épreuves du baccalauréat. Les Facultés ne sont pas bien méchantes; et cependant la proportion des candidats refusés pour n'avoir pas su faire passablement une version est vraiment formidable. Quant aux épreuves orales, je prie Dieu de toute mon âme qu'il n'y amène jamais un spectateur allemand ou anglais, ou du moins qu'il épargne à mon amour-propre la douleur et l'humiliation de m'y trouver à côté de lui. Je n'ai pas le courage d'en dire davantage : on peut aller voir [1]. »

Notez, Madame, que les collèges ont la prétention de mieux enseigner le latin que les petits séminaires. « On sait [2], dit un ancien élève de l'Université, que les études des collèges sont plus fortes que celles des séminaires, — c'est-à-dire qu'entre les *dix* élèves sur *cent* qui savent le latin après l'avoir appris six ans, ceux qui sortent du collège le savent un peu mieux que ceux qui sortent du séminaire.... Mais je me suis si souvent expliqué sur la folie d'une pareille éducation

Qui ne sert de rien,
Qui ne prévoit rien,
Qui n'arme contre rien,

que j'ai honte d'en parler encore [3]. »

[1] Voir mes Lettres à Mgr Dupanloup, p. 221. — [2] Qui, *on?* — [3] Alphonse Karr, *Guêpes*, 1844.

Cette ignorance du latin n'est pas seulement le fait des élèves, elle atteint aussi les professeurs. Il y a cent ans le P. Judde, jésuite, disait aux régents de sa compagnie : « Vous ne pouvez, sans y mettre beaucoup de temps, faire un thème qui vaille quelque chose. » Aujourd'hui, c'est pis encore. Les oraisons latines du grand concours fourmillent de fautes, ainsi qu'on l'a prouvé plusieurs fois. Et cependant elles sont l'ouvrage des maîtres les plus distingués, qui les ont méditées, écrites, raturées à loisir [1].

Après trois siècles d'enseignement et d'études, voilà où nous en sommes en fait de connaissance du beau grec et du beau latin ! Combien d'autres preuves de notre *ignorance fabuleuse*, comme dit M. Lenormant, je pourrais ajouter à celle-là ! mais pour vous, Madame, comme pour toute personne au courant de ce qui se passe, c'est assez. Nous

[1] L'ancien lauréat de l'Université, Alphonse Karr, n'est pas le dernier à s'en moquer. On connaît les *charges* qu'il a faites sur les discours latins prononcés au grand concours : « Omnium facile *savantorum* consensu, illud unice utile est assequi hominibus ut, omnis juventutis ardore et assiduo labore, illas tantummodo linguas *parlent* quæ nusquam *parlentur* et nullius *usagi* possunt fieri. — Sunt quidam nebulones et *mechantes* qui prætendunt hanc instructionem esse omnino inutilem et *creusam*. His nebulonibus et *mechantis* inter quos numerandus est quidam Alphonsus Karrus, respondere victoriose hæc oratio habet pro *buto*, etc. »

sommes punis par où nous avons péché. Le christianisme nous avait donné une langue latine, magnifique sous tous les rapports, il ne tenait qu'à nous de la conserver et de la parler; nous l'avons répudiée, comme nous avons répudié l'art chrétien, et il nous est justement arrivé de ne savoir plus aucune langue latine, ni la païenne ni la chrétienne.

Agréez, etc.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

Les plus célèbres latinistes de la Renaissance ont-ils su le latin? — Ce qu'ils en disent. — Ils s'accusent tous réciproquement de ne pas savoir le latin. — Bembo. — Juste Lipse. — Érasme. — Scaliger. — Scioppius. — Laurent Valla. — Pogge. — Wortius. — Vivès. — Balzac. — Muret. — Ils avouent qu'ils savent le latin moins bien que les cuisiniers de Rome.

Rome, 21 février.

Madame,

On ne manquera pas de vous dire : « Si nous ne savons pas le beau latin, c'est qu'on ne l'étudie pas comme autrefois. La Renaissance a produit des hommes qui ont connu, écrit, parlé à merveille la langue de Cicéron. »

Cela me conduit à examiner la seconde question posée dans ma lettre précédente : Les renaissants les plus célèbres ont-ils su le latin païen?

Parmi les humanistes des quinzième, seizième et dix-septième siècles qui ont consacré leur vie à étudier le latin antique, qui l'ont constamment écrit et parlé, les uns pendant vingt ans, les autres pendant quarante ans, qui se donnent et qui pas-

sent pour l'avoir le mieux connu, on trouve, en parcourant l'Europe entière, Bembo, Érasme, Valla, Pogge, Scioppius, Worstius, Scaliger, Vivès, Lipse, Muret. Or, tous ces grands latinistes ont écrit les uns contre les autres de gros volumes pour se prouver mutuellement qu'ils ne connaissaient pas un mot de latin; qu'ils ne comprenaient pas le latin; qu'ils ne savaient pas le traduire; qu'ils ne savaient pas distinguer à quel langage, sérieux ou vulgaire, appartenaient tels ou tels mots; qu'ils se rendaient coupables de barbarismes et de solécismes, et qu'ils étaient parfaitement incapables de juger du mérite relatif et même de la latinité plus ou moins pure des anciens auteurs. Rien n'est plus curieux et en même temps plus instructif que cette longue querelle, qui a duré près de deux cents ans, sans qu'on ait su et sans qu'on puisse jamais savoir qui avait tort ou raison.

Bembo se flatte de parler le latin avec tant de pureté, qu'il n'emploie aucun mot qui ne soit tiré de Cicéron; et Juste Lipse lui prouve longuement qu'au lieu d'être cicéronien, souvent il n'est pas même latin[1]. Érasme croit avoir le monopole de la belle latinité; beaucoup le croient comme lui. Scaliger le renvoie cavalièrement à l'école, pour apprendre la

[1] *Not. ad cap. III Politic.*

grammaire et éviter les innombrables fautes de latin dont fourmillent ses ouvrages [1].

Ces grands renaissants ne s'en tiennent pas à de simples critiques. A l'exemple des illustres maîtres de l'antiquité, ils accompagnent leurs accusations d'ignorance d'une foule d'aménités dont il est nécessaire que je vous donne un échantillon, si vous voulez connaître de quel *esprit* ces régénérateurs de la vieille Europe étaient animés. A la suite d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, Érasme se permet de critiquer Cicéron. Scaliger regarde cela comme un crime, et lui dit : « C'est ton impiété envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers la religion qui t'a conduit à jalouser Cicéron. Tu n'es qu'un scélérat, un orgueilleux, un menteur, un va-nu-pieds : *Mendax, vir nihili ;* un impur, un misérable, un ivrogne : *impurum, infandum, vino sopitum ;* un fou, un monstre : *monstrum, quo enim te alio appellem nomine?* une bête féroce, un bourreau, un parricide, un triple parricide, une hydre dont il faut purger le monde littéraire : *parricida, triparricida, hydra.*

Après toutes ces injures, fidèlement copiées de Cicéron, Scaliger finit par où il aurait dû commen-

[1] Quæ si nescis, jam comperies apud omnes grammaticos..... atque hæc quidem quot quantisque erroribus involuto exciderint, satis clarum arbitror. — *In Desid.*, Érasme, p. 25.

cer. Il avoue que nous pouvons à peine bégayer le latin, et qu'il nous est impossible de justifier nos éloges ou nos critiques des anciens auteurs. « C'est à peine si nous pouvons parler latin! *Vix possumus quantum valemus Romani esse in dicendo;* et tu te permets de juger les auteurs de l'antiquité! tu accuses Tite-Live de patavinité, et Cicéron de fautes grossières! Qui es-tu, pour t'ériger en censeur? et si je nie tes accusations, quel moyen as-tu de les prouver? *Si negavero, quid tu mihi respondebis? quibus argumentis?* »

Aucun; pas plus que deux Allemands qui n'auraient appris le français que dans leur grammaire, dictionnaire et bons auteurs, ne pourraient résoudre, sans l'intervention d'un Français, une difficulté grammaticale relative à la langue française.

Scaliger, qui se croit si fort en latin, il faut voir de quelle manière il est remis à sa place par Scioppius. Ce roi des savants, *eruditorum rex*, lui reproche des milliers de fautes de latin, le qualifie *cinq cent douze fois* de menteur, et lui compose des litanies grecques et latines qui n'ont pas moins de trois cents pages in-quarto, calquées sur celles de Scaliger à Érasme [1].

Le P. jésuite Strada publie son histoire *De bello Belgico*, qui passe pour écrite dans le latin le plus pur.

[1] Scaliger, *Hypobolymæus*, etc. In-4°, 1607.

Scioppius signale plus de mille expressions impropres ou barbares dans la première décade seulement[1].

Arrive Lambecius, qui prouve doctement à Scioppius qu'il n'est qu'un ignorant, un jaloux, et l'appelle poliment le *chien de la grammaire : canis grammaticus*. Santeul paraît ; ses Hymnes excitent l'admiration des plus fins latinistes : Ménage, la Monnoye et d'autres encore démontrent qu'elles fourmillent de fautes de latin.

Dès l'aurore de la Renaissance, Laurent Valla se donne pour le restaurateur du beau latin du siècle d'or. Il publie, en latin prétendu cicéronien, un gros volume in-quarto sur cette langue antique. Pogge lui répond par un autre gros volume in-quarto, dans lequel il lui prouve, par les meilleurs auteurs du siècle d'or, qu'il ne sait pas faire une phrase latine ; puis il termine en le faisant conduire en triomphe par un âne couronné de fumier. Valla riposte par un énorme Antidote : *Antidotum in Poggium*, dans lequel il établit, sur une foule de textes des meilleurs auteurs, qu'en fait de latin, Pogge est un barbare, et lui, Valla, un phénix. Il accompagne ses preuves de deux cents pages in-folio d aménités dans le goût antique. « Plus tu oses m'attaquer, dit-il à Pogge, plus tu démontres ton ignorance de la langue latine. Je vais te mettre à la raison, comme j'y ai mis

[1] *Observat. philolog.* — Amstel., 1663.

Facio et Panormita. Barbare de langage et de sentiments, immonde, langue de chien, putride, insolent, vieux fou, *delirus senex*, gladiateur, dragon, bouc aux longues cornes, plus ivrogne qu'Antoine, cerbère, faussaire, avare, sacrilége, adultère, gibier de potence, *furcifer*, je te montrerai que tu es un ignorant, je te foudroierai comme Jupiter le géant Typhon. Tu m'as conduit en triomphe, je t'y conduirai à mon tour précédé de tes milliers d'erreurs; ce sera un vrai triomphe celui-là, et non pas un triomphe imaginaire comme celui que tu m'as décerné. Tu sentiras alors que je suis Jupiter : *In isto curru tuo me Jovem esse senties.* »

Croirait-on qu'une pareille diatribe est dédiée au pape Nicolas V? croirait-on que tous les renaissants battirent des mains, et qu'un d'entre eux, François Diana, écrit à Valla que son Apologie l'élève au-dessus des hommes, et que, dans le monde littéraire, on l'appelle *divin : Apologus tuus fuit valde gratus, non hominem te, sed cum admiratione summa divinum appellant!* Et l'on s'étonne des grossières injures dont fourmillent les ouvrages de Luther, d'Ulric de Hutten, etc.! On voit qu'elles sont dans le goût de cette belle époque : nouvelle preuve que, pour la forme comme pour le fond, le Protestantisme est le fils légitime de la Renaissance, *peperi ovum, Lutherus exclusit.*

De ces faits et de cent autres que je pourrais citer, il résulte que les plus fameux humanistes de la Renaissance s'accusent et se prouvent réciproquement, par A plus B, au moyen des auteurs du siècle d'or, qu'ils ne savent ni écrire ni parler le latin. Ont-ils tort? ont-ils raison? et jusqu'à quel point? C'est ce que personne ne peut décider, car il n'est pas un homme en Europe, depuis la Renaissance, qui, après avoir écrit quatre lignes de latin, puisse faire serment et dire : Cicéron, Salluste, Tite-Live auraient écrit comme moi. S'il osait le dire, cent voix s'élèveraient pour lui prouver le contraire. On a fait des volumes des solécismes commis par les plus célèbres renaissants, par ces hommes qui, comme je vous l'ai dit, avaient fait du latin leur passion et leur vie même [1].

Non-seulement ils ne savent, de leur propre aveu, ni écrire ni parler correctement le latin antique, souvent même ils se montrent incapables de le distinguer du latin moderne. Cent fois on s'est amusé à les mettre en défaut, en leur donnant comme modernes certaines pages inédites des auteurs anciens, qu'ils critiquaient avec autant de confiance que d'amertume, et comme anciennes des narrations ou des fables composées de la veille et

[1] Voir, entre autres, *Amœnit. litter. de solecismis litter.*, t. V et VI, p. 3.

dans lesquelles ils trouvaient le parfum de la plus pure antiquité [1].

Leur ignorance va jusqu'à se tromper sur la légitimité des termes et des expressions, rejetant comme barbare ce qui est latin et admettant comme latin ce qui est barbare. « Ceux, dit Bayle, qui osent condamner magistralement de barbarisme et de solécisme certaines phrases s'exposent beaucoup; car combien de fois leur a-t-on montré dans les auteurs qu'on nomme classiques les termes et les expressions qu'ils avaient blâmés [2]! » Si on veut connaître le ridicule de leurs jugements, on peut lire l'ouvrage de Wortius intitulé : *De latinitate merito aut falso suspecta* [3], celui de Vossius : *De vitiis sermonis*, ceux de Cellarius, de Munthe et d'une infinité d'autres. On y verra, soit dit en passant, la latinité de la *Vulgate* justifiée par l'autorité de tous les auteurs classiques, et l'irréprochable correction de certains termes, de certaines expressions et tournures de phrases, que nos régents nous avaient comptés pour de gros solécismes, et qui probablement encore aujourd'hui sont notés comme tels dans les colléges.

Plus encore que la légitimité des termes et des phrases, les nuances des mots leur échappent. C'est

[1] Érasme, *Cicéron.*, etc. — [2] Bayle, article *Scioppius.* — [illegible]

après les grandes élucubrations latines des chefs de la Renaissance que Vivès, leur émule, écrit : « Malgré leur ardeur extrême à restaurer le latin antique, les modernes, à partir de Laurent Valla, n'ont jamais pu parvenir à distinguer les termes de la bonne compagnie des termes populaires, les termes vraiment romains des termes venus d'une source étrangère, ceux dont la plaisanterie modifiait la signification [1]. »

S'ils ne savent ni écrire, ni parler, ni apprécier le latin antique, savent-ils du moins le traduire? Lisez les préfaces de tous les traducteurs : ils ne manquent pas de montrer la nécessité de leur travail en relevant les inexactitudes, les contre-sens dont fourmillent, suivant eux, les traductions de leurs prédécesseurs. Lisez les éditions appelées *Variorum*, parce que les plus habiles latinistes ont enrichi le texte de leurs commentaires, et vous apprendrez quelle prodigieuse diversité d'opinions, c'est-à-dire quelle incroyable incertitude règne parmi eux sur le véritable sens de tel mot, sur la nature de tel usage, sur une foule de choses élémentaires pour les Latins

[1] Nec hi recentiores qui a Laurentio Valla ad hanc ætatem fuerunt, cum summa sint in revocanda latina lingua usi diligentia, nondum tamen distinguere potuerunt verba quæ urbana, quæ rustica, quæ germane romana, quæ peregrina, quæ per jocum detorta. — *De disciplinis*, etc., t. I, lib. II, p. 73. Lyon, 1551.

de l'antiquité[1]. Pour le grec, c'est pis encore. Dans sa traduction de Longin, Boileau, grand helléniste du grand siècle, prend un *organe* pour un *orgue:* combien de Boileau avant et après cette époque!

La Renaissance, qui a fait oublier à l'Europe le latin chrétien, ne lui a pas appris le latin païen : elle l'a même empêchée de l'apprendre, en réduisant cette langue à l'état de squelette. Si je disais cela de moi-même, on ne manquerait pas, suivant l'usage, de crier à l'exagération et au paradoxe. Qu'on crie tant qu'on voudra, je ne puis l'empêcher; mais qu'on sache du moins à qui s'adressent les criailleries et les accusations. Elles s'adressent à un homme qui avait plus de latin dans son petit doigt, que ses modernes contradicteurs n'en ont dans la tête; à un des membres du triumvirat littéraire du seizième siècle, au célèbre latiniste Louis Vivès.

Écoutez ce qu'il dit : « La coutume est la reine et la maîtresse du langage. Comme il n'existe plus de peuple qui parle grec ou latin, c'est dans les auteurs que nous sommes obligés de chercher la légitimité des termes. Or, toutes les fois qu'ils ne se rappellent pas avoir lu un mot, il en est qui le rejettent aussitôt. D'autres sont tellement attachés à tel ou tel auteur, que si un mot ne se trouve pas dans cet auteur, se trouvât-il mille fois dans les autres, ils le

[1] Voir, entre autres, M. Dacier, l'abbé Desfontaines, etc.

repoussent comme peu latin. D'autres, enfin, transforment une phrase ou une tournure particulière en règle générale. On commet en cela une multitude de fautes, *in his omnibus multipliciter erratur.*

» Nous avons appauvri le trésor de la langue latine de *plus du tiers des mots légitimes*, rejetés par nous comme de la fausse monnaie. Dédaigneux, dans cette grande disette, nous devenons chaque jour plus pauvres. Il n'est pas un des prétendus gardiens des trésors de la langue latine qui, par jalousie de sa pureté native, n'élimine quelques tournures et quelques mots. Personne n'apporte rien, et il est fort heureux que nous trouvions certains termes, certaines expressions dans un auteur, car s'il avait péri, nous les chasserions, malgré leur origine franchement romaine, de la république des lettres. Tout ce purisme me déplaît; et si nous avions un peuple qui parlât grec ou latin, j'aimerais mieux, pour apprendre ces langues, vivre avec lui pendant un an, que de rester à l'école de nos grands maîtres pendant dix ans [1]. »

Incapables de parler, d'écrire, d'apprécier, souvent même de bien traduire le latin, et même de distinguer ce qui est latin de ce qui ne l'est pas, les grands

[1] Plus tertia parte bonorum vocabulorum ex ærario linguæ latinæ rejecimus, tanquam adulterinos nummos et in tanta egestate fastidiosi, pauperiores in dies fimus, etc. — Lib. II, p. 16.

humanistes de la Renaissance avouent qu'ils ne sont pas plus habiles à juger du mérite des anciens; qu'ils prononcent sur parole et par routine, et qu'ils sont ridicules lorsqu'ils veulent louer ou blâmer le style, les tournures, les formes d'un auteur, et donner à l'un la préférence sur l'autre; en un mot, ils s'accusent mutuellement de parler du mérite des auteurs comme ils parlent de la légitimité des termes, c'est-à-dire à peu près comme des aveugles parleraient des couleurs.

Mais il faut les entendre : « Quoique Jules-César Scaliger, écrit Balzac, se soit érigé en critique et en hypercritique, je le récuse presque partout. J'appelle de ses jugements en une infinité d'occasions : souvent il blâme d'*excellentes* choses et en admire de *médiocres*[1]. Il ne connaît point le génie de la satire latine; point du tout cette urbanité romaine et patricienne, cette Vénus secrète et voilée qu'on découvre dans les beaux ouvrages.

» Joseph Scaliger me fait plaisir de se déclarer pour Ovide, et d'en prendre la protection contre le critique Victorius. Mais pourquoi mépriser si fort Lucain[2], qu'Ovide sans doute eût estimé ? Il dit, de plus, que la *Thébaïde* de Stace est un mauvais poëme

[1] Excellentes, médiocres, au jugement de Balzac!

[2] Et Fénelon et Boileau appellent Lucain un faiseur de clinquant.

et l'essai d'un apprenti. Lipse dit au contraire que c'est une pièce divine et le chef-d'œuvre d'un maître. Je ne puis comprendre que Muret, ayant méprisé si fort les *Épigrammes* de Martial, ait fait tant de cas des *Dionysiaques* de Nonnus.

» Quand ce même Juste Lipse préfère Sénèque à Cicéron, je lui pardonne cette injustice; mais de préférer Plaute à Térence, c'est ce qui ne se peut souffrir. Mon voisin Scévole de Sainte-Marthe n'était pas meilleur critique. Je voulus lire dernièrement un livre d'épigrammes qu'il a célébré dans ses éloges. En conscience, je n'en lus pas une seule qui vaille le papier sur lequel elle est imprimée [1]. »

Voilà les grands connaisseurs et les grands faiseurs de latin! Si vous voulez vous donner le plaisir de savoir combien ils sont d'accord entre eux sur le style et le mérite des auteurs anciens, lisez les *Jugements des savants;* vous vous croirez à la tour de Babel, au moment de la confusion des langues.

Finissons par le témoignage d'un homme dont le nom fait autorité, d'un homme qui passa soixante ans de sa vie à étudier, à parler, à écrire, à enseigner le latin, et dont les ouvrages, annuellement réimprimés et annotés en Allemagne, passent pour le modèle de la plus belle, de la plus élégante la-

[1] *Réponse à quelques questions*, t. II, p. 395.

tinité moderne; en un mot, écoutons le *Napoléon du latin*, Muret.

Deux illustres latinistes, Alciat et Ferretti, avaient attaqué le style de Tacite. Muret prend la défense de Tacite, et avec une franchise qui l'honore, autant qu'elle nous instruit : « *Qui sommes-nous*, leur dit-il, *nous autres tous tant que nous sommes, qui aujourd'hui avons l'air de parler latin*, pour nous ériger en censeurs d'un écrivain de ce mérite? *Qui autem nos sumus, si omnes in unum conferamur, quicumque hac tempestate latine loqui videmur, ut de scriptore sapientissimo judicare audeamus?* Après la perte d'un si grand nombre d'anciens auteurs, qui peut répondre que les prétendues incorrections de Tacite n'en avaient aucun pour garant?

» Si aujourd'hui un Allemand ou un Polonais, qui n'aurait jamais vu l'Italie ni entendu parler un Italien, mais qui aurait appris l'italien dans quelques auteurs, venait à rencontrer un habile Florentin, parlant bien sa langue maternelle, le traitait de barbare parce qu'il emploie des mots ou des tournures qu'il n'a pas trouvés dans ses livres, qui d'entre nous ne rirait aux éclats? Sommes-nous moins fous, *nihilo minor nostra stultitia est*, lorsque nous critiquons sur leur propre langue des hommes dont les cuisiniers et les muletiers savaient beaucoup mieux le latin que, tous tant que nous sommes, nous ne le saurons

jamais [1], *quorum coqui et muliones multo melius quam omnes nos latine intelligebant et loquebantur?* »

C'est ainsi que Muret donne la férule à tous les pédants de la Renaissance, qui se flattent d'être de grands latinistes. Il ne s'épargne pas lui-même; car il dit : *Tous tant que nous sommes, moi comme vous: après vingt ans, trente ans, quarante ans d'études, nous arrivons à savoir le latin beaucoup moins bien que les cuisiniers et les muletiers de Rome.* Jugez, Madame, de la perfection avec laquelle nous devons aujourd'hui le comprendre, le parler et l'écrire! Et pourtant on condamne la jeunesse à user les plus belles années de sa vie, on expose même ses mœurs et sa foi pour apprendre ce beau latin qu'elle ne saura jamais, quelles que soient son application et son aptitude, aussi bien que le dernier cuisinier des Romains! Et nous parlons de la force des études, et vous entendrez certains journalistes déclarer que les élèves de tels colléges ou de tels séminaires connaissent *toutes les grâces et toutes les finesses de la langue du siècle d'or!*

Agréez, etc.

[1] *Orat.* XIV, *In Tacit*, t. I, édit. in-8°, 1789.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

Pouvons-nous savoir le latin païen ? — Paroles remarquables d'un savant du dix-septième siècle. — Dialogue entre Horace et Santeul. — Conclusion. — On n'exclut pas entièrement les auteurs païens ; on leur donne la place qui leur convient. — Résultats de la réforme de l'éducation. — C'est le seul moyen humain de sauver la société.

Rome, 22 février.

MADAME,

Nous venons d'entendre, d'une part, les plus célèbres latinistes modernes s'accuser mutuellement de ne pas savoir le latin, et, qui plus est, prouver leurs accusations réciproques par des textes authentiques et nombreux des auteurs profanes ; d'autre part, les examens dits du baccalauréat, joints aux témoignages les moins suspects, établissent notre ignorance fabuleuse de la langue cicéronienne. C'est à tel point qu'un homme de génie a pu dire : *Dans quelques années il n'y aura pas en France un homme capable de faire en latin l'épitaphe de la langue latine.* Ce qui est vrai de la France est vrai de l'Europe entière. Le fait est donc incontestable : nous ne savons pas le latin païen ; on ne l'a jamais su depuis la Renaissance.

Reste à examiner ma troisième question : Pouvons-nous savoir le latin païen? — A peu près comme un Européen qui n'a jamais quitté son pays, qui n'a jamais vu ni Chinois ni homme venu de la Chine, peut savoir la langue du Céleste Empire, quand il l'a apprise dans les livres. Or, vous savez avec quelle perfection nous possédons le chinois et les autres langues vivantes, étudiées de cette manière.

Les langues mortes offrent des difficultés plus grandes encore. Le génie de ces langues nous manque ; nous sommes étrangers aux croyances, aux mœurs, aux institutions, aux usages des peuples qui les ont parlées ; toutes choses qui donnent aux phrases un cachet, aux mots des significations et des nuances qui nous échappent. Combien de transpositions, de placements de prépositions, d'adjectifs ou d'adverbes, que nous regardons comme des élégances ! combien de tournures que nous croyons employer à coup sûr dans un cas donné et qui feraient éclater de rire les Grecs ou les Romains, comme nous faisons nous-mêmes lorsque nous entendons les étrangers parler notre langue ! Ajoutez que nous n'avons pas d'autorité infaillible qui puisse redresser nos erreurs. De là, ce mot d'un fameux latiniste, parlant de l'ardeur avec laquelle les peuples modernes s'appliquent, depuis la Re-

naissance, à l'étude de la langue cicéronienne : « C'est semer de la farine et moissonner de la cendre : *Farinam spargere et cinerem colligere* [1]. »

Veuillez encore, Madame, lire cette page, pleine de bon sens, écrite par un des hommes les plus savants et les plus judicieux du dix-septième siècle : « Ni vous, ni moi, dit-il, ni quelque autre homme qui puisse être n'entend parfaitement le latin. Ce qu'il y a d'habiles gens dans l'Université en conviendront ; car enfin y en a-t-il un seul qui puisse nous dire en quoi consiste la *patavinité* de Tite-Live et la *melliflutié* d'Hérodote ? chose néanmoins qu'ils devraient sentir, si leur habileté était parfaite. J'ai ouï dire à un grand personnage que si un Romain du temps de Cicéron avait entendu déclamer Muret, le premier homme de son siècle pour la belle latinité, il se serait tenu les côtes de rire à tous moments, parce qu'à tous moments il aurait ouï quelques mots hors de son sens naturel, ou quelque phrase bizarrement placée ; ce qui, joint à une prononciation toute différente de celle de son temps, lui aurait fourni quelque chose de plus ridicule que ne le serait à notre égard une harangue française, composée et prononcée par un Allemand nouvellement venu en France.

[1] Vives, *De discipl.*, p. 42

» Vous poussez, me dit-on, la chose un peu trop loin. — Tout au contraire, je n'en dis pas assez. Car, premièrement, du côté de la prononciation, l'Allemand qui a appris notre langue d'un naturel français en sait une bonne partie, tandis que Muret ignorait pleinement la prononciation latine[1]. Pour le fond de la langue, supposé que Muret en sût tout ce qu'on en peut apprendre dans la lecture des bons auteurs, il lui manquait le secours d'un homme vivant à qui la langue latine fût naturelle, et un semblable secours ne manque point aux Allemands dans l'étude qu'ils font de notre langue. Vous voyez par là que ma comparaison péchait plutôt pour être trop faible que pour être trop forte, et vous pouvez en tirer cette conséquence que, si les étrangers n'entendent et ne parlent jamais notre langue dans la dernière perfection, malgré l'avantage qu'ils ont de l'apprendre des naturels français, nous sommes de bien pire condition à l'égard de la langue latine et de la langue grecque.

» Il n'y a point d'étrangers qui, pour l'ordinaire, ne fassent une infinité de fautes lors même qu'ils croient le mieux dire, trompés qu'ils sont par de fausses analogies qu'ils prennent pour des règles.

[1] On ignore jusqu'à la manière de prononcer le nom de Cicéron; il y a là-dessus quatre systèmes, et pas un homme au monde qui puisse dire quel est le véritable.

Peuvent-ils savoir, par exemple, les différents usages de *neuf* et de *nouveau*, qui signifient la même chose; qu'il faut dire un habit *neuf* et non pas un habit *nouveau*; une chanson *nouvelle* et non pas une chanson *neuve*; et cependant que neuf et nouveau se peuvent dire quelquefois de la même chose, comme : voilà une pensée *nouvelle*, voilà une pensée toute *neuve*? Sentiront-ils jamais la différence qu'il y a entre *achever de se peindre* et *s'achever de peindre*? Il y a mille écueils semblables dans notre langue, où il est impossible que les étrangers ne viennent pas échouer à tous moments [1]. »

Il faut donc, Madame, que tous les latinistes de la Renaissance en prennent leur parti, plus encore ceux d'aujourd'hui que ceux d'autrefois, et qu'ils avouent que nous ne pouvons savoir que très-imparfaitement le latin païen; que rien n'est plus ridicule que nos prétentions à le parler et à l'écrire correctement; et qu'à moins de la copier mot à mot dans un auteur ancien, nous ne faisons pas une phrase dont nous puissions affirmer et prouver qu'elle est vraiment latine. Cette vérité, humiliante sans doute pour notre orgueil, mais qui pour cela n'en est pas moins une vérité, a été mise en scène dans une anecdote que je me permets de vous rapporter en finissant.

[1] Perrault, *Parallèle*, etc., t. II, p. 18.

Santeul passe pour le plus grand poëte latin du dix-septième siècle. Ses Hymnes, regardées comme des chefs-d'œuvre dignes d'Horace, ont remplacé, dans les bréviaires modernes, celles de saint Grégoire et de saint Ambroise. Or, Santeul, étant mort, descend aux champs Élysées. Horace vient à sa rencontre, se jette à son cou et lui dit : « Je vous attendais depuis longtemps ; vous êtes un autre moi-même ; vous m'avez fait parler dix-sept siècles après ma mort, à la cour de votre grand roi, comme je parlais moi-même à celle d'Auguste. » Et il lui récite quelques strophes de ses Hymnes, qu'il exalte jusqu'aux nues.

Santeul se confond, pleure de tendresse, et, avec la modestie d'un poëte qu'on encense, il dit à Horace : « C'est trop d'indulgence ; en tout cas, si j'ai quelque mérite, c'est à vous que je le dois. Les éloges que vous daignez me donner sont ma plus douce récompense ; ils me font, dès aujourd'hui, goûter dans leur plénitude les joies de l'éternité. Mais que faisiez-vous en m'attendant ? »

Horace répond : « J'apprenais le français. Je me suis procuré vos meilleurs auteurs, vos grammaires et vos dictionnaires : il y a cent ans que je les étudie, et je crois posséder assez bien votre belle langue pour la parler et l'écrire correctement. Mon talent, comme vous savez, me portant à la poésie, j'ai com-

posé des vers français. Entre autres, je viens de finir un madrigal sur le célèbre médecin du Gardit, arrivé depuis peu aux champs Élysées. Je vais vous lire cette pièce, avec prière de m'en dire votre avis. — Dites mes éloges, reprend Santeul. Après cent ans d'étude, un génie comme vous ne peut être que l'Apollon du Parnasse français, comme il le fut du Parnasse latin. »

Il faut remarquer que, dans tout le cours de leur conversation, Horace et Santeul parlaient chacun sa langue maternelle. Prenant alors son manuscrit, Horace prie Santeul de s'asseoir sur le vert gazon, et il commence sa lecture déclamée :

Louis du Gardit
At un bon esprit
Et raison sortable
Quand par un soin dru
Fourre en corps membru
L'ame raisonnable.

A cette étrange lecture, Santeul ouvre de grands yeux, une grande bouche. Il se contient ; mais bientôt son naturel l'emporte, et il part d'un retentissant éclat de rire. « De quoi riez-vous ? lui demande Horace. — Pardon, illustre poete ; les dieux n'ont pas donné à chaque mortel toutes les connaissances réunies : *Non dii, non concessere columnæ*. N'ayant jamais conversé avec un Français,

il n'est pas étonnant qu'il vous soit échappé quelques incorrections. — Quoi! après cent ans d'étude! Faites-moi donc connaître mes erreurs. — Puisque vous le permettez : on ne dit pas *at* un bon esprit, mais *a* un bon esprit. » — Là-dessus, Horace, fort de sa grammaire, essaye une justification plus malheureuse encore que sa locution. « C'est, dit-il, une règle de votre poésie qu'il faut fuir le hiatus, regardez. » Et il lui montre un traité de versification française. « Au surplus, ajoute-t-il, *at un bon esprit* n'est-il pas aussi bon que *a-t-il* de l'esprit, *a-t-elle* du bien, *a-t-on* dîné? Il n'y a pas moins de raison à mettre un *t* entre *a* et *un* qu'entre *a* et *il* ou *elle*, puisque c'est la même cacophonie qu'il faut éviter. De plus, comme on conjugue *je bats, tu bats, il bat*, je ne vois pas pourquoi on ne conjuguerait pas de même *j'ai, tu as, il at*. Enfin, j'ai vu arriver ici des habitants du Lyonnais et de la Bretagne qui parlent ainsi. »

Santeul ébahi s'abstient de répondre. Horace continue : « Que dites-vous de mon troisième vers : *une raison sortable?* — Il n'est pas français. — Comment? dans vos bons auteurs on trouve à chaque instant un *parti sortable*, pour signifier un parti convenable, et vous ne voulez pas qu'on puisse dire une *raison sortable*, c'est-à-dire une raison convenable, une raison qui convient au sujet dont il s'agit? Ce n'est pas moi qui m'y oppose, c'est l'usage.

Ainsi, sur mes trois premiers vers, en voilà déjà deux qui ne sont pas français?

» Que direz-vous du quatrième : *Quand par un soin dru?* » Santeul se tord de rire. Ce fut pis encore lorsque Horace entreprit de faire ressortir la beauté poétique de son épithète. « Vous ne voyez donc pas, dit-il à Santeul, que l'épithète *dru* est une métaphore prise des oiseaux. Elle forme un sens figuré plus noble et plus poétique que les adjectifs *assidu* ou *empressé*, dont je me serais servi si j'avais écrit en prose. — Pas plus en prose qu'en poésie, *soin dru* n'est français. — C'est donc encore un vers à sacrifier.

» Quant à mon quatrième, qui m'a coûté beaucoup de travail, je le crois irréprochable : *fourre en corps membru.* » Le rire étouffe Santeul, qui peut à peine répondre : « Il est encore moins français que les autres. — Qu'est-ce donc qui vous choque? Chaque mot n'est-il pas français? L'adjectif ne s'accorde-t-il pas en nombre et en genre avec le substantif? Le sens n'est-il pas vrai? l'image noble et pittoresque? Comprenez-moi : j'ai voulu dire que l'âme raisonnable non-seulement entre dans le corps humain pour s'y unir, mais que le formateur de l'homme l'y introduit, l'y insinue jusque dans les plus petites extrémités de toutes les parties, ce que le mot *fourre* exprime parfaitement.

» J'ai dit *membru* pour signifier qui a des membres.

comme vous dites *vêtu*, qui a des vêtements; *pelu*, qui a du poil; *cornu*, qui a des cornes; *branchu*, qui a des branches. Avez-vous quelque chose à reprendre? — Illustre poëte, tous les mots que vous avez employés sont français; mais l'usage que vous en faites ne l'est pas; le sens particulier que vous leur donnez ne l'est pas davantage, et l'agencement de vos phrases l'est encore moins. Cela n'est pas étonnant: quand on n'est conduit dans l'étude des langues que par l'analogie, par la grammaire et par les livres, il est impossible de ne pas tomber dans une infinité de fautes. — Mes vers sont donc ridicules? » Santeul baissa la tête et ne répondit pas.

« Je vous comprends, dit Horace. Veuillez maintenant me lire quelques-unes de vos belles Hymnes. » Santeul commence, et Horace d'éclater de rire. « De quoi riez-vous? lui demande Santeul. — Pardon, illustre poëte; les dieux n'ont pas donné à chaque mortel toutes les connaissances réunies: *Non dii, non concessere columnæ*. N'ayant jamais conversé avec un Latin, il n'est pas étonnant qu'il vous soit échappé quelques incorrections; mais continuez. » Santeul reprend sa lecture déclamée: de nouveaux rires l'interrompent.

Pour en finir, Horace lui dit: « En vous lisant mes vers français, j'ai voulu vous donner une idée de vos vers latins. Vous avez trouvé les miens

ridicules, et je suis parfaitement convaincu que vous avez raison; les vôtres ne le sont pas moins. Tous les mots que vous avez employés sont latins; mais l'usage habituel que vous en faites ne l'est pas; le sens particulier que vous leur donnez ne l'est pas davantage, et l'agencement de vos phrases l'est encore moins. N'en soyez pas étonné: quand on n'est conduit dans l'étude des langues que par l'analogie, par la grammaire et par les livres, il est impossible de ne pas tomber dans une infinité de fautes. Soumettons-nous à la fatalité; et, si vous voulez m'en croire, nous ferons consister une partie de notre bonheur éternel à nous moquer, vous et moi, dans les champs Élysées, de ceux qui sont assez sots pour admirer sur la terre vos vers latins et mes vers français. »

Horace n'avait pas fini de parler, qu'une ombre armée d'un fouet s'avance vers les deux interlocuteurs : c'était l'ombre de Malherbe. « Par Apollon et par les Muses, dit-elle à Horace, illustre satirique, je te remercie; mais daigne exécuter l'arrêt qu'étant sur la terre j'ai prononcé au nom du sens commun contre Santeul et ses pareils. — Quel est-il? — J'ai dit : « On ne peut entendre la finesse des » langues qu'on n'a apprises que par art, et si Horace revenait au monde, il donnerait le fouet à » Bourbon, à Sirmond, et à tous les modernes qui

» se mêlent de faire des vers latins [1]. » — Horace saisit le fouet, Santeul échappe à la correction en se cachant dans un bosquet de myrtes; mais Horace a gardé le fouet.

Telle fut la fin de leur conversation. La nôtre aussi, Madame, va finir. Pour répondre à vos désirs, je vous ai fait connaître la belle antiquité, dans laquelle vos enfants doivent passer les années décisives de leur vie. Au lieu d'être la plus belle chose du monde, vous avez vu qu'elle est la plus laide; au lieu d'être la plus riche de vérités et de vertus, elle est la plus pauvre; au lieu d'être le séjour le plus propre à conserver la jeunesse fraîche et pure, elle est le séjour le plus propre à l'étioler et à la corrompre. Je vous ai dit ce que sont les prétendus grands hommes qui doivent servir de maîtres à vos enfants. En dévoilant les crimes, les erreurs et les infamies qui déshonorent ces malheureux païens, la compassion serait le seul sentiment qu'ils m'auraient inspiré, si l'apôtre saint Paul, qui les connaissait mieux que nous et qui avait la mesure exacte de leur culpabilité, ne les avait chargés d'anathèmes pour avoir retenu la vérité captive, entraîné et entretenu leurs contemporains dans les abominations de l'idolâtrie et s'être livrés eux-

[1] Voyez *Mém.*, article *Malherbe*.

mêmes, contre le cri de leur conscience, à des iniquités monstrueuses.

Cette compassion, il faut la réserver pour les enfants chrétiens qu'on livre à de pareils précepteurs; pour l'Europe chrétienne, qui admire de pareils hommes jusqu'à les exalter au-dessus de ses docteurs, de ses prophètes et de ses saints; pour l'Église, dont le commerce intime et prolongé des païens dépeuple le bercail, en faisant grandir des générations entières dans l'ignorance et dans le mépris du christianisme; pour la société, que les théories politiques des auteurs païens mettent chaque jour en péril de mort; pour la raison humaine, qui, nourrie de fables, d'erreurs, de vérités incomplètes, de doctrines inapplicables, s'appauvrit à vue d'œil, tombe dans le scepticisme et tend à s'éteindre dans les grossières jouissances de la volupté; pour ceux qui, ayant mission de remédier au mal, ne le font pas; pour le grec et le latin, dans lesquels sont écrites les archives et les gloires du monde chrétien : langues savantes que possédaient, à l'époque de la Renaissance, l'Orient et l'Occident; langues admirables que nous aurions conservées sans la Renaissance, que nous pourrions encore écrire et parler avec une certaine correction, parce que, étant la source de nos langues vivantes, elles ont une grande conformité avec le génie moderne et sont le seul tru-

chement possible de nos idées; langues aujourd'hui oubliées, dédaignées, pour faire place à un grec et à un latin que nous ne savons pas, que nous n'avons jamais sus, que nous ne saurons jamais aussi bien que le dernier cuisinier de Rome et d'Athènes: *Quorum coqui et muliones multo melius quam omnes nos latine intelligebant et loquebantur*.

Ce n'est pas, Madame, que je bannisse entièrement les auteurs païens. Vous savez que je les admets, pour quel motif et dans quelles conditions. Mais je voudrais mettre chacun à sa place, et, en rétablissant l'ordre dans l'éducation, le rétablir dans les idées et dans les faits. Si la réforme que je sollicite et, j'ose le dire, que sollicitent avec moi et plus éloquemment que moi la religion et la société, était sérieusement mise en pratique, les études, loin de baisser comme elles font de jour en jour, deviendraient plus fortes en devenant plus complètes; la connaissance même des auteurs païens serait plus profitable et le développement de l'esprit plus assuré.

Au lieu de s'en tenir aux notions imparfaites que posséda l'antiquité, on ferait rayonner sur les jeunes intelligences les lumières apportées au monde par le christianisme. On éviterait l'immense danger que fait courir à la religion et à l'ordre social l'admiration fanatique des philosophes, des prétendus grands hommes, des institutions politiques, des fausses

vertus, de la fausse civilisation et de la fausse liberté du paganisme. L'élément chrétien et national reprendrait son empire; au lieu de vivre d'une vie d'emprunt, nous vivrions de notre vie propre; et au lieu d'une civilisation hybride et sans consistance, nous aurions une civilisation forte et homogène.

C'est ainsi que l'éducation formerait vraiment des hommes de leur siècle et de leur pays, et deviendrait, en les formant, une dernière planche de salut au milieu du naufrage général des croyances et des mœurs. Tant qu'on ne rentrera pas dans cet ordre providentiel, n'attendons rien pour la raison, pour la religion, pour la société, si ce n'est: pour la raison, l'abaissement continu; pour la religion, de cruels mécomptes, et pour la société, des révolutions et des catastrophes.

Agréez, etc.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

SEPTIÈME LETTRE.

HUITIÈME LETTRE.

NEUVIÈME LETTRE.

DIXIÈME LETTRE.

ONZIÈME LETTRE.

DOUZIÈME LETTRE.

TREIZIÈME LETTRE.

QUATORZIÈME LETTRE.

QUINZIÈME LETTRE.

SEIZIÈME LETTRE.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

VINGTIÈME LETTRE.

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.